



HAL
open science

La seconde thèse

Pierre Lassave

► **To cite this version:**

| Pierre Lassave. La seconde thèse. 1999. halshs-03941839

HAL Id: halshs-03941839

<https://shs.hal.science/halshs-03941839>

Submitted on 16 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AVANT-PROPOS

Pierre Lassave, sociologue en France, nous a envoyé ce récit, dont beaucoup donne à penser qu'il n'est pas entièrement imaginaire, d'un chercheur quadragénaire ayant décidé d'entreprendre une seconde thèse à l'Université. En effet, il fut un temps, en France, où une thèse dite d'État pouvait succéder à une thèse dite de « troisième cycle », généralement confectionnée dans la foulée des études de licence et de maîtrise. Notre revue est heureuse d'accueillir un tel texte, qui ajoute à son intérêt en tant que témoignage un plaisir de lecture, dû à ses qualités de style, que nous souhaitons faire partager. Notre intention est d'ailleurs de donner à ce texte un destin d'ouvrage indépendant en le confiant aux bons soins d'un éditeur reconnu.

La Rédaction

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ce texte en forme de récit, mi ethnographique mi romanesque, s'appuie sur une enquête risquée au sein du petit monde des sociologues. Il peut être considéré comme l'envers non académique de cette enquête qui a par ailleurs fait l'objet d'une publication universitaire (*Les sociologues et la recherche urbaine dans la France contemporaine*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997). Plus précisément, il constitue le complément, sinon le double littéraire du travail sociologique, lequel s'interdit par nature les voies incontrôlables de la fiction. La narration recèle cependant comme l'on sait un pouvoir d'évocation que la seule description pour l'explication n'offre pas.

Ne pouvant tout dire de son expérience de recherche au cœur de son métier et de son milieu, l'auteur a donc délibérément pris ici le second risque de « mentir-vrai ». Il va sans dire qu'un tel récit transfigure les personnages et les situations réels dont il s'inspire. Sa mise en intrigue poursuit ainsi quelques images parlantes qui libèrent momentanément le sens de l'emprise du doute. On peut souhaiter que la lecture d'un tel texte rende attentif aux enjeux de connaissance propres à cette tentative d'écriture en marge des règles habituelles de la méthode et s'arrête moins aux déformations que l'auteur fait volontairement subir ici et là aux individus (en brouillant les pistes ne serait-ce que pour mieux garantir leur anonymat) et aux événements qu'il utilise.

CHAPITRE I

SANGUINE

Cette rue de banlieue qui descendait droite puis remontait sinueuse vers Paris ne ressemblerait jamais aux avenues cossues de la capitale, bordées d'arbres et d'immeubles convenablement alignés par un baron du Second Empire. Elle avait perdu son caractère champêtre depuis bien longtemps et avait accumulé pêle-mêle, de haut en bas et au fil des heurs et malheurs de l'épopée industrielle, pavillons disparates, batteries de garages, bouts d'entrepôts, cité d'habitat social, gymnase étroit, école repeinte, piscine décrépite ou square grillagé. De plus en plus de camions et d'automobiles usaient son échine et venaient s'agglutiner au plus bas de sa courbe de niveau ; là où elle rejoignait le doux thalweg communal écrasé par les tours de béton brut de la « rénovation urbaine ». Par ces constructions modernistes, disgracieuses et mal finies, les édiles communistes avaient cru pouvoir ainsi ralentir le déclin de la classe ouvrière en servant les nouvelles couches moyennes.

Se retournant sur le chemin de l'école où il allait chercher ses deux enfants, Paul Seynier s'attarda un instant sur le spectacle chaotique de cette rue Louise Michel, défoncée et envahie d'automobiles vrombissantes. Son regard errait dans le paysage hétéroclite comme s'il cherchait l'énigme d'un rébus. Les nids de poule sur la chaussée ou le grillage rouillant sur le muret du square pouvaient tout autant attirer son attention que les lourdes tours pâles qui avaient réduit les modestes îlots d'habitat populaire d'avant-guerre à de piteux éclats de brique rose et de crépi gris. Moins immédiate à l'œil, la dénivellation entre la rue Louise Michel et la rue Elisée Reclus, voie parallèle en contrebas, introduisait subrepticement un effet de déséquilibre qui n'avait rien de désagréable. Les deux célébrités qui patronnaient ces rues y étaient certainement pour quelque chose. Paul avait en effet toujours eu un faible pour les aventureux anarchistes communards. Ce quadragénaire qui se laissait distraire par les lézardes des trottoirs venait juste de trouver un logement dans les immeubles de béton aux fissures encore invisibles. Nouvelle étape dans un parcours professionnel et résidentiel qui l'avait trimballé de sa Provence natale à la capitale en passant par la Lorraine.

Le dimanche, après une demi-heure de nage matinale dans la piscine en face de l'école, le passant de la veille s'obligeait à s'attabler chez lui devant son carnet de route. Depuis qu'il s'était lancé dans l'aventure que l'on va retracer, il confiait régulièrement ses impressions personnelles au papier quadrillé. Du haut de ce qu'il désignait comme son « Belvédère du

Miroir du Ciel » – allusion ironique aux demeures de la Bureaucratie Céleste – notre scribe du dimanche pouvait contempler à loisir une douce colline meublée de toits pavillonnaires en tuiles mécaniques, flanquée d'arbres déplumés et hérissée de fils électriques enchevêtrés. Lorsqu'il s'efforçait de traduire en quelques phrases hâtives ses expériences hebdomadaires, il commençait souvent par scruter le ciel grand ouvert derrière la vitre. Aire sans fond, le ciel lui offrait alors une salutaire échappée vers l'univers, le temps qu'il faisait ou qui courait, la mémoire et la conscience qui revenait pour mieux s'enfuir. Lever la tête au ciel quand la terre pèse ou se dérobe est un geste légendaire de l'humanité. Paul saisit un nimbus hivernal qui défilait lentement au loin et se laissa porter vers quelques souvenirs. De là, il avait l'embarras du choix : saluer par exemple les platanes centenaires d'une avenue parisienne qui l'abritèrent quelques minutes, lui et Brigitte, sa seconde épouse, une nuit d'orage d'un bel été ; revoir les lueurs de l'aube au-dessus de cette ville des marches de l'Est qu'il abordait il y a quinze ans en se brossant les dents ; rassembler les mille et un fragments de dagobas, de bassins vaseux en forme de lotus ou d'éléphants sculptés dans le roc qu'il reliait à bicyclette dans cette cité cinghalaise où il se trouva un jour lointain plus que jamais étranger aux autres et à lui-même ; revivre ces secondes suspensives qui le réveillèrent en sursaut, lui et Laura, sa première épouse, quand un séisme fit tout valser dans la chambre d'un motel de Californie ; faire revenir à lui comme une vague l'étreinte suave des premières amours au creux d'une calanque varoise. Mais son regard revint à son carnet devant lui, à peine entamé, pour y consigner deux ou trois choses qu'il venait de discerner, tel le Petit Poucet qui dépose ses cailloux sur le sentier.

La fin du siècle approchant confirmait la médiocrité de son destin. Remarié, deux enfants, chargé d'études dans un ministère, vacances en famille et sécurité sociale. Beaucoup d'illusions dissipées, d'autres qui persistaient ou les remplaçaient. Son adolescence passée, il hésitait encore entre plusieurs aventures parallèles. Celle de l'artiste-peintre qu'il n'avait pu devenir ; celle du militant révolutionnaire établi à la chaîne d'une usine de yaourts qu'il avait tôt quittée pour cirer les bancs de l'université ; celle de l'amoureux perdu dans son propre labyrinthe. Son fil d'Ariane avait toujours été passablement déroutant, conduisant toujours ailleurs que prévu, même si toutes ses bifurcations suivaient de loin une certaine logique plus ou moins prévisible.

Le diariste du dimanche nota sur son carnet que le temps de l'adolescence à Marseille avait fait bourgeonner toutes ces directions, impasses et destinations. En ces années où l'espace des possibles semblait plus ouvert, il avait rencontré cette fameuse division de soi théorisée naguère par les penseurs du « sujet clivé ». À lui de faire le compte de

ses propres et successifs partages : entre la vocation esthétique et l'injonction scolaire, puis entre l'aventure militante et le prosaïsme de la profession, puis entre l'expérience précoce de l'expert et la vocation tardive de chercheur. Il aurait pu rallonger la liste en alignant les divisions, plus intimes mais tout aussi banales, des pulsions troubles du sexe et des impératifs assez peu catégoriques de la morale catholique.

Dix ans auparavant, Paul était entré à la « mission des transports » ou « Mitra », service ministériel recensant par le menu les allers et venues des citoyens et analysant les problèmes politiques que posaient la canalisation d'inextricables flux automobiles. Le spécialiste qu'il était presque devenu au bout des sept premières années devisait alors de mobilité ou de pouvoir local dans des colloques d'initiés aux quatre coins du monde. En savoir de plus en plus sur de moins en moins de choses avait force de loi dans ce sympathique milieu d'ingénieurs et d'économistes dont il venait juste de faire le tour.

Une fois de plus, écrivit-il, je brise le bel élan qui me pousse au cœur d'un monde particulier. Lorsque j'étais en culottes courtes, je quittai cet obscur patronage de quartier qui m'avait promu chef d'équipe pendant les camps de montagne à force d'assiduité et d'abnégation. Plus tard, je n'écoutai pas le professeur de philosophie qui, parce que j'étais bon élève, me recommandait de préparer le concours d'hypokhâgne. Plus tard encore, je fus pris dans le rôle de renégat du cercle des étudiants communistes après avoir joué celui de commissaire du peuple de l'opérette universitaire. Depuis lors, j'ai l'impression de virer ma cuti tous les sept ans environ sans en être fier, malgré la magie primitive du chiffre sept.

Ces lignes et d'autres l'aidaient chaque semaine à soutenir chez lui le projet de recherche que personne ne lui avait demandé : retracer l'histoire des savoirs sur l'indéfinissable société urbaine contemporaine. Oser aussi regarder comme des bêtes curieuses les universitaires, ingénieurs et architectes qui s'attiraient alors les bonnes grâces des chambellans de l'exécutif en mettant la ville et ses banlieues fumantes à l'affiche de leurs colloques. Pour couvrir officiellement sa dernière lubie, Paul avait volontairement abandonné ses prérogatives de spécialiste des transports urbains pour rejoindre au ministère du Quotidien, un obscur service, pompeusement dénommé « mission de recherche sur la ville », heureusement prononcée « Mirêve » (Mirev). Il avait en fait saisi une opportunité de mutation d'une administration à l'autre, plutôt rare pour son statut peu recommandable de non-titulaire. Les adeptes de la sociologie, discipline universitaire qui avait formé Paul et vers laquelle il se retournait, diraient en forme de boutade qu'il quittait un certain capital technique pour aller à la rencontre d'un improbable capital culturel. Notre mutant professionnel devait subir une double contrainte : d'un côté la

baisse tendancielle de son crédit technocratique, et de l'autre, un taux de change qui lui était défavorable dans cette cité savante qu'il comptait aborder par ses lointains et obscurs faubourgs ministériels. Prudent, il s'était réinscrit comme doctorant à l'université pour justifier son anachronique projet. Garantie dont le prix symbolique varierait au gré de l'intérêt que son nouvel entourage professionnel porterait éventuellement à son affaire. Le passage en contrebande d'un état à l'autre dans l'ordre équivoque de l'utilité sociale n'aurait rien de gratuit. Paul allait devoir jouer une partie serrée avec l'imaginaire de son nouveau milieu pour atteindre sans trop d'encombre la contrée qu'il ne pouvait alors apercevoir. Une lente lecture de la *Recherche du temps perdu* avait seulement mais durablement instillé en lui le sentiment en forme d'avertissement ou de viatique que le désir fleurit et que la possession flétrit.

Renonçant aux privilèges mesquins de la technocratie, il partait donc en Don Quichotte régler un vieux compte personnel avec les puissances occultes du savoir qui pouvaient à bon droit lui reprocher ses faux-bonds successifs depuis l'école primaire. Notre chevalier errant ne tarderait pas à murmurer dans sa barbichette que l'épreuve absurde qu'il s'infligeait aux yeux de ses proches n'était que le dernier avatar d'un indéfectible complexe d'infériorité culturelle.

Depuis qu'il avait commencé d'écrire son journal intime par un gris matin d'automne, le pèlerin lui avait fait très peu d'infidélités. Il s'y astreignait surtout à relater ses démarches pour changer d'emploi, définir son projet de thèse et lui trouver un directeur. Il avait à peine décroché l'été suivant, en congés en famille dans les montagnes de Savoie puis sur les plages de Provence. Mais dès la rentrée, il se rattrapait, évoquant son installation dans son nouveau bureau de la Mirev au pied de la Tour Eiffel, décrivant sa rencontre avec de nouveaux collègues. Il ne s'assignait aucune méthode à cet égard ; un minimum de présence, d'attention et d'humour devait suffire à lier progressivement connaissance. De par ses activités antérieures à la Mitra, il connaissait déjà une bonne partie de la quinzaine d'agents grisonnants qui hantaient les lieux, plus âgés que lui et le milieu d'ingénieurs qu'il quittait. À la Mirev, la culture dominante s'annonçait moins technicienne qu'à la Mitra ; les couloirs étaient tapissés d'affiches en bataille qui signalaient une foisonnante activité de colloques, d'expositions d'art ou de concerts. Ces bureaux qui n'étaient pourtant pas anciens respiraient déjà un air de préretraite. On y trouvait plus de tasses de thé que d'ordinateurs ; des piles de dossiers ou de rapports s'amoncelaient sur des tables disparates et des étagères fatiguées. De la « littérature grise », disait-on ici machinalement, sans aucun mépris pour ces tonnes d'enquêtes scrupuleuses et de réflexions lumineuses mais destinées à l'obscurité et à

la poussière des bibliothèques une fois leur petite heure de gloire passée. Les premières conversations que le petit nouveau engageait confirmaient l'ambiance obsidionale d'un service qui excellait à survivre à sa mort annoncée. Au-delà des bruits de couloirs alarmants, une chose était au moins sûre : la Mirev allait bientôt devoir quitter ce vaste appartement loué dans un trop beau quartier de la capitale pour rejoindre le dantesque quartier de La Défense.

Mais la surface de la pièce provisoire que le dernier arrivé occupait faisait le double de celle à laquelle il aurait normalement droit en situation moins transitoire. Paul avait pris le parti de l'incertitude, masquant ses visées trop personnelles derrière les errements chroniques de la bureaucratie. Il meubla sommairement sa grande pièce en ramenant dans une camionnette clandestine une table, une échelle de rayonnages et deux fauteuils abandonnés dans un dépôt ministériel de la grande banlieue. Le chauffage, le téléphone, un minitel de la première génération lui étaient gracieusement fournis en plus du salaire. Au même étage, on trouvait, outre les collègues, leurs monceaux de papiers et les toilettes, une photocopieuse bien utile au collectionneur de petits faits vrais. Celui-ci allait devoir résister à la tentation de s'enfermer dans sa paisible chambre bricolée en bureau pour dévorer avec avidité la littérature de la maison qui contenait l'essentiel de son terrain d'enquête. Les délais sans cesse repoussés du déménagement programmé allaient autoriser le dévoreur à voir fleurir pour un printemps le providentiel cerisier de la cour intérieure dont les branches feuillues tamisaient les derniers rayons de l'été. Les repas pris en commun à la cantine, au pied du phalanstère, offraient à l'enquêteur les meilleurs moments d'observation. Ils étaient aussi pour lui les plus éprouvants du fait de son excessive réserve. Il s'en sortait en relançant les dialogues avec les aiguilles de son ironie naturelle. Ses convives apparaissaient moins naïfs et moins ternes que ses précédents ingénieurs. La conversation roulait sur de nombreux sujets hors du domaine strictement professionnel, l'actualité politique bien sûr, mais aussi le dernier film de Pialat, le mystère de la Sainte Trinité, l'histoire du Cognac, etc. Cette légère augmentation du niveau de civilité ou de mondanité par rapport à la Mitra, levait la barre de son intégration à la Mirev. Banale épreuve qui l'interrogeait : « Me voilà à nouveau rendu aux prémices lointaines de mon dernier caprice » confia-t-il dans un soupir à son journal. Noter ces moments de sociabilité forcée le reconduisit en effet vers son roman familial.

Il avait hérité d'un père sérieux comme un pape, investi jusqu'à l'angoisse dans son respectable métier de médecin. Issu d'une famille de la bourgeoisie provençale éclatée et déclassée par le déclin colonial et la guerre, ce fils de la République devenu docteur avait suivi les pionniers de la médecine du travail et avait trouvé dans la pratique de sa foi

catholique le sens d'une vie active mais toujours tentée par la méditation. Paul n'avait pas connu son grand-père paternel, homme affable et courtois, vaguement méprisé par sa famille pour insuccès dans les affaires ; ni sa grand-mère paternelle, silhouette floue dont l'origine italienne pimentait à peine la mémoire. À l'inverse du père sévère, la mère de Paul mettait une touche artiste et plus légère au tableautin ; née également dans la cité phocéenne, dans une famille dont les ascendants s'y étaient également installés depuis au moins deux générations, son enfance et son adolescence avaient été probablement plus insouciantes : un petit cocon familial, les sorties au bal, les beaux-arts ; qui vivra, verra. Paul avait un peu connu son autre grand-père, personnalité marquante de la petite famille : critique d'art lyrique à la plume déliée, grand spécialiste du bel canto et notable du petit monde journalistique local. Il gardait de lui l'image d'un vieillard moustachu et noueux qui ressemblait à un santon de la crèche. Ce patriarche qui ne se prenait jamais au sérieux avait le chic pour passer sans crier gare de la plaisanterie la plus débridée à la plus sombre des colères. Sans doute que sa vie ne fut pas triste : conquêtes féminines, combats en duel et galéjades pagnolesques. Paul avait un peu mieux connu sa grand-mère maternelle, personnage haut en couleurs qui régnait sur le domaine domestique et immobilier. Elle tenait avec doigté d'une main le fil doré de la bourse et de l'autre le cordon bleu de la cuisine. D'un côté les quittances de loyer, de l'autre les artichauts en barigoule. Paul se disait lui devoir son goût de la magie, sa fascination pour les cartomanciennes, mais aussi son premier salaire. En effet, la maîtresse femme employa son petit-fils plusieurs hivers comme saisonnier de maison pour remonter de six étages le charbon de la cave. Ainsi donc, du côté paternel les laborieuses rigueurs de la science appliquée et de l'ascèse spirituelle, et du côté maternel les oisives douceurs de l'imagination et de la féerie ordinaire. L'union de ces différences fabriqua cinq garnements qui en firent voir de vertes et de pas mûres. Chacun d'eux joua à sa façon la révolte contre le *pater familias* et tout autre forme d'autorité morale. Cadet, Paul avait vécu ses premières rebellions dans l'ombre de son frère aîné, Julien, autre personnalité marquante qui brûla sa vie d'intellectuel insatisfait et dont le suicide à trente-cinq ans le fixa à jamais dans la mémoire comme le héros malheureux des errements mystérieux de l'esprit.

Paul avait sans doute hérité d'une longue chaîne de tensions brutales entre plaisir et réalité, sensibilité et rationalité, art et science, corps et esprit, action et contemplation, terre et ciel, etc. Duos sans fin qui saturent la réflexion de l'être occidental. Dans le cas de Julien, la joie de vivre avait dû se heurter violemment à la pulsion de mort rôdant autour de l'autorité, du Père bien sûr, mais aussi de la position dans le monde et surtout de l'identité sexuelle. L'homosexualité et l'enseignement des

lettres en furent le débouché heureux. Mais l'insurmontable conflit œdipien trouva à chaque pas dans la vie matière à rebondir avec d'autres visages, d'autres noms, d'autres mots. Dans ses conjectures, Paul se hasarda alors à mettre le sexe féminin en relation avec la lignée artiste et le sexe masculin avec la lignée du savoir-pouvoir. La première cadrerait magiquement avec l'univers du jeu et la seconde s'inscrivait dans celui de la règle et des disciplines édifiantes. Pour lui, son impétueux grand frère avait dû malencontreusement trouver Némésis sur le chemin de la transgression du tabou. Cette tragédie exigeait de lui qu'il venge son frère pour en être digne, et peut-être aussi pour prendre la place du héros que celui-ci lui avait toujours ravi. Ses aspirations intellectuelles tardives, aux conséquences professionnelles désastreuses, pouvaient trouver leur raison dans ce sourd désir de revanche.

Premier croquis des origines qui vaut autant par ce qu'il montre que par ce qu'il cache. Paul se plaisait ainsi à broder sur le dilettantisme culturel ou sur les jeux de hasard du négoce colonial pour fixer la mémoire de sa lignée maternelle, mais il oubliait ou ignorait le sévère grand-oncle polytechnicien qui tenait sa famille et le port de Toulon sous sa férule ou l'opiniâtre arrière-grand-oncle maître à bord du trois-mâts mouillant dans le port de La Ciotat. De même du côté paternel, les tensions entre les métiers incertains du commerce et les professions ou vocations réglées par les offices de la médecine ou de l'Église, parcouraient diverses branches sur plusieurs générations dévalant lentement de l'arrière-pays bas-alpin ou rhodanien vers les comptoirs, les facultés ou les évêchés des villes littorales. La géographie de ce grouillement indistinct de destins dont notre mémorialiste de circonstance ne retint que les plus nobles ou les plus atypiques, dessinait en fait une carte bien provençale avec ses couloirs d'entrées en provenance du Languedoc, de la Gascogne ou du Piémont. Grandes villes et ports fixaient durablement les établissements familiaux. Marseille, métropole née de l'échange entre mer et terre, Nord et Sud, Occident et Orient, en constituait la principale plaque tournante. Mais depuis que la fortune avait quitté le port, la carte familiale n'avait de cesse de se redéployer dans le cadre national. Lyon et surtout Paris accueillirent les nouvelles professions intellectuelles. Le réseau méridional se distendait à proportion du déclin marseillais. Quelques rares et lointains descendants titrés par la République habitaient les beaux quartiers de la capitale tandis que les éternels prétendants campaient à ses abords.

Celui qui faisait partie de ceux qui n'avaient ni réussi ni échoué, n'échappait pas aux états d'âmes du déracinement pour cause de mobilité professionnelle. Malgré son goût du voyage (à quatorze ans il avait fait tout seul le tour de France pendant les congés scolaires), il avait ressenti un léger pincement de cœur lorsqu'il s'était réveillé au petit matin dans

cette insipide chambre d'hôtel du quartier de la gare de Metz, ville germanique qu'il venait d'aborder la veille pour y camper sept ans. Cette arrivée n'avait eu rien du fameux « À nous deux maintenant ! » de Rastignac. Elle venait plutôt mettre un terme aux illusions révolutionnaires de l'étudiant romantique et plus prosaïquement à plusieurs mois de recherche d'un emploi de longue durée. L'arrivant avait dû en avoir à peine conscience tant il s'était alors cru l'élu obligé de sa revendication d'emploi. Son carnet restait muet sur cette période lorraine et laborieuse où il s'était fait l'auxiliaire social irremplaçable et apprécié des aménageurs de villes. Tout juste quelques éclairs et soupirs sur sa tumultueuse liaison avec Laura.

L'entre-deux, le moyen, le milieu pouvait donc caractériser Paul. De cela, il en était parfaitement conscient puisqu'il trouvait souvent dans l'éloge indirect de la moyenne par Montaigne une compensation à la médiocrité de l'adage romain « *in medio stat virtus* » cent fois répété par son père. Sa taille n'était effectivement ni haute ni basse, son teint ni brun ni clair. Cheveux châtain, yeux gris, plutôt petit dans les pays du Nord, plutôt grand en Asie, globalement sec aux muscles longs et aux articulations fines, le visage fermé qui s'éclairait d'un sourire parcimonieux, le regard virant insensiblement de la rêverie à l'anxiété, généralement vêtu en faux-négligé, discrètement coquet, un rien britannique, cultivant à outrance l'effacement. L'intervalle était donc son lot et les gares animaient souvent son décor.

Jouant au retour du fils prodigue, il s'était plusieurs fois retrouvé en haut des escaliers monumentaux de la gare Saint-Charles à Marseille, fameux seuil d'entrée dans le vif de la ville, d'où le voyageur embrasse du regard le centre urbain palpitant à ses pieds et la Bonne Mère à l'horizon, protectrice incontestée de la cité capricieuse. Il ne dissimulait pas, dans son carnet, la bouffée de nostalgie qu'il ressentait chaque fois à cet endroit, juste avant de descendre vers la ville natale, par ces marches jalonnées de statues représentant les colonies de l'Empire et dont les formes plantureuses éveillaient en lui une vague attirance érotique. La femme africaine surtout, au corps épanoui et lascif, lui en imposait toujours autant. Pénétrant plus avant dans le trafic central, il avait coutume de passer devant ce café où il avait offert un pot à ses amis du moment, le soir de la soutenance de sa première thèse à Aix. Laura était alors à ses côtés, il en était alors fou amoureux. Puis, entre deux nuages d'hydrocarbures, il saisissait quelque vague parfum de café et d'arachide, reconnaissant des yeux fermés le creuset cosmopolite de son enfance. Mais attention à la circulation, aux changements de devantures, aux immeubles reconstruits, aux nouveaux carrefours, aux dernières percées de la modernité. Les bordels avaient été chassés par les ateliers de confection ; nombre de chambres de passe servaient à nouveau à loger

les dernières familles arrivées du Sud et qui n'allaient pas tarder à repartir vers une destination inconnue. Les cinémas pornos avaient été reconvertis en bazars de marchandises à très bon marché en provenance de Taiwan ou de Singapour. Les Arabes d'Europe y faisaient d'ultimes emplettes avant de rejoindre l'autre rive de la mer bleue. L'opinion xénophobe locale disait qu'ils avaient envahi la Canebière.

Ce jour là, Paul découvrit que le Café Noailles, célèbre établissement situé au beau milieu de la Canebière, n'avait pas résisté à l'invasion des *Mac Donald's*. Les clients pressés du *fast food* flambant neuf savaient-ils au moins, se demanda-t-il, que l'ancien café évincé faisait face au grand hôtel du même nom qui accueillit les plus grandes vedettes en visite dans la cité phocéenne. Brigitte Bardot, Tino Rossi, et tant d'autres... Les jeunes mendiants avaient remplacé les paparazzi et les limousines voguaient au large, en yacht. Paul avait ce jour-là rendez-vous avec Armand Gabaroux, le professeur d'université qui avait finalement accepté de diriger sa seconde thèse ainsi qu'on le verra. Bien qu'exerçant son magistère à la Sorbonne, Gabaroux habitait Marseille et c'était pour Paul une manière de se rapprocher de son nouveau maître que d'y avoir fixé l'une de leurs rencontres de travail sous les voûtes restaurées de l'hospice de la Vieille Charité, haut lieu culturel de leur ville. Cette journée devait être marquée d'un coin de ciel bleu puisque l'insaisissable Gabaroux, d'habitude absent, formula quelques subtiles remarques sur le travail de son élève. Mais il fut encore plus présent au moment de se dire au revoir.

– Je vais chercher des canistrellis, si ça vous dit, on fait un bout de chemin ensemble...

– D'accord.

– Vous connaissez les canistrellis ?

– J'ai été amoureux d'une « Belle Corsoise¹ » ...

– Votre cas s'améliore !

Chemin faisant dans les rues tortueuses du Panier, berceau populaire de la cité, Gabaroux apprit à Paul que le nom de sa rue, celle des Honneurs, était celui débaptisé de celle du Déshonneur en écho à l'ancienne Maison du Refuge qui accueillait jadis les filles de joie en difficulté. Cette rue des Honneurs montait jusqu'à la rue du Refuge tandis que la rue des Repenties, sa voisine, en descendait, lavée de tout soupçon. Comme l'enseignent les elliptiques maîtres de Tao ou de Zen, l'essentiel est dans le hors-texte.

¹ Allusion à un personnage du truculent roman de Jean Aicard, *Maurin des Maures* (1908), chef-d'œuvre de la littérature méridionale que Gabaroux a savamment commenté dans des textes restés confidentiels.

La virée à Marseille où Paul retrouvait ses parents autour d'une soupe au pistou ou d'un pageot grillé, était souvent associée au retour vers un autre berceau, celui de La Ciotat, petit port qui ne s'en remettait pas d'avoir brutalement perdu ses chantiers navals. Cette banlieue en déshérence de Marseille avait aussi subi les affres de l'urbanisation sauvage. Chaque année, Paul pouvait mesurer du haut de la calanque de Figuerolles l'agrandissement de la tache jaune que la résurgence d'un égout formait à la surface de la grande bleue. D'autres fois, il gravissait la falaise du sémaphore pour comparer la baie d'alors à celle du début du siècle, carte postale à l'appui. Béton et bitume avaient évidemment ravagé olivettes et pinèdes et les incendies annuels avaient lessivé les collines. L'air léger du large s'alourdissait de gazole, l'écho du ressac était couvert par le ronronnement sourd de la circulation brownienne. Ce qui distinguait la ville de la campagne avait disparu comme les filets pourpres séchant le long des quais du port depuis lors transformé en parking automatique. Mais la saveur du sel marin résistait encore, ravivant maints souvenirs d'enfance et d'adolescence : la joie de flotter pour la première fois dans l'eau, défi lancé à la triste pesanteur terrestre ; le plaisir de réchauffer son corps au soleil généreux ; l'espérance d'une douce brise marine, le soir après la canicule. En ces instants bénis, l'arrière-goût de sel sur le palais formait un bouquet avec l'arôme des pins et le parfum fade du varech.

À la nuit tombée, Paul s'étendit sur un transat du cabanon familial, attendant sans illusion l'appel de la chouette qu'il avait guetté enfant entre deux coassements de crapauds. Une alarme de sécurité automobile rompit cette vaine attente. En se levant de dépit pour aller faire pipi dans le jardin, il fut surpris par un bruissement dans les fusains. La lune lui permit de discerner sous les amas de feuilles sèches la course lente d'un courageux hérisson. Tout n'était donc pas perdu. D'ailleurs la tarente, ce reptile miniature et gris poussière du midi, venait de sortir de sa tanière et s'immobilisait en suspension sous la lampe de la terrasse ; les insouciantes papillons de nuit ne savaient pas ce qui les attendait. En contemplant cette scène de chasse froide qui l'avait fasciné enfant, Paul se demanda s'il retrouverait un jour les sauterelles que ses pas avaient fait danser à travers la garrigue et qu'il avait croquées vivantes pour amuser la galerie. Combien de temps encore les cigales allaient-elles chanter ? Les fourmis allaient-elles être les dernières à quitter les lieux ? Les blattes qui s'installaient en ville allaient-elles bientôt conquérir les derniers arpents de campagne ? La liste des questions était infinie et les événements du monde en rajoutaient toujours plus.

En cette époque de faillite des systèmes d'organisation sociale opposés au capitalisme, l'habitant d'Europe voyait tout valser autour de lui. Juste avant l'écroulement du mur de Berlin, Paul avait été frappé par l'image

des grilles des ambassades fédérales prises d'assaut par les hordes de cousins fuyant l'Est. Les barbelés du rideau de fer commençaient à être officiellement cisailés. Paul se sentait alors devenir de plus en plus spectateur des événements du monde qui se bouscullaient entre la chute de l'Empire soviétique et l'accablement sans fin des pays pauvres. Il ne se perdait plus en vaines conjectures pour expliquer les monceaux de cadavres de toutes les couleurs qui défilaient chaque jour sur le petit écran. Le temps du militant rationnel était pour lui bien révolu. Les images, cruelles et obscènes, submergeaient la conscience du téléspectateur occidental qui, de sa loge, assistait médusé au supplice des peuples infortunés. La guerre du Golfe, grand Guignol d'une Histoire dont le cours était réglé d'avance eut un gros succès. Saddam, le nouveau David des pauvres brandissait ses scuds contre le Goliath des riches. La ruse archaïque des missiles en toc contre la maîtrise de l'espace magnétique. Le scénario se développait au fur et à mesure qu'il était mis en scène. D'un côté, l'Honneur prétendu du combat contre les Infidèles ; de l'autre, le test en vrai grandeur du dernier package électro-médiatique. Le persécuteur des islamistes se transforma aussi rapidement en héros de la Guerre Sainte que le gendarme du Capital se fit le défenseur de la veuve et de l'orphelin. L'image avait tout doublé, les monteurs en treillis venaient de produire la meilleure histoire possible et il restait encore suffisamment de bande pour en inventer d'autres. Mais la Tempête du Désert dut s'arrêter faute de combattants. Score final : quelques centaines de milliers de morts du côté de Satan Hussein, à peine une centaine du côté du consortium d'experts. La morale était sauve et il valait mieux en rester là si l'on voulait encore jouer ensemble. En attendant la seconde manche, les reportages transmettaient du Rwanda puis de Bosnie des montagnes de cadavres sanguinolents, décapités à la machette ou grillés à la roquette ; ces images étaient certes de source sûre, mais avaient la fâcheuse habitude d'arriver au moment du repas. Voilà une bonne raison pour que les enfants refusent toute viande, folle ou sage.

Le journal de Paul s'émaillait ainsi d'éclats du monde enfiévré dont le souvenir se déclenchait au moment même où il s'y attendait le moins. La fin aussi brutale que méritée du sanglant Génie des Carpates, flanqué de son inflexible Elena en manteau de vison, survint ainsi à l'occasion d'une grippe de fin d'année ; la fièvre avait servi de fil conducteur, *Conducator* devrait-on dire ici, entre l'Histoire et notre petit spectateur. Les grillades ou noyades de populations vives étaient généralement associées, on l'a dit, à quelque désespérant souper familial. « Rendre l'espoir », l'opération-test des Marines américains en mission humanitaire en Somalie, n'y avait rien fait, bien au contraire. Ce jeu de guerre caritative s'était provisoirement terminé sur le bilan peu flatteur d'une vingtaine de marines tués, de six mille somaliens entre-tués, et de centaines de milliers

de civils décimés sur les chemins de la famine. Le jeu continuait donc pendant que Paul avançait masqué vers son énigmatique projet.

Peu après son installation provisoire à la Mirev, il dut assister à un de ces colloques chèvres-choux (mi savant, mi politique) dont elle avait le secret. La rencontre avait lieu au Palais du Luxembourg, en pleine guerre du Golfe ; les consignes de sécurité avaient été renforcées malgré le caractère inoffensif du rassemblement – sous le titre potache de « À quoi servent les usagers ? » – et de ses sages participants, professeurs et administrateurs dévoués à la cause du bien public. Le travail de l'œil se faisait plus intense que d'habitude aux marches du Palais. Les écrans électroniques scrutaient l'intérieur des placides cartables pendant que d'autres lucarnes montraient le bombardement chirurgical des cibles irakiennes. Dès la première porte franchie, Paul nota que les échanges de regards étaient moins insistants lorsqu'on arrivait ici bien accompagné, propre, parfumé, blond, souriant et en costume-cravate. Arrivé seul et sans cravate, il se faisait petit comme d'habitude en souhaitant que sa légère gêne soit rapidement vaincue par l'intérêt de ce qui allait se dire sous les lustres. Le propos de la manifestation ne manquait pas d'attrait : comprendre ce qui se passait aux guichets entre les usagers et les agents de la poste, du métro ou de l'agence pour l'emploi. Les conversations, les échanges de regard, les gestes plus ou moins rituels furent passés au crible de l'analyse linguistique et comportementale. Des films de séquences typiques étayaient les présentations. Ce jeu d'écrans dans le Palais commença à faire sens pour notre observateur participant. L'idée lui vint peu à peu que tout pouvait être éventuellement lié dans ce ballet d'hommes et de machines. Sa curiosité fut notamment attirée par le fait que ces spécialistes éminents de l'interaction parlaient beaucoup sans vraiment s'écouter entre eux. Il y avait du somnambule dans l'insomniaque. Tout se passait comme si, assez paradoxalement, leur science de la relation sociale ne leur servait pas à contrôler la situation. Idée trop vague et saugrenue pour que notre Candide se risque à en faire part à quiconque. Profitant de son régime de silence, ou d'*exit* comme dirait Albert-Olivier Hirschman, il s'éclipsait pour aller assister à un séminaire érudit sur Max Weber, à la Maison des Sciences de l'Homme, non loin de là. Autre milieu, autre registre avec ses tics de langage, ses sous-entendus sans la connaissance desquels ce qui s'y joue demeure incompréhensible. Dans ce petit palais de l'esprit, les silences parlaient plus que dans le grand palais de la chose publique ; la critique était enchâssée dans la longue histoire de la pensée qui dépassait l'exécutant, et l'euphémisme camouflait les torpilles les plus meurtrières entre pairs concurrents. L'idée vint à Paul que toutes ces petites chapelles qui cherchaient tant à se distinguer d'une école à l'autre, avec leurs éternels prophètes et disciples, entretenaient d'étranges ressemblances entre elles.

Énigme à déchiffrer, ne fut-ce que pour comprendre pourquoi il s'était mis à visiter ces lieux aussi différents que semblables, à la manière d'Usbek ou de Rica.

En même temps qu'il dépouillait les archives encore vivantes de la recherche urbaine, notre Persan multipliait les visites dont l'apparence d'obligation professionnelle masquait d'indéfinissables attentes personnelles. Il accentuait de la sorte sa division intérieure en traversant tant de cercles différents à la manière d'un passe-muraille. Lui qui avait trop appris à foncer droit au but, allait apprendre à errer parmi ce qu'il appelait ses objets pour conjurer l'incertitude de son projet et les contradictions de son état. À l'époque où il se confondait avec ses efficaces ingénieurs, il avait le plaisir de parcourir le monde lointain, en touriste ou à titre d'expert, de préférence toujours plus au Sud et toujours plus à l'Est. Depuis qu'il était devenu par la suite un petit père de famille, ses échappées exotiques s'étaient singulièrement réduites et ensuite, depuis qu'il avait renoncé à ses charges de spécialiste des transports urbains pour s'investir dans son enquête sociologique, il ne sortait presque plus du pays, trop occupé à franchir d'innombrables et minuscules frontières de l'intérieur. Une nouvelle topographie quotidienne se dessinait dès lors à travers ses sauts de puce.

L'Arche de la Défense d'abord, baptisée aussi de la Fraternité par les conseillers du Prince pour signifier, non sans quelque outrecuidance, que ce quadrilatère de béton pharaonique avait été construit en l'honneur des opprimés du monde entier. En cette dernière décennie du siècle, les murs du noble édifice résonnaient des mots prononcés à satiété par les fonctionnaires de l'universel : exclusion, fracture sociale, solidarité. Le bêtisier humanitaire prenait alors le pas sur la *novlangue* du management qu'ânonnaient encore les tenants de la place, *yuppies* amortis du ministère public. Paul n'aimait pas cet endroit trop bien fréquenté, trop lisse, trop plein de bonnes intentions. Les pesantes tours sans âme avaient brutalement remplacé pour lui les feuilles dansantes du cerisier derrière la Tour Eiffel. Mais il savait aussi que cette Arche avait presque sauvé la mise symbolique de ce quartier d'affaires sans âme qui n'avait d'autres références qu'un fonctionnalisme pauvre et introverti. Son emplacement légèrement décalé dans le prolongement de l'axe historique qu'il contribuait par là-même à créer, sa masse évidée, sa prouesse constructive, sa dédicace généreuse et toutes autres justifications créaient le point de gravité inespéré de l'insipide plateau de tours.

Au sortir de sa nouvelle cellule de béton, Paul fut frappé par la féerie du spectacle de lumières que le parvis de l'Arche offrait les premiers soirs d'automne quand la nuit tombait tôt et que la brume irisait les feux du monde alentour. Mais ce qui pouvait faire de cet endroit un lieu de mémoire pour l'avenir était probablement plus secret. Son uniformité

n'était qu'apparente ; il ne fallait pas se fier aux lisses parois de verre teint, ni aux alignements au cordeau. Les contrastes se multipliaient à proportion de l'acuité du regard. Pas plus que d'amour et d'eau fraîche, l'endroit ne vivait de l'opposition entre les vides de la dalle et les pleins des tours, entre le temps plein du travail et le temps vide du transport, entre le cadre surmené et le touriste décontracté.

Certes à la mi-journée on pouvait distinguer d'un côté de la dalle les fringants directeurs de ressources humaines qui déambulaient dans le luxueux hall du CNIT corrigeant de leur portable un prochain plan de restructuration, et de l'autre, du côté alimentaire et tout venant des Quatre Temps, les secrétaires maquillées qui léchaient les vitrines en comparant les prix. D'un côté, le bronzage de la plage des Tropiques, de l'autre, celui des cabines de rayons ultra-violets. Mais chacun à un moment donné croisait ou évitait un mendiant ou faisait mine de ne pas voir ni entendre le talkie-walkie du vigile qui assurait la bonne marche de l'ensemble. Et, à y regarder de près, les places n'étaient pas aussi rigidelement assignées que cette hiérarchie de verre et de béton pouvait le laisser penser. La multitude dispersée des employés ou des cadres entremêlait tacitement l'état de salarié à celui de parent, d'enfant, de passant, de client, de gagnant, de perdant ou de patient et les regroupements étaient encore moins fixes que les hypothétiques rendez-vous.

Paul y observa l'arrivée souterraine des réfugiés d'Albanie puis de Yougoslavie ; cette apparition lui rappela l'arrivée sifflante des hirondelles aux printemps de son enfance. Après avoir traversé avec succès maints barrages de police, les victimes de l'ethnocide avaient avec raison élu domicile au pied de l'arche fraternelle. Leur présence ne pouvait manquer d'évoquer chez certains passants humanistes la pusillanimité des Nations-Unies. La canette de bière dégoupillée d'un coup de dent remplaçait le thé pris sur la terrasse familière. Il fallait en effet faire face à l'entrée dans le monde de l'exil. Qui étaient-ils ? s'interrogeait Paul, ignorant : Serbes anti-nationalistes de Bosnie ou musulmans progressistes qui avaient fui les meutes du tortionnaire Vojislav Seselj, cet Aigle Blanc de sinistre mémoire ? Mais sitôt la question posée, les réfugiés étaient déjà repartis vers d'autres lieux.

Il pouvait s'il le souhaitait, se rabattre sur les jeunes *Blacks* de banlieue qui venaient « mater les supermeufs » sur la dalle. Mais pourquoi se faire prendre gratuitement pour un flic ou un journaliste en mal de Zoulou ? Il avait horreur de ça et il connaissait déjà par son boulot pas mal d'histoires sur les jeunes de la Défense. Par exemple, ce frisson d'émeute un beau dimanche sur le parvis où avait eu lieu un tournoi de basket de rue, sport noir-américain qui attirait tous les petits Michael Jordan et Magic Johnson des cités alentour. Au milieu de la journée, les esprits s'étaient, paraît-il, échauffés lorsque les Ministres de la Police et de la Santé étaient

venus patronner la manifestation au nom de la prévention contre le sida. La discrétion démagogique des policiers avait incité quelques jeunes à accueillir les officiels par des jets de canettes. Au milieu du chahut qui s'ensuivit, une bagarre éclata entre colosses d'équipes adverses ; au même instant, un groupe de jeunes fonça en hurlant mettre à sac la boutique de souvenirs de la Défense. Joyeuse fête de tee-shirts, foulards, briquets et autres babioles affriolantes pour touristes nippons. Alors que les ministres dépités quittaient en catimini le podium de Fun radio, les gendarmes entrèrent en scène au pas de charge, matraque et grenade à la main. La foule se mit alors à courir en tous sens. Puis les esprits se calmèrent aussi rapidement qu'ils s'étaient échauffés. Cet accès de fièvre sans lendemain était relaté dans un rapport de recherche qu'un collègue de Paul lui avait indiqué. Son auteur soulignait la soudaineté de l'événement et insistait sur le jeu de provocation et de bravades réciproques. Cet espace public, décidément moins lisse que le verre de ses parois ou le marbre de ses marches, n'était pas toujours aussi froid que le déploraient les esthètes.

Paul occupa la plus simple unité cellulaire de bureau dans l'Arche même, deux ou trois jours par semaine pendant un an. Cette intermittence lui permit d'échapper au malaise de l'entrant qui subit l'air recyclé et la surveillance électronique. De son séjour dans ce temple de la bureaucratie moderne, il retint ces petits grains de sable qui faisaient bizarrement siffler les ventilo-convecteurs cachés dans l'allège des fenêtres d'une salle de réunion.

Ce matin-là, au milieu du puissant RER qui le propulsait de sa lointaine banlieue vers le centre du monde, il relisait *La Pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss. Sur la couverture de l'édition de poche, brillait une planche botanique, la *Viola tricolor* : pensée sauvage, pensée des champs, fleur de la Trinité. Pour le savoir populaire allemand, cette violette tricolore était une petite marâtre mauve qui avait peint en jaune vif ses propres enfants pétales et en jaune pâle les autres enfants de la famille, de seconde couche. La méchante servait quand même de tisane pour purifier le sang. Paul retrouvait entre deux stations le même mélange d'intérêt et d'émotion qui l'avait saisi vingt ans auparavant, lorsque sur les bancs inconfortables de la bibliothèque universitaire d'Aix il avait découvert pour la première fois les fameux *Tristes tropiques* du même auteur. En contemplant la fausse-tendre violette, l'idée vague lui revint que dans toute société, chaude ou froide, chaque chose trouvait sa place grâce à quelque cosmogonie rassurante. Mais c'était moins la logique de la classification totémique qui le faisait ainsi rêver en allant au bureau que l'art de l'interprétation structurale que déployait le grand anthropologue pour donner un sens provisoire au chaos universel. Utile

et prestigieux modèle pour tracer quelque chemin à travers la forêt luxuriante de rapports, articles et ouvrages dans laquelle il s'enfonçait.

Juste après la station Auber, il découvrit un paragraphe qui intéressait le travail officiel vers lequel il se dirigeait. Impénétrables hasards de l'esprit : dans sa prose élégante, l'auteur évoquait la densité du trafic automobile dans le centre d'une ville ou sur une autoroute pour montrer comment les unités véhiculaires pouvaient coexister si près l'une de l'autre sans se heurter, grâce à leurs codes de bonne conduite ou de bonne distance, devenant ainsi à la fois sujets et objets du mouvement d'ensemble. Gigantesque fourmilière motorisée qui luisait chaque nuit aux quatre coins de la planète.

Transposée sur le plan de la civilisation mécanique, nous retrouvons donc cette réciprocité de perspectives où l'homme et le monde se font miroir l'un à l'autre, et qui nous a paru pouvoir seule rendre compte des propriétés et des capacités de la pensée sauvage. Un observateur exotique jugerait sans doute que la circulation automobile dans le centre d'une grande ville ou sur une autoroute surpasse les facultés humaines ; et elle les surpasse en effet, pour autant qu'elle ne met exactement face à face ni des hommes ni des lois naturelles, mais des systèmes de forces naturelles humanisées par l'intention des conducteurs, et des hommes transformés en forces naturelles par l'énergie physique dont ils se font les médiateurs. Il ne s'agit plus de l'opération d'un agent sur un objet inerte, ni de l'action en retour d'un objet, promu au rôle d'agent, sur un sujet qui se serait dépossédé en sa faveur sans rien lui demander en retour, c'est-à-dire de situations comportant, d'un côté ou de l'autre, une certaine dose de passivité : les êtres en présence s'affrontent à la fois comme des sujets et comme des objets ; et, dans le code qu'ils utilisent, une simple variation de la distance qui les sépare a la force d'une muette adjuration².

Brillante mise en perspective de l'objet et du sujet, de la nature et de la culture ou de l'individuel et du collectif, éclairant le séminaire que Paul devait préparer pour la Mirev sur les liens entre les transports individuels et les transports collectifs. Le propos de la séance à construire pouvait être le suivant : souvent indifférents au citoyen habitué à passer de l'un à l'autre, ces deux systèmes de transport s'imitaient réciproquement pour mieux se distinguer. La régulation du trafic automobile se voulait service public et la promotion du transport collectif flattait l'individualisme. Sitôt arrivé dans son bureau, Paul nota en toute hâte sur l'ordinateur ces quelques idées et références car il avait promis à ses collègues de se rendre à l'étage en dessous, assister à une nouvelle réunion sur le thème à la mode de l'exclusion sociale.

L'opinion frémissait alors au spectacle des banlieues en émeute ; toute administration ne pouvait être en reste d'une contribution à l'équité républicaine. La misère du monde recommençait à payer, il ne fallait pas

² LEVI-STRAUSS, Cl., *La Pensée sauvage*, Paris, Plon-Agora, 1962, 1985, p. 266.

rater l'occasion quand le marché des idées déprimait. Les participants de cette réunion à l'étage, agents divers de l'entreprise de régénération urbaine impulsée par l'État, subirent l'éternel laïus sur le conflit entre l'assimilation culturelle et la marginalisation socio-économique. Assis au fond de la salle pour mieux en sortir, Paul se demanda une nouvelle fois comment les clercs du moment pouvaient encore dissenter avec tant d'aisance sur la difficulté de vivre de ceux qu'ils connaissaient si peu. Mais quelle ne fut pas son heureuse surprise lorsque les animateurs de terrain de la prétendue « Politique de la ville » commencèrent à ruer dans les brancards. « On a moins besoin de beaux discours sur la pauvreté ou sur l'ethnicité que de timbres pour faire partir le courrier de réponse à une petite annonce d'emploi », disaient-ils en substance. À trop vouloir en faire pour le peuple et ses démagogues, nos intellectuels alimentaient le populisme rampant d'un pays qui perdait sa mémoire révolutionnaire. Ces considérations morales et bien trop générales ou confuses ne pouvaient autoriser Paul à mêler sa voix à ce concert déconcertant. L'Arche et ses réunions fraternelles allaient demeurer pour lui le décor lassant de l'illusion politique.

Curieusement, ce colosse de marbre où s'abîmait l'écho du monde, conduisait les jours de grand vent vers d'autres monuments enfouis dans la mémoire. Le marbre de Carrare qui l'enveloppait faisait ainsi le lien entre cet édifice et ceux de sa ville natale, Marseille, pourtant massivement calcaires. D'abord ce jardin minéral de la Bibliothèque avec sa fontaine invariablement sèche, sorte de conque polie par les fonds de culotte et accolée à une façade à la perspective en trompe-l'œil ornée d'un masque à l'antique, la bouche ouverte mais sans la moindre goutte d'eau. Ce jardin à la Borromini appartenait à l'épopée monumentale du Second Empire qui avait transformé la face de la cité méditerranéenne. L'écolier l'avait souvent traversé les jours où il n'empruntait pas le chemin de la Canebière pour rejoindre le lycée Thiers. Il y avait certainement joué aux billes et jeté son obole de gravier dans la fontaine sans eau. En retrouvant des dizaines d'années plus tard la photo de ce lieu dans une revue d'urbanisme, il se dit que l'architecte avait magistralement défié les caprices du relief : ce square surélevé et exigü complétait audacieusement le bâtiment de l'école des Beaux-Arts en contrebas. Le mistral qui empoussiérait le brave petit square, poussait à son tour la mémoire vers un autre monument né de la même exaltation sculptée : la chère Vierge de la Garde vers laquelle chacun, là-bas, se tournait un jour ou l'autre.

Le marbre de sa basilique au style romano-byzantin avait la même origine latine que celui de l'Arche, mais ici la colline inspirée qui portait le sanctuaire était vouée au culte sacré depuis la nuit des temps. Ce haut-lieu surplombant la ville attirait tout regard levé au ciel. Il avait été temple, vigie, prieuré, fort, oratoire, avant d'être couronné par l'immense

Vierge dorée surmontant le campanile de l'édifice impérial. Impossible de compter les processions qui avaient rassemblé la ville le long du chemin grim pant du port au sanctuaire tant le culte marial était ancré dans le tréfonds de la piété populaire. La peste, le choléra ou la guerre y avaient chaque fois rassemblé la foule terrifiée reprenant le même refrain : « Soyez la Madone qu'on prie à genoux, qui sourit et pardonne, chez nous, chez nous ! ». Les milliers d'ex-voto meublant la chapelle mariale mêlaient plusieurs siècles de ferveur : la forêt de maquettes de navires suspendues aux voûtes bénites mettait une touche aérienne aux innombrables plaques de marbres, tableaux et fanions évoquant le sauvetage en mer, la guérison miraculeuse ou la remontée de l'équipe de football en première division. Ces marques de piété ne disaient peut-être pas assez tout l'engagement intime de l'être que suscitait la Bonne Mère chez les Marseillaises et que les prélats dénigraient en superstition. Les petites sœurs qui tenaient le restaurant au pied de la basilique ne versaient-elles pas la recette aux filles repenties ? Paul se souvint que sa grand-mère avait coutume de gravir la colline sacrée par tous les temps pour aller brûler un cierge à la basilique lorsqu'elle avait réussi un petit placement immobilier inespéré ; il se rappela également les pèlerinages discrets de sa mère pour des motifs plus nobles : la guérison de son mari, la réussite d'un examen décisif pour l'avenir d'un enfant, et d'autres raisons qu'il ignorerait à jamais. Faut-il rajouter, notait-il ironiquement, que la mère et la fille n'allaient jamais à la messe et se moquaient des grenouilles de bénitier. Sa vision par en bas du monument, à hauteur de citadin, ne devait rien à celle de Mademoiselle de Scudéry ou de Chateaubriand qui avaient célébré, du haut du promontoire, les splendeurs du port, de la ville et des mille bastides pimpantes qui l'entouraient.

Notre petit Marseillais s'était souvent dit qu'il devrait mettre un jour ses compétences ethnographiques à contribution pour décrire les multiples formes d'un culte reliant en cachette des univers apparemment aussi étrangers l'un à l'autre que la tragédie du destin, la galéjade pagnolesque ou la volonté de puissance. La propriété maternelle de ce culte, où chaque humble mère implorait et remerciait la Madone céleste, renvoyait aussi aux ambiguïtés fondamentales de la Vierge dans l'Église catholique : disproportion entre l'infime place de Marie dans les Écritures et sa présence envahissante dans la tradition populaire ; exonération du péché originel par le dogme de l'Immaculée Conception au terme d'une longue querelle théologique. Manière indirecte de nier le sang humain, se dit Paul, car tout dans ce décor pieux se passait comme si le marbre des édifices et l'or des statues mariales, surfaces éclatantes, lisses et sèches qui pourfendaient le mistral, enfermaient hermétiquement le

battement de chaque cœur mortel au sein de son profond écheveau artériel et veineux.

Paul craignait par-dessus tout les prises de sang ; depuis quelques années, il avait pris l'habitude de s'évanouir à chacune d'elles. À tort ou à raison, il avait établi un lien entre cette phobie et la crainte ancestrale du sang menstruel en ce que ce dernier risquait pour lui de conduire au sexe de sa mère qu'il s'était obstinément refusé d'érotiser. La figure immaculée de la Vierge lui évita alors d'emprunter le tortueux chemin remontant à la source d'un tel refus. À la manière de Lévi-Strauss, il se plut ainsi à mettre en ligne une série d'oppositions sémantiques : le calcaire froid des statues et le liquide chaud du corps humain, le visible et l'invisible, la vierge et la mère, la déesse et la femme, le pur et l'impur, acquérir son sang avant même de naître et le verser après, etc. La science des mythes et l'exégèse des Écritures, pourtant riches de conjectures sur les ambivalences respectives du sang et de la Vierge, les avaient rarement mis en parallèle. Paul était passé à côté de ce terrain vierge de la connaissance, si l'on peut dire, trop occupé par des tâches requérant du sang-froid. Mais le fluide rouge affleurait parfois sur la peau de son journal.

Par une belle nuit d'été, Paul vit ainsi en rêve son père recouvert d'une forêt broussailleuse de veinules brunes séchant au contact de l'air. Vésale, dans une admirable planche de son traité d'anatomie – *De humani corporis fabrica* (1543) – avait minutieusement dessiné le réseau veineux en restituant sa fine hiérarchie sous les traits d'un homme presque gracieux. Rien de tel dans ce rêve : l'humain disparaissait sous un écheveau inextricable et fibreux. Dans son autobiographie illustrée, Roland Barthes exhibe une planche anatomique de l'*Encyclopédie* de Diderot, voisine mais plus fruste que la précédente, en la flanquant de cette légende : « Ni la peau, ni les muscles, ni les os, ni les nerfs, mais le reste : un ça balourd, fibreux, pelucheux, effiloché, la houppelande d'un clown ». La vision de notre rêveur était sans doute plus tragique : le monstre hirsute qui se tenait péniblement devant lui souffrait atrocement de cette éruption incompréhensible. La moindre fibrille était aussi douloureuse qu'une plaie ouverte ; il n'était pas question de l'approcher ; le corps au martyre ne savait plus que faire de son humanité. Paul s'interrogea à nouveau sur l'origine de cette effrayante apparition. S'agissait-il d'une association obscure entre l'alerte cardiaque que son père venait d'essuyer et sa dernière discussion avec Brigitte à propos des varices qui envahissaient de façon inesthétique ses mollets ? En cette période balnéaire, Brigitte avait dû encore lui rappeler qu'il s'était engagé à consulter un spécialiste pour résorber ce mal. Plus le temps passait et plus cette affaire prenait des proportions inquiétantes. Lorsque Brigitte lui affirmait qu'une résection de veines variqueuses n'était qu'une

opération médicale des plus banales, son poil se hérissait à l'idée d'un nouveau prélèvement sanguin. Il se voyait tomber dans les pommes avant que la moindre aiguille ait transpercé sa peau. Il avait attrapé ce syndrome à Téhéran, lorsqu'il fit la triste rencontre des fameuses banques du sang. Il s'était demandé depuis si ce commerce de la misère subsistait avec le régime islamiste, si les yeux d'enfants vivants s'y vendaient encore aux pays riches à court de rétines fraîches. En tous cas, il ne pouvait rien faire contre sa phobie de sang ; le hasard avait même inscrit ce trouble dans son patronyme : Seynier, comme saignée. Que pouvait-on contre le nom du père ?

Au cœur de la forêt brune du spectre paternel, il vit pointer deux bouquets de veinules roses et rubescentes à l'endroit des seins. « Plus douloureuses que toutes les autres » renchérisait le corps souffrant. Un gros bouton qui démangeait la nuque de Paul depuis deux jours pouvait être à l'origine de cet ultime détail. La veille même, il avait combattu cette éruption en massant son cuir chevelu avec une crème antiprurigineuse. Le désagréable graissage de son abondante chevelure avait pu également attirer le cauchemar, mais il ne fallait pas trop couper les cheveux en quatre !

Fluide à l'intérieur du corps et solide à l'extérieur, le sang qui perturbait tant Paul conduisait aussi aux raisons de son projet, de son histoire. D'un naturel rougissant, il n'avait pas le sang autoritaire comme disait Montaigne à propos de ses faibles dispositions d'homme d'action. Lui aussi penchait plutôt du côté de la méditation, notamment depuis qu'il s'était écarté de l'intéressante carrière d'ingénieur social qu'il avait embrassée sans enthousiasme. Mais réaliser ce penchant contemplatif réintroduisait nécessairement les contraintes de l'action. Il fallait bien être actif pour assumer et accomplir son passif. N'avait-il pas lui aussi, jeune adulte, fait couler le sang de la douce et mélancolique Laura en la déflorant ? L'amour ne pouvait exister sans douleur. Mais le journal de Paul était avare de confidences à cet égard. Il préférait s'épancher sur les angoisses spirituelles, pourtant filles du même désir. Les trois gouttes de sang que le valeureux Perceval rencontra sur la neige immaculée ne conduisirent-elles pas le Chevalier Vermeil vers le visage de Blanchefleur, son aimée sur le chemin de l'obsédant Graal, calice du sang divin ? Mais le sang humain, sitôt écoulé devient noir et se confond avec l'encre de ce papier, annonçant déjà que la dernière version qui suit de l'éternelle légende de la quête du sens ne va pas tarder à s'éventer d'elle-même.

CHAPITRE II

DESSEINS

Bien avant ce rêve, au commencement de sa seconde thèse, Paul se réveilla brusquement sur un point d'interrogation. Il se voyait accumuler sur un volumineux cahier les fiches de lecture sans se poser la question du sens de cette furieuse entreprise. Il avait l'impression de perdre le chemin en voulant rattraper ce qu'il croyait être du retard. Ce matin-là d'hiver, avant le lever du soleil, il saisit son fidèle carnet de route et y jeta quelques phrases hachées, s'amusant à conjuguer son énigme individuelle en ses différentes personnes...

– Je : insaisissables moments mêlés de croyance et de doute que l'instant conduit aveuglément et qui se font reconnaître sous les qualités aussi nobles que triviales de l'art, de la politique ou de la science. Journées volées à la scolarité du petit génie maudit qui refait l'art au fond d'une obscure remise de jardin. Admirations et rires autour. Fureur et soupir intérieurs. Hésitant sur la voie à suivre, bientôt à chaque instant. Le Je décide : il renonce à ce qu'il a patiemment construit ; il rompt avec la peinture, l'amour et d'autres divinités ; il cherche encore ailleurs, se lance dans l'aventure mesquine de la science tout en se demandant pourquoi. Passage.

– Tu : rapport toujours difficile avec l'Autre qui n'est pas en soi. L'Autre qui m'attire et me refuse, que j'évite et qui me cherche. Par excès de passion et par défaut d'amabilité. Pas de La Boétie pour dialoguer sur le monde, toujours pas. Case vide, dommage.

– Il : passe-partout. Précieux refuge où l'on se met à l'abri des sollicitations immédiates du Je et de la sourde tyrannie du Moi. Il, remplace le Tu manquant ; c'est le fil d'Ariane du labyrinthe identitaire. Grâce à lui, tout sujet prend valeur d'objet. Le Renonçant hindou l'emprunte sur le chemin de sa libération. Mais il ne faut pas abuser de lui. Il peut en effet tuer le Je. Mais après tout pourquoi pas ? En suis-je au moins capable, moi qui ne sais même pas combien il me reste de Karma à liquider ? Il, est ici et maintenant mon être de nécessité, un allié bienveillant.

– Elle : offre le visage le plus désirable de l'altérité. Mais celui-ci reste inabordable. Hier approché, baisé même. Aujourd'hui le temps l'éloigne, l'idéalise idiotement. La féminité, objet de désir pour l'homme, est en même temps pour lui le miroir de son humanité bisexuée. Convergence et divergence qui font vibrer l'humain dans la nature comme le bourdon dans la fleur.

– Nous : groupements traversés, tour à tour et ensemble. Appartenance, inculcation, assignation, reproduction. J'en suis, j'en reste, je m'enfuis, je n'en suis toujours pas, je cherche désespérément à en être, je ne sais plus où j'en suis.

– Vous : destinataire improbable de ces lignes discrètes. Avec tout le respect que je dois aux fantômes. L'implicite de la confession du rêveur solitaire. Faut-il le faire sortir du bois ? Pourquoi ?

– Ils : multiple de Il. S’additionnent aussi, et se divisent surtout. Collection bigarrée et collectif conflictuel.

– Elles : oubliées, revenantes, suppliantes, provoquantes, dominantes ; possèdent en fait l’avenir.

Paul tentait ainsi d’échapper aux aveuglements de l’expérience immédiate en explorant les multiples facettes des identités qu’il pouvait toujours s’inventer. Son journal suivait la longue galerie des miroirs de soi, depuis celui qui perdit Narcisse au bord de l’eau jusqu’à ceux qui chaque jour révélaient l’enfant à son double. Se faire régulièrement des confidences par écrit mettait en intrigue ce jeu de regards. Les premiers stoïciens en avaient fait un art en consignait sur leurs tablettes de buis les choses entendues, lues et imaginées au cours de la journée : achats à faire, bons mots à retenir mais aussi moments heureux ou douloureux à ne pas oublier. *Cura sui*, quiconque s’écrivait pour se connaître se soignait en même temps des blessures de l’existence. S’amuser ainsi à se conjuguer, pouvait être une manière de déjouer les pièges tendus par son double-jeu : du côté de son carnet, le jeu aux règles ouvertes de l’introspection ; du côté de sa feuille de paie, le jeu aux règles codifiées de l’emploi. *Otium* contre *negotium*.

Dans la semaine qui suivit sa conjugaison hivernale, il rencontra pour la seconde fois René Schaeffer, son futur chef de service à la Mirev. La mutation de poste était sur le point de se réaliser. Au préalable, le chargé d’études s’était entretenu selon l’usage avec Rémy Braun, le directeur de cette Mitra qu’il avait décidé de quitter. Braun, polytechnicien au carré, lui avait alors signifié son regret de perdre un collaborateur aussi original. Paul avait provoqué cet aveu de circonstance à l’occasion d’un repas en tête-à-tête dans un petit troquet de banlieue qui sentait le graillon. Loyal, Braun ne pouvait pas s’opposer au désir de mutation de son interlocuteur qui appartenait à cette catégorie de spécialistes volants que le ministère incitait à bouger d’une mission à l’autre.

Schaeffer était un personnage moins fonctionnel, malgré les apparences. Braun et Schaeffer partageaient une même origine alsacienne, mais le premier était fils de petit agriculteur catholique, alors que le second était l’héritier d’une lignée de pasteurs et théologiens protestants remontant aux origines de la Réforme. Une sorte de chiasme social les définissait de loin : le premier, obscur et besogneux, avait réussi à la force du poignet son ascension dans la haute fonction publique ; le second, brillant et dilettante, était passé à côté d’une carrière universitaire prestigieuse, pour se mettre au service de quelques ingénieurs en mal de supplément d’âme. Le premier faisait classer ses dossiers par une secrétaire diligente qui filtrait les appels ; le second était submergé de papiers et d’appels téléphoniques aussi pressants les uns que les autres.

Après trois quarts d'heure d'antichambre dans le couloir foisonnant de papiers épinglés au mur, Paul vit enfin s'entrouvrir la porte du bureau de Schaeffer. Celui-ci, barbe blanche aux yeux bleu roi, à l'allure de clergyman en cravate chatoyante, accompagnait chaleureusement son interlocuteur, un autre barbu mais plus jeune que son hôte, qui dit devoir se sauver pour ne pas rater son avion. Paul ne connaissait pas ce jeune homme pressé, mais les marques de déférence que lui prodiguait le maître de céans pouvaient laisser entendre qu'il s'agissait d'un auteur déjà mis en fiche dans son cahier de lecture. Ne pouvant retenir plus longtemps son visiteur, Schaeffer revint vers Paul pour s'excuser patement de l'avoir fait attendre :

– Vous savez ce que c'est ! Et ce n'est pas fini, soupira-t-il d'un air convenu. Aujourd'hui le temps me tue plus que d'habitude. Je devrais être déjà parti pour un autre rendez-vous.

– Si vous voulez, on peut remettre ça...

– Non, non, commençons quand même, je m'en voudrais de vous avoir fait attendre pour... Allez, allons-y... Je vous demande juste une minute, ma secrétaire étant à cette heure-ci partie, je dois m'assurer que mon billet de train pour demain... J'ai ensuite un fax à envoyer, puis je suis à vous... Asseyez-vous là, ne faites pas attention au désordre, je suis en plein rangement...

On retrouvait là le même fouillis que lors de la première entrevue dans ces lieux où le principe de la mutation avait été arrêté. L'heure tardive laissait espérer que les coups de téléphone seraient moins nombreux, mais le temps était plus que compté et ne suffirait certainement pas à esquisser le contenu du travail à venir dans cette insaisissable Mirev. Schaeffer revint en soufflant s'affaler dans son fauteuil roulant :

– Je le craignais, il va falloir que je repasse demain pour ce foutu billet, enfin bon, revenons à nos moutons... Par où commencer ? Où en étions-nous restés ? Avez-vous rencontré Braun ?

– Cette semaine...

– Alors ?

Paul raconta son entrevue courtoise avec Braun et ses regrets de circonstance. Schaeffer l'écoutait avec attention, puis se mit à saisir la pile de courrier devant lui. Paul rappela ensuite que le dossier administratif était donc en bonne voie et que, comme convenu, il se trouvait là pour préciser le contenu de son emploi. Schaeffer leva un œil sur son interlocuteur, marquant un bref temps d'arrêt pour faire revenir à lui ses engagements précédents, puis se lança dans un ample développement sur le contexte problématique dans lequel la Mirev se débattait. L'affaire du déménagement prévu à La Défense n'était somme toute que secondaire car c'était l'existence même du service qui était en cause. Le temps n'était plus aux grands programmes de recherche

économique et sociale financés par le Plan grâce auxquels les ingénieurs des Stocks et Flux apprenaient à se mouvoir à travers les méandres locaux de la société civile, naturellement hostile à toute imposition étatique. Toujours plus instrumental ou spécialisé, l'appareil d'État avait de nouveau dépassé ce moment d'interrogation radicale qui avait failli le paralyser avec la contestation des années soixante-huit. La vague complaisante d'autodénigrement chez les hauts fonctionnaires avait aussi vite reflué qu'elle était survenue. L'aménagement du quotidien ne pouvait être plus longtemps réduit à une simple prothèse idéologique du Capital. Les cadres désabusés se détournaient d'une sociologie critique pour se satisfaire des dernières recettes du vieux gouvernement des hommes par l'administration des choses. Les sondages d'opinion, instruments mécaniques du Prince bureaucrate, dessinaient le paysage de la vie publique ou télévisuelle. Le retour de l'empirisme libéral du siècle dernier sous la façade ravalée du pragmatisme et du cynisme était en train de remiser au musée de la pensée toute explication systématique des conflits de l'Histoire. Le dévoilement des structures cachées de l'inconscient faisait ringard, etc.

Devant cette vaste fresque intellectuelle qui ranimait son interlocuteur, Paul se dit que le quart d'heure d'entretien ne suffirait pas à en venir au fait. Mais il était loin de s'impatienter car il se disait recueillir là un des premiers témoignages du milieu qu'il avait précisément pris pour objet d'étude. Son aventure locale d'observateur-participant ne faisait que commencer ; ses dispositions de confident discret et attentif allaient lui faire découvrir un petit monde dont les traits deviendraient cependant assez rapidement familiers.

L'époque n'était donc plus à l'écoute des prophètes de malheur révélant l'arbitraire de toute autorité et dénonçant les perversités de l'humanisme volontariste ou son symétrique, le bluff technologique. Les sciences humaines avaient alors délaissé le thème du conflit pour investir celui des multiples formes de l'accord ou du commerce entre les hommes. Le fossé se creusait entre les intellectuels organiques qui entretenaient encore, non sans quelque paradoxe, l'esprit de désenchantement du monde et les savants professeurs qui se livraient aux plaisirs sages de l'érudition ou du conformisme disciplinaire. Entre ces deux extrémités, se profilait la figure du démiurge qui réussit tout autant à briller parmi ses pairs, à parler simplement à l'écran pour dire des choses vraies ou fortes, et à écrire une vaste œuvre qui déjà lui survit.

Schaeffer précisa qu'il ne se reconnaissait dans aucun de ces cas de figure. S'il appartenait sans doute à la première espèce des intellectuels organiques, il n'entretenait cependant plus aucun esprit de soupçon à l'encontre du pouvoir qu'il servait d'un zèle désabusé. Il n'était pas plus le directeur de conscience des ingénieurs que le technologue social des

énarques. S'approchant un peu trop de son identité, professionnelle par défaut, le confident consulta sa montre avec un nouveau soupir : « Bon sang, je devrais être déjà parti... En fait, j'ai deux rendez-vous en même temps... Je crois que je vais aller en retard au second, ce qui peut être une excuse pour le premier... Bon alors, on reviendra sur tout cela plus tard. Quant à votre place ici... ». L'homme pressé se leva, pris sa sacoche de cuir pour y enfourner trois épais dossiers, puis se rassit et allongea une feuille de papier blanche devant lui. Il avait parfaitement compris que ce timide Seynier venait à la Mirev uniquement pour son histoire de thèse, et que ce travail ne pouvait être affiché comme tel au regard de l'administration, même si le sujet de cette thèse concernait d'assez près cette Mirev à l'avenir désormais compromis. Dans ce ministère du Quotidien qui flattait les recherches débouchant sur l'action, il aurait été cependant mal venu que n'importe quel agent s'autocommandât un programme de recherche sans autre finalité que critique. Mais la qualité d'expert de Paul Seynier et son carnet d'adresses dans les milieux des transports intéressaient René Schaeffer qui cherchait alors à établir des liens de confiance avec les ingénieurs de la Mitra. Schaeffer proposa à Seynier une sorte de marché tacite : ce dernier acceptait de mettre la main à la pâte à une action de la Mirev sur les transports urbains en échange de quoi le premier s'engageait à couvrir ses activités clandestines de thèse.

« *Larvatus prode* » serait sa devise, au moins au début de cette aventure. En forçant le sens du participe latin, Paul pouvait aussi bien avancer masqué dans son nouvel univers professionnel que ramper comme une larve devant la divine science. Malgré le temps qui pressait, Schaeffer, l'homme des situations inextricables, en rajouta sur cette solution ; il proposa à son futur collaborateur d'élargir son champ de réflexion officiel aux relations entre les techniques ingénieriales et la vie politique locale ; vaste domaine qu'il souhaitait investir plus systématiquement pour affranchir la Mirev d'une étroite commande de connaissance par des directions ministérielles qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez ; il s'agissait pour lui de comparer ce qui évoluait au plan local dans le secteur de l'eau, de l'assainissement, de la voirie, des télécommunications, etc. Mais le domaine que Schaeffer traçait hâtivement comme pour se dédouaner de sa proposition utilitaire sur les transports était alors très fréquenté ; il avait déjà donné lieu à de multiples commissions, séminaires et rapports. En fait, Schaeffer attendait sans trop y croire du gentil Seynier qu'il l'aide à définir une forme de présence dans le marigot.

Plus que jamais rétif à sa propre dispersion, Paul présentait confusément qu'il allait devoir jouer sur le flou de ce dernier projet. Il ne tenait pas en effet à s'enliser dans des affaires qui, pour ne pas devenir

foireuses, exigeaient un minimum d'investissement qu'il ne pouvait précisément dégager. D'ailleurs Schaeffer n'insista pas ; il se leva, enfila son blaser bleu marine, y glissa son agenda de poche, puis son stylo Mont-Blanc. Paul suggéra cyniquement qu'une nouvelle entrevue serait bien utile pour préciser cette dernière idée ; son interlocuteur qui recommençait à s'excuser d'avoir écourté l'entretien, ressortit l'agenda de sa poche dans un nouveau soupir. Ils se séparèrent enfin en ayant convenu d'une date qui restait toutefois à confirmer.

Même si Paul prenait un malin plaisir à conjuguer sa pluralité intérieure, il craignait par dessus tout de revivre ces instants douloureux où il se sentait totalement dépossédé par la dispersion de l'énergie ou des services qu'il croyait à tort ou à raison dispenser ou rendre en pure perte – appréhension qui s'illustrait, on l'a vu, dans la phobie des prises de sang (il venait d'ailleurs, en rêve, de se couper la carotide en se rasant). Au moment où il négociait le compromis social lui permettant de réaliser ses désirs, il allait devoir s'imposer une discipline de fer pour se préserver des sollicitations extérieures. Il était convaincu d'avoir déjà beaucoup trop donné à la technocratie à l'époque où, dynamique chargé d'études, il ne comptait pas son temps sur le terrain des enquêtes de « rénovation urbaine » ou lorsqu'il présentait des propositions d'aménagement devant des maires habiles, des préfets sourcilieux et des journalistes narquois ou encore lorsqu'il décrivait les pesanteurs locales aux conseillers impatients des cabinets ministériels. Seul son salaire de cadre actualisait ces glorieux états de service, mais, s'il ne voulait pas le perdre pour satisfaire pleinement les exigences de sa vocation tardive de chercheur, il avait encore à montrer patte blanche à l'auberge espagnole du ministère.

Voilà une application assez triviale de la fameuse division de soi. Paul l'assumait tant bien que mal. Il trouvait les ressources de son refus de jouer à temps plein la comédie du salariat dans le sentiment d'inanité qu'il tirait de son expérience passée d'urbaniste et dans la révolte sourde contre l'injustice qui le frappait par rapport à la liberté reconnue des chercheurs de métier. Il s'interdisait d'autant plus d'envisager une formule de mi-temps qu'il se persuadait que le sujet de sa thèse correspondait à son nouvel emploi. Il se disait prêt à défendre âprement ce point de vue si d'aventure Schaeffer et ses collaborateurs trouvaient qu'il en prenait un peu trop à son aise alors que l'improbable équipe qui l'accueillait pouvait attendre de lui une contribution plus immédiate et substantielle. Ses anciens collègues de la Mitra qui se demandaient ce qu'il allait bien faire dans cette brumeuse Mirev ne se doutaient pas qu'il jouait plus serré que d'habitude : miser sur les aléas de sa nouvelle situation pour réaliser en douce son idée fixe.

Afin de compenser la petitesse de son calcul par quelque noble gage, il s'était donc inscrit en thèse à la Sorbonne. Intéresser un directeur à son

sujet ne fut cependant pas chose facile. Il s'était fait balader de l'un à l'autre, comme dans les bureaux d'une préfecture. Chaque professeur s'était poliment déclaré intéressé par le dossier soumis, mais également empêché pour le suivre sérieusement, tant il supposait de connaissances spécifiques sur la question urbaine. Il n'y eût guère que ce fameux Armand Gabaroux qui mordit à l'hameçon malgré ses réserves de circonstance. Après deux rendez-vous différés, Paul pu rencontrer cet auteur dont la production semblait momentanément décliner mais qui laissait déjà à sa discipline quelques articles remarquables et des plus cités. Ce savant à la carrure de rugbyman et à l'allure placide mais troublée par les éclairs inquiets d'un regard noir, était arrivé avec une heure de retard au rendez-vous au milieu du célèbre cloître de l'École Normale de la rue d'Ulm où il avait encore ses attaches. Cinquantaine tassée, habit décontracté, ton affable, un rien absent. L'entrevue eut lieu dans un obscur petit bureau à l'étage, son ancienne loge de « caïman ». Son remplaçant s'y était installé depuis deux ans mais il lui restait encore la moitié d'une armoire à vider. Sous une photo jaunie et écornée de Raymond Aron en conférence, le professeur scrutait d'un air à la fois dubitatif et amusé le candidat empressé qui commentait son projet d'une voix saccadée. Paul cherchait désespérément à lever les ultimes réserves émises il y a un mois par son interlocuteur au téléphone et dont la présence ici, même tardive, lui signifiait pourtant que l'accord était presque acquis.

Gabaroux rompit son silence par quelques remarques furtives tendant à ce que le projet n'élide pas les conflits entre les disciplines scientifiques et entre celles-ci et les régimes politiques. Au bout de trois heures que Paul ne vit pas passer, la partie semblait gagnée : les recommandations de Gabaroux traduisaient son accord pour diriger cette thèse ; celui-ci semblait d'ailleurs préoccupé par l'insertion professionnelle de ce travail. Paul ne cacha pas sa perplexité comme s'il voulait associer Gabaroux aux risques de l'aventure. Ce dernier déclara s'en porter garant.

En quittant ce sanctuaire de l'esprit avec la bénédiction d'un de ses prêtres, Paul éprouva un moment d'intense bonheur. Même si maintenant tout restait à faire, il ne fallait pas boudier son plaisir d'avoir enfin obtenu l'assentiment d'un maître comme l'exigeait le rite d'institution. Il n'allait pas tarder à comprendre les raisons de cet accord, pour le pire et le meilleur. Pour l'instant, il descendit d'un pas léger la rue Claude Bernard sans se hâter de rejoindre sa banlieue. Une douce nuit d'été tombait ; le grand enfant leva la tête vers les premières étoiles comme pour les remercier ; passant devant un arrêt de bus, il déclina l'offre de l'un d'entre eux qui y arrivait à point nommé. Il n'avait pourtant rien contre les bus, bien au contraire ; c'est dans le bus quotidien que sa dernière lubie était née et avait prospéré au fil de nombreuses lectures. Ce bus inattendu lui

permet de mesurer un bout de chemin parcouru. Il imagina ainsi que sa ligne était celle qui allait de la condition de technicien à celle d'auteur ; sa pente ascendante était proportionnelle à l'expiation des errements intellectuels antérieurs ; pour une partie de son entourage, sa pente descendante traduisait une certaine désorientation professionnelle. En tout état de cause, Paul venait de réussir à s'extraire administrativement de l'enclos techniciste où il s'était un beau matin senti prisonnier, il venait de rétablir un lien avec l'université et sa vie de famille ne s'émouvait pas encore de son enfermement dans les livres.

Mais Gabaroux qui vivait sans montre ne tarda pas à faire régulièrement faux bond aux séances de travail. Il ne s'excusait pas toujours après avoir obligé son élève à traverser Paris pour des prunes. Ce dernier le prenait toujours mal, et parfois pour un signe de mépris envers ses prétentions d'intellectuel à la manque. La traversée du tunnel ne faisait que commencer pour lui. Peu après son installation à la Mirev, il ne réussissait guère qu'à obtenir de Schaeffer une écoute distraite sur l'état d'avancement de ses démarches. Ses nouveaux collègues affairés à mille tâches plus urgentes les unes que les autres, ne pouvaient s'attarder à répondre à ses obscures interrogations. Quelques remarques anodines sur le mystère de sa mission dans ce service le mirent en garde contre le risque d'en être exclu sitôt arrivé. Avec les tonnes de textes qu'il s'enfilait chaque jour dans son coin, il eût rapidement l'impression que tout s'enlisait autour de lui, au pied de la tour Eiffel et bientôt de la Défense, passant de Charybde en Scylla. Une fois de plus le courageux se livrait tout entier à une bataille dont l'issue promettait, comme les précédentes, d'être amère, décevante. Il visait là ses engagements volontaires et successifs dans des institutions comme le patronage, le parti communiste ou le métier d'ingénieur social. Mais s'il s'était à chaque fois lancé à corps perdu dans l'aventure, il s'était toujours muni d'assez d'ironie pour ne pas être complètement dupe de lui-même ; seul moyen, à ce qu'il avait appris après coup dans ses lectures, de se sortir des institutions dites « totales » par le sociologue américain Erving Goffman.

Pour conjurer le trouble d'une situation aussi précaire et isolée, il établit une correspondance heuristique entre sa propre condition et celle du milieu intellectuel qu'il avait pris pour étude. Bien que ne se sentant pas membre de ce microcosme, il éprouvait intimement ses tensions constitutives, définies par l'ancestrale opposition entre le *Logos* et la *Techné*, l'*Aletheia* et la *Doxa*, les *Artes Majores* et les *Artes Minores*, etc. Depuis Platon, le vrai trônait aux côtés du bien et du beau alors que le faux se vautrait dans le mal et le laid. Partition duale qui ne résistait à aucun examen mais que l'idiosyncrasie occidentale entretenait durablement. Comme toute division schématique du monde, elle servait à se situer, à prendre la mesure de ce qui rapprochait ou éloignait les êtres.

Paul avouait en être la première victime consentante. Dans l'ambiance saint-simonienne de son précédent emploi à la Mitra, il avait ainsi dû subir le poids de l'opposition entre l'étude des petits faits et gestes de la vie ordinaire et celle des grands systèmes d'organisation sociale ; la première sphère se réduisait alors au syntagme abstrait de « demande sociale » tandis que la seconde relevait de ce qu'on appelait « l'offre institutionnelle ». La vieille loi simpliste de l'offre et de la demande, qui s'accordait si bien avec le sens commun, faisait encore des siennes.

Dans ses enquêtes antérieures, notre sociologue avait souvent éprouvé une certaine gêne à révéler la demande des gens de peu au mépris de leur légitime quant-à-soi. Plutôt que de jouer au petit indicateur aux mains blanches, il avait préféré décrire les conflits que rencontraient ou provoquaient tous ceux, de plus en plus nombreux et organisés, qui pensaient et agissaient à la place des autres. Une sorte d'éthique professionnelle informulée l'avait progressivement conduit au refus de réaliser des enquêtes par questionnaire au domicile de ceux qui étaient le moins en mesure de répondre à une série mécanique de questions aussi saugrenues qu'indiscrettes. Depuis qu'il ne croyait plus aux lendemains qui chantent, le fossé s'était creusé devant lui entre l'existence confuse et multiple de tout un chacun et la vision claire et univoque des autorités responsables. Réalité ou opinion vaguement régressive qui rendait insurmontable l'antagonisme entre la ville d'en haut et celle d'en bas, interdisant de la sorte de voir la circulation entre les deux. En regardant un de ces soirs une émission sur la montée du racisme en France, l'idée lui vint que les clercs qui en discouraient si savamment ne pouvaient qu'aggraver la dualisation de la société qu'il dénonçaient précisément comme l'une des causes de la xénophobie montante. La mise en scène, prise dans la fameuse division entre les exclus et les inclus, la reproduisait à satiété : l'obscurité brutale du côté des cités de banlieue et la clarté policée du côté des studios de télévision.

Avec son dernier travail d'Hercule, le nouveau doctorant cherchait confusément à se détacher des dualismes qui étouffaient la vie de l'esprit. À l'arrière-plan de son projet, on trouvait par exemple une double opposition entre d'une part l'histoire des idées et celle des hommes, et d'autre part entre le hasard et la nécessité qui les forment. Une série de graphes en croix ou de tableaux croisés jalonnait ses premières notes. On y voyait ainsi les déterminants faire face à la situation, la tradition universitaire s'affronter à l'expérience professionnelle, la vocation critique de la connaissance s'opposer à sa fonction technique, etc. Dès le début du siècle, Émile Durkheim et son neveu Marcel Mauss avaient montré dans leur célèbre étude sur les classifications primitives comment les divisions sociales et les catégories mentales s'entretenaient réciproquement ; peu importait selon eux de savoir si les unes primaient

sur les autres³. Pour se défaire un peu des divisions qui l'oppressaient, Paul relut ce texte fondateur et établit grâce à lui quelque analogie démystifiante entre l'Académie et le Zénith (clans de l'Aigle ou du Ciel) et entre la Profession et le Nadir (clans de la Grenouille ou du Serpent à sonnette). Mais cette salutaire mise à plat totémique ne débouchait que sur la contemplation passive et lassante d'une cosmogonie sans relief où tout se valait dans l'équivalence de ses éléments dûment étiquetés. Dans la morne série des schémas abstraits que notre chercheur traçait périodiquement pour fixer ses idées, le triangle remplaça le tableau croisé. Le régime des oppositions ou tensions duales fit place aux relations ternaires. Deux schémas successifs marquaient ce passage :

– Le premier définissait trois évolutions à mettre à jour : celle des concepts agencés par la sociologie urbaine ; celle du travail institutionnel de justification de cette sous-discipline ; celle des carrières suivies par les tenants, les prétendants, les migrants ou les garants du microcosme en question ; ce triangle d'analyse s'emboîtait dans un autre, celui des relations entre l'État polytechnicien, la république des savants et le mouvement social.

– Le second transformait les concepts agencés en un tableau d'assertions concurrentes, le travail institutionnel en une pluralité de cadres sociaux, et les carrières en une série de trajectoires typées. Quant au triangle contextuel qui faisait le lien entre ces points de vue, il était remplacé par trois modèles cognitifs classiques : le modèle structural réordonnant les faits en un système de signes, le modèle herméneutique éclairant les arcanes du sens, et le modèle dramaturgique transposant les actes en un jeu de scène. Ces schémas ésotériques apparaissant au début et au milieu du carnet de route semblaient bien suivre la longue chaîne des classifications totémiques antérieures.

Sans doute, l'élaboration de cette nouvelle thèse exigeait-elle un minimum de précision théorique, ne serait-ce que pour situer son objet dans le champ, depuis longtemps défriché, de la dialectique entre la production et la reproduction des structures mentales et sociales ainsi qu'entre les points de vue internaliste et externaliste dans l'histoire de la connaissance. Mais, conformément à sa discipline de formation, Paul ne séparait pas le concept de l'enquête. Celle-ci restait l'épreuve fondamentale par laquelle tout ce qui advenait au sens provenait de la pression des choses. Choses que les rencontres forcées ou fortuites transformaient en créatures symboliques qui transitaient dans l'imaginaire avant d'être réduites à la sortie à l'état de simples catégories. Mais pour tenir le cap face aux menaces qui grossissaient à l'horizon, le

³ DURKHEIM, É., MAUSS, M., « De quelques formes primitives de classification », *L'Année Sociologique*, 6, 1903.

thésard s'inventa encore de nouvelles coordonnées avec d'autres mots totémiques que ceux qui l'envahissaient.

Ainsi un beau soir d'été au retour de l'Arche, l'idée lui vint de quitter l'étouffant métro à la station Étoile pour descendre à pied les Champs-Élysées, histoire de se rafraîchir les neurones. Cette marche impromptue et guillerette lui fit venir deux mots à la conscience, l'un vulgaire et l'autre plus noble :

– Chewing-gum.

Je viens de lire une recension élogieuse sur le dernier ouvrage que j'ai publié en équipe sur l'évolution des comportements de déplacement dans les villes. L'auteur de cette note positive est un expert éminent du club que j'ai quitté volontairement. Ma critique des enquêtes d'opinion sur les transports a retenu l'attention du commentateur qui y trouve une piste de recherche à développer. Est-ce qu'il sait au moins que j'ai renoncé depuis quelque temps à ce travail de sape qui pouvait paradoxalement me procurer un surcroît de reconnaissance et de confort professionnel ? Peu importe : je viens de cracher mon chewing-gum depuis qu'il a trop longtemps perdu son goût. Je ne sais si j'en mâche un nouveau, mais il me faudra attendre bien longtemps pour goûter à nouveau une aussi agréable note de lecture sur les travaux que j'engage tardivement aujourd'hui.

– *Samsara*.

Malgré mon ardeur juvénile, je ne peux m'enlever de la tête l'idée que le temps qui me reste ne suffira pas à la tâche. Les jeux me semblent ainsi faits qu'il ne me reste plus qu'à rêver de réincarnation en me divertissant de spiritualité hindoue. Ce que je ne pourrai réaliser de mes désirs dans la présente vie pourra être poursuivi dans une autre. Le *Samsara*, ronde incessante des morts et des naissances, ridiculise ainsi la course contre la montre des occidentaux angoissés. Selon les lois de Manou, mon existence n'est qu'un point infime dans l'immense cycle des réincarnations. Si j'ai failli au devoir de mon *Karma*, je renaîtrai dans une nature inférieure à celle d'aujourd'hui. Peut-être deviendrai-je une larve, un cloporte ou une chauve-souris pour m'être trop caché ; peut-être, n'ayant au contraire pas failli à ce devoir, deviendrai-je professeur ou écrivain, ou tout autre noble occupation de la caste des Brahmanes pour avoir réussi à conduire ma recherche à son terme qui, en l'occurrence, ne sera que le point d'origine du renoncement à elle-même ; peut-être enfin que je passerai tout simplement et sans raison de l'état de tarente à celui de hérisson ou inversement.

Chewing-gum, *Samsara* : deux mots, deux civilisations, mais aussi deux formes de délaissement, de renoncement. À l'occasion de ces courts moments de détente, quelques mots surgissaient ainsi pour mettre en forme le contrat d'assurance que Paul passait avec lui-même afin de se prémunir contre les malaises du voyage vers l'inconnu. La mythologie du renoncement en était un article essentiel. D'où ses références à la spiritualité hindoue, univers qu'il avait côtoyé de l'extérieur, en touriste, quelques années auparavant. Il pouvait ainsi se prendre pour un *Sadhak* (chercheur) en route vers l'*Ashram* (école) où il avait déjà essuyé de

nombreux rendez-vous manqués avec son Gourou fantasque (Gabaroux). Il pouvait aussi rêver de pèlerinage expiatoire, de traversée du désert et autres voies héroïques et obligées pour passer du profane au sacré. Mais chacune, pour peu qu'il la regarde de près, lui montrait les limites de l'analogie. S'il s'inscrivait par exemple dans l'évolution des stades de la vie hindoue, il n'avait pas encore franchi l'étape d'abandon volontaire de son foyer et de ses richesses (*vânaprastha*) et il était donc très loin de l'état de renonçant (*sannyâsa*), celui du moine mendiant qui erre en ce bas monde et progresse en son for intérieur pour s'affranchir définitivement de la « vallée des larmes » où l'âme est prisonnière du cycle incessant des réincarnations. Conscient de ses limites, il se rabattait, dans son contrat, sur l'alinéa ordinaire de liquidation de dette contractée dans une vie antérieure, et renvoyait à une vie ultérieure l'accomplissement plein et entier du renoncement. À nouveau, il se demanda si ce n'était pas faire de nécessité vertu que de se croire appelé par la noble et humble aventure intellectuelle.

Cette conversion professionnelle n'était peut-être pas aussi libre et volontaire qu'il se l'imaginait. Certes, la routine inhérente à un métier qui limitait l'horizon du monde à ses techniques de transport ne pouvait manquer de produire un jour ou l'autre une impression d'enfermement morbide. Son destin n'avait pas échappé à ce sentiment d'aliénation et au désir de s'évader de la sournoise et confortable servitude de l'expert qui, comme il aimait à le répéter après d'autres, en savait de plus en plus sur de moins en moins de choses. Mais cette justification un peu facile pouvait aussi cacher le fait que même après s'être fait reconnaître dans ce milieu d'experts, Paul n'y avait pas autant brillé que certains de ses collègues. À cette époque faussement brillante, il s'était notamment pris au jeu d'une sourde compétition avec un certain Luc Marantz, ingénieur devenu un éminent spécialiste des politiques de transport urbain. Lutte pour le monopole symbolique, masquée par une collaboration des plus loyales entre les deux rivaux, notamment à l'occasion de la présentation de leurs travaux convergents lors des colloques internationaux. Paul devait se souvenir longtemps du contraste, frappant en tribune, entre ses propres circonlocutions abstruses et l'aisance lumineuse de Luc. De Paris à Delhi en passant par Ottawa ou Buenos Aires, il fit alors l'amère expérience de son incapacité à énoncer publiquement des idées claires sur le ton péremptoire de celui qui se montre prêt à défendre jusqu'au bout ce qu'il affirme. Car au fond, dans tout ce qu'il avait écrit ou dit en tribune, Paul n'était jamais sûr de lui. Au moment même où il célébrait les dieux lointains de la science, son propre démon lui soufflait à l'oreille qu'il se trompait ou qu'il les trompait. Dans le concert tonitruant des jeux de langage autorisés, Luc exprimait autrement mieux que Paul ce qu'ils étaient censés dire. Il y eut finalement de moins en moins place pour

deux. Conscient de ses propres faiblesses qu'il imputait à la mauvaise foi sartrienne, Paul s'effaça donc des tribunes et de toutes autres formes de publication dans le domaine sur lequel Luc régnait désormais en maître incontesté.

Le nouveau domaine qu'il abordait était apparemment moins borné même si les jours de la Mirev étaient comptés. L'auteur d'articles, signés avec Luc, démontrant l'utilité somptuaire d'études préalables aux décisions déjà prises, avait depuis longtemps appris des Argonautes du Pacifique Occidental de l'anthropologue Bronislaw Malinowski que tout travail n'était qu'une parade d'énergie offerte à la communauté. Il ne pouvait que se réjouir du fait que la morale du travail industriel prît eau de toutes parts, car ce naufrage lui permettait de travailler en toute tranquillité pour lui-même en faisant semblant d'œuvrer au bien commun. Ce point de vue n'avait donc rien de répréhensible pour peu qu'il respectât un minimum de règles de bienséance dans l'Arche. C'est ce que lui avait suggéré à demi-mot Schaeffer, ce protestant qui avait le sens du devoir quoiqu'il en coûte à l'intégrité personnelle. Les voies du Seigneur étant impénétrables, tout homme n'est-il pas condamné à œuvrer au bonheur terrestre, aussi illusoire soit-il ?

Au fil des années, Paul allait se rendre compte que l'obligante vertu de cet honorable humaniste se nourrissait de contradictions insolubles. L'idée se confirmerait ainsi qu'en observant son entourage il poursuivait sa propre analyse. Il fut ainsi rapidement frappé par le paradoxe de la fonction de Schaeffer consistant à développer dans l'urgence et la servitude administrative des recherches qui demandaient pourtant du temps et de la liberté. L'Honnête Homme, courtois et intarissable sur tout sujet, défiait la quadrature du cercle en voulant rendre public le pacte secret entre le savoir et le pouvoir. Ce courtier en affaires d'esprit, mécréant chez les réguliers et mystique chez les séculiers, s'était fait le bouc émissaire fonctionnel d'une schize collective. Ses cuisants déboires étaient à la mesure de ses démiurgiques ambitions. Paul s'interrogeait sur les raisons d'un tel destin qui érigeait l'équivoque en métier. Hormis le vague sentiment d'assister en direct à l'éclosion d'une nouvelle profession, il ne trouvait pas d'autre réponse que celle de fourrer Schaeffer dans son lourd panier à énigmes.

Un an après son arrivée à la Mirev, il se réveilla en sursaut au milieu de la nuit pour se demander s'il n'avait pas échoué dans une impasse plus étroite que prévu. Il venait juste en rêve de se voir foncer à corps perdu dans un mur indistinct. Après les murs de l'Art, du Parti et de l'Amour, était-ce celui de la Science ? Ça pouvait faire mal à si vive allure. Prudence, ralentir. Il avait encore fait fausse route ; pour se sortir de cette impasse, il ne lui restait qu'à rebrousser chemin. Cependant l'idée lui vint de faire reculer le mur devant lui plutôt que de revenir vainement sur ses

pas. C'était peut-être ce qu'il avait toujours fait d'ailleurs. Il se rassura en se rappelant qu'il y avait belle lurette que la séparation morale entre le travail pour la collectivité et le travail pour soi était abolie en pratique. Rappel qui lui offrait un bon argument pour faire reculer l'échéance du jugement dernier et rendre ainsi son malaise professionnel plus supportable.

Au cours de sa première année de Mirev, il avait dû apprendre à perdre son précieux temps à préparer avec ses nouveaux collègues les séances du séminaire sur les transports dans la ville. Il pouvait certes convertir cette petite entreprise collective en objet d'observation indépendamment de son contenu propre. Mais le fait qu'il était rompu à ce type d'exercice depuis belle lurette, le fait aussi que son issue serait sans surprise, et le fait enfin qu'il s'y astreignait pour gagner un minimum de liberté individuelle, empêchaient alors une telle conversion. Il s'imposait donc une ferme partition de soi, malgré lui et le fait que son objet d'étude ne pouvait être que la division des langues depuis Babel. Une telle discipline le rendit rigide et trop sérieux. Plutôt que de prendre la rituelle galette des rois du service comme une aubaine d'observation, il se laissa sottement aller à la subir comme une épreuve obligatoire. Il ne retenait dès lors de ces petites sauteries, toujours riches en informations, que son peu d'entrain à y participer. L'écartèlement, l'intervalle, l'oscillation, la dispersion étaient à son entreprise ce que le tangage et le roulis étaient à la traversée de l'océan.

Son emploi du temps se partageait très strictement entre le sommeil réparateur, l'élaboration de la thèse, la vie indissociablement conjugale et familiale, et cet office ministériel auquel il n'accordait que la portion congrue. Bien que dédié à l'imaginaire, son journal hebdomadaire restait avare en commentaires intimes ; à peine quelques brèves allusions aux éclats d'humeur de Brigitte excédée par la dernière mouche qui lui piquait son mari. Après une décennie sentimentale agitée, Paul s'était replié sur les devoirs de famille. Son aventure romantique avec Laura n'avait pu se terminer sur le rangement du linge propre dans une armoire. Il aurait été bien incapable d'affirmer qui de lui ou d'elle avait provoqué l'ultime et inéluctable rupture. Elle avait finalement eu lieu comme dans un roman, sous un jour pluvieux d'automne, au terme d'une dernière promenade commune dans une forêt sombre de la Meuse. Ils avaient dû autant résister à la tentation d'en finir que surmonter le désir de se retrouver. Chacun avait eu son coup de folie pour l'autre, toujours à des moments différents ; quelques instants extrêmes de bonheur partagé restaient à tout jamais enfouis dans la mémoire du couple défait. Après une série d'aventures sans lendemain, Paul s'était finalement laissé prendre dans l'engrenage conjugal. Brigitte l'avait poursuivi dans ses retranchements jusqu'à ce qu'il cède de guerre lasse, avec un premier enfant à la clé. Un

fossé séparait Laura de Brigitte : d'un côté, une beauté méditerranéenne tenaillée par l'angoisse existentielle, le milieu populaire corse et marseillais, la rencontre indécise sous les arcades de la faculté d'Aix, l'incertaine vocation de l'enseignement des lettres ; de l'autre, une vie mordue à pleines dents, la rébellion contre les convenances bourgeoises de son milieu, le choc comique de la rencontre sur une piste de ski, le métier prenant d'infirmière. Un seul point remarquable les rapprochait : chacune avait perdu son père au cours de l'enfance. Paul le notait au détour d'une page en se demandant s'il n'y avait pas là plus qu'une simple coïncidence. Mais il ne cherchait pas à y répondre, visiblement gêné par une question qui risquait de rapprocher son statut d'amant d'une sorte de substitut paternel.

Brigitte avait eu un coup de foudre pour ce Paul plus âgé qu'elle mais qui marchait « à côté de ses pompes ». Lui, s'était laissé embarquer pour Cythère comme pour tourner la page des sentiments passionnels. Pressé par l'événement, il était allé jusqu'à sacrifier au rite du mariage, calmant son malaise en se disant vivre une nouvelle expérience sociale, bonne à observer de l'intérieur. Il était étranger à sa seconde belle-famille, bêtement réactionnaire et collet monté, mais qui, heureusement, n'était en fait que la famille adoptive de son épouse. L'alliance avec cet individu bizarre, arborant une barbiche sans cravate, méridional sans accent, insaisissable que ce soit d'opinion ou de profession, n'était pas le moindre des quatre cents coups d'une Brigitte mariée enceinte et civilement. Le couple détonant s'était amusé un temps à multiplier les situations anachroniques entre la famille marseillaise, libérale et peu regardante, et la famille parisienne, conservatrice et crispée. Un minimum d'urbanité bourgeoise avait fait cependant oublier le peu d'affinité entre le médecin chrétien et social, à la retraite active, et l'ex-fonctionnaire de police au passé de collaboration inavouable ou entre la mère au foyer dilettante et l'ex-directrice de banque régissant son monde. Le rapide buffet au champagne dans l'appartement haussmannien du quinzième fut un chef-d'œuvre de quiproquos et d'ajustements protocolaires entre deux échantillons de cette classe moyenne qui, de gauche à droite, témoignait de la perte de tout lien univoque d'appartenance. L'insolite de la cérémonie sans liturgie se démultiplia jusqu'à s'abolir dans l'ambivalence ou l'incongruence de statuts de chaque invité. Entre deux petits fours, les expériences touristiques sauvaient les conversations rapidement menacées d'épuisement. Le souvenir de ce grand moment de sociabilité urbaine fut d'autant plus périssable que l'ex-amant de Brigitte, préposé aux photographies, cassa son délicat appareil dès la première prise.

En ces temps d'installation dans la capitale pour rejoindre la Mitra, Paul avait appris à glisser sur le toboggan des papas gâteau. Son horizon quotidien se partageait alors entre foyer et bureau, entre poussettes et

plages de sable. Avec les naissances d'Aline et de Luc, il pouvait dire adieu à ses folles échappées aux quatre coins du monde. Le volcan était bien éteint lorsqu'il comparait les différentes qualités de couches-culottes. S'affirmer au sein de la Mitra absorbait une grande partie de son énergie. Son expérience de terrain, sa formation universitaire poussée, ses amitiés syndicales, mais surtout sa timidité maladive, n'attiraient pas spontanément la sympathie de tous. À l'occasion, les tenants de la place lui faisaient comprendre que tout nouveau venu devait attendre son tour, à moins d'en imposer tout de suite aux autres, ce qui était loin d'être son cas. Sociologue de service, il s'était alors piqué au jeu de la généalogie des discours et procédures techniques empiriquement développées par la Mitra. Au bout d'un an de travail acharné, plusieurs notes et articles critiques ne tardaient pas à le poser comme un empêcheur de tourner en rond. L'audience naissante que son travail avait pu rencontrer à l'extérieur du service l'avait rendu visible à l'intérieur. Fort de son image de poil à gratter, l'original s'était payé le luxe de jouer au planificateur sur le mode paradoxal de son déni savant. Il apprit si bien à parler différemment à chacun, à rédiger des notes de cabinet, à répondre à tout, à mépriser les tire-au-flanc, qu'il en vint à se demander s'il n'était pas devenu le technocrate hautain qu'il fustigeait lorsqu'il était simple étudiant. Mais ses propres insuffisances, les résistances locales et le regain de libéralisme eurent finalement raison de ses préventions. Profitant de ces vents contraires à l'organisation rationnelle des transports en ville, il sortit discrètement de cette scène embouteillée ; ses proches collègues, familiers de ses sarcasmes, s'en offusquèrent moins que ses relations plus lointaines. C'est alors que, du fond de sa Mitra, notre expert songea à se ressourcer auprès des humanités qui l'avaient inégalement formé.

Dès son assignation aux rôles conjoints de cadre, de mari et de père, il avait entamé en sourdine cette lente réhabilitation culturelle en occupant son temps de loisir à la lecture de nouveaux auteurs ou d'œuvres classiques à côté desquelles sa formation incomplète était passée. Même si les livres remplaçaient avantageusement les meubles dans l'appartement bientôt exigu du treizième arrondissement, Brigitte pouvait légitimement s'interroger sur le fait que chacune de leurs innombrables pages la privait de son mari. Celui-ci n'avait certes pas failli à ses engagements conjugaux ou familiaux, mais il était devenu de plus en plus absent aux autres, enfermé dans ses étranges lectures et crispé sur ses écrits abscons. Brigitte, toute aux émotions primordiales de la maternité, s'en accommoda jusqu'au moment où le cercle des relations sociales de leur petit foyer se réduisit dangereusement comme une peau de chagrin. En se désengageant de ses fonctions ingénieriales, Paul s'était en effet lesté de nombre de sympathiques repas, soirées et promenades conviviales qui révélaient les talents d'animatrice de sa jeune et tendre

épouse. Mais la scène de ménage fut différée grâce à la reprise des activités professionnelles de Brigitte et au changement de logement. La petite famille s'installa donc dans un vaste triplex aéré et confortable de l'ex-banlieue rouge. Paul y fit à ses dépens la découverte du bruit de la circulation, de la saleté environnante, d'une population à l'haleine chargée, et surtout d'écoles aux niveaux dangereusement bas. Les soucis de l'éducation puis de la scolarité nourrissaient la conversation des parents. Paul fit valoir le bon côté des choses pour faire passer la pilule : appartement original et agréable, remboursement plus que raisonnable malgré des charges indues, proximité de Paris, commerces et équipements à portée de main, etc. Il lui fallait surtout faire accepter par les siens les servitudes que son ascèse professionnelle allait leur imposer. Les routines quotidiennes du travail, de l'école et de la maison facilitaient sa tâche mais firent plusieurs fois exploser Brigitte comme une chaudière. Pour éviter le pire, il prit l'initiative de quelques sorties ou soirées amusantes. En s'exécutant, il songeait avec malice aux héros domestiques de la science : de l'admirable Bernard Palissy jetant au four ses derniers meubles pour une ultime et cruciale cuisson de la terre, au tragique et ridicule Balthazar Claes ruinant sa famille pour une improbable décomposition de l'azote. Il se rassurait à bon compte en se disant que sa dernière passion au parfum de papier moisi pouvait éventuellement attirer sur lui les charmes discrets d'un doux délire. Ce n'était pas le moindre des paradoxes que ce petit désordre de l'esprit ait été provoqué par l'angoisse de passer à côté du grand ordre de la raison. Paul croyait avoir une double revanche à prendre : contre l'arrogance de sa jeunesse et contre sa famille qui n'avait pas su canaliser positivement ses passions. Ne pouvant se faire confiance, il organisait son temps pour se donner le maximum de chances d'entrer dans la triste procession des savants transportant leurs saintes reliques d'un sanctuaire à l'autre, au gré des révolutions de palais. L'inconstant Werther de jadis cherchait bizarrement à enfiler le tablier gris du méticuleux Homais ; son journal d'aventure prenait parfois l'allure d'un compte d'apothicaire. Il y multipliait et divisait son être en catégories distinctes ou en types d'activités qu'il tenait en respect l'une de l'autre afin d'y voir plus clair dans son jeu. Il présentait cependant qu'à trop baliser son chemin il risquait de ne pas aller bien loin. Car il lui restait au moins l'illusion de ne pas céder prématurément à la sentence sartrienne selon laquelle les jeux étaient irrémédiablement faits pour lui. Il savait désormais qu'il n'atteindrait jamais la cheville volubile de ce Neveu de Rameau qui le fascinait tant lycéen, ni de cet aventurier Nicolas Restif que Laura lui avait fait découvrir par Gérard de Nerval interposé. Mais les nouveaux cercles qu'il traversait, les dialogues incertains qu'il engageait, les liens faibles qu'il nouait, faisaient déjà remonter à lui ce titre de cours de

philosophie – « solipsisme et intermonde » – donné au lycée par un brillant agrégé, jeune et métis se souvint-il, en remplacement du professeur habituel, malade.

Ce souvenir avait surgi au bistrot, du temps de la tour Eiffel, entre midi et deux, entre soi et les autres. Le monde des objets le cernait. Comment pouvait-il discerner parmi tous ces gestes, paroles et choses si nombreux et enchevêtrés ce qui relevait d'une catégorie quelconque, par exemple la fonctionnalité, et tout ce qui de près ou de loin lui échappait ? Il pensa spontanément aux variations rapides de la mode vestimentaire, puis à celles plus discrètes et plus lentes des coiffures, des maquillages. En attendant une réponse qui ne venait pas, son regard se posa derrière le comptoir, sur la batterie de portes du réfrigérateur façon faux-bois : pourquoi n'avaient-elles pas droit à une marque ou tout autre signe de distinction remarquable comme la moindre des bouteilles qu'elles conservaient au frais ? Le brouhaha ambiant lui laissait quand même entendre que ces bouteilles ne portaient qu'une marque industrielle pour attirer le consommateur et qu'une fois vidées elles iraient à la poubelle ; la plupart seraient réduites en poussière, matière première de nouvelles marchandises, les autres échoueraient dans d'infimes décharges ; seules quelques heureuses élues tiendraient une saison sur une étagère et les plus chanceuses trôneraient là plusieurs années en souvenir d'une grande joie. Mais le café doux-amer que Paul lampait en rêvassant, les tasses et sous-tasses en porcelaine, tous ces objets qui l'entouraient comme l'air qu'il respirait, ne se signalaient pas tous par leur marque. Pourtant, il ne cessait de les scruter, de les compter, de les jauger. Ces obscures portes de réfrigérateur qui imitaient lamentablement les nervures du bois pour mieux se fondre dans un médiocre décor forestier remontèrent alors dans son estime. Elles pouvaient en effet s'ouvrir sur l'univers aux compositions infinies des objets ordinaires que l'on méprisait si sottement. Ce petit monde servile et mobile était-il aussi méchant et inquiet que celui que rencontra Alice à l'invitation du Lapin Blanc ? Les bouteilles s'aligneraient-elles en rang serré au passage d'une impitoyable Reine de Cœur ? Point de réponse non plus.

Pourtant, tasses, sous-tasses, cuillères, sucres, sucriers, verres et soucoupes se mirent à remuer sur le comptoir. Leur mouvement entraîna progressivement le reste du café, les lourdes liqueurs comme les cigarettes légères, puis les humains, grands et petits, de toutes les couleurs. Ce ballet naissant, au rythme contenu et marqué, lui rappela soudain les peintures caricaturales et obsédantes de l'argentin Antonio Segui où les choses et les hommes dansaient ensemble dans un espace sans queue ni tête : une cafetière qui marchait à grands pas, un hidalgo moustachu au long nez, chapeau mou et costume trois pièces, une maison qui filait sur des roulettes, une planche, un banc, un chien, un arbre en

forme de sucette, tous branlaient ensemble et se répétaient en tous sens, jusqu'à sauter hors de la toile. Au seuil de cette rêverie qui aurait pu conduire Paul au mystérieux royaume des objets, Hervé Poussel, collègue de bureau, intervint brusquement : « Alors ça boume ? » – « Ça danse ! » répondit aussitôt Paul, reprenant ses esprits. Il n'avait aucune sympathie pour ce Poussel qui avait pris la fâcheuse habitude de le remercier d'un air goguenard pour être venu aider la Mirev. Paul ne pouvait s'empêcher de voir en Poussel le triste envoyé du Château venu demander des comptes à l'étrange Arpenteur. Juriste falot et déclassé, Poussel n'avait pourtant rien d'impressionnant, bien au contraire, mais Paul ne sut longtemps comment s'y prendre avec celui qu'il découvrirait plus tard comme un pathétique faux conformiste.

C'est donc en consignait sur son carnet cet épisode de café que lui revint à l'esprit ce titre de cours de philosophie qui l'avait marqué lycéen : « solipsisme et intermonde ». Le jeune prof auxiliaire venu des Antilles était bien plus brillant que le titulaire ; il avait filé comme un météore, en laissant cette trace, brillante comme une queue de comète. Paul ne réussit pas mieux à la déchiffrer un quart de siècle plus tard. Elle striait encore le ciel pour l'aider à penser la circonstance. Solipsisme pouvait signifier qu'il n'y avait pour le sujet pensant d'autre réalité que lui-même ; intermonde pouvait évoquer le vide qui séparait les idées des réalités. En se rencontrant, les deux mots savants se télescopiaient comme la rêverie du consommateur solitaire s'était brisée devant l'importun Poussel. Paul se sentait voué à recomposer sans cesse les morceaux épars de ces chocs minuscules.

TRAVERSES

Cinq années plus tard, un beau matin au sortir de l'immense gare souterraine de la Défense, il hésita sur l'endroit où aller boire son café. Il fut un temps où il le prenait immédiatement à la descente du train, à la buvette de quai dont le patron soutenait l'Olympique de Marseille à l'époque glorieuse de Bernard Tapie. Puis ce fut deux escaliers mécaniques au-dessus, au zinc tenu par Momo, un Marocain efficace et souriant avec qui il échangeait deux mots plaisants. Depuis que son bureau avait encore déménagé (de l'Arche à la tour Newton), il avait le choix entre ces divers points d'arrêt et le bar du restaurant d'entreprise au rez-de-chaussée de sa nouvelle tour. Cette dernière solution était la plus pratique à condition de faire patte de velours aux serveuses en uniforme de steward pour ne pas attendre d'être servi. Le somnambule n'était pas toujours disposé à faire risette avec le service, surtout lorsque celui-ci était féminin. Il s'était en effet maintes fois surpris à jouer à l'homme sérieux et pressé avec les serveuses plutôt qu'avec les serveurs. S'évitant inconsciemment d'infimes mailles à partir avec les ambivalences du sexe, il alla finalement au café d'en face, un temps investi par les visiteurs puritains de l'empire IBM.

Après avoir remis sa carte à puces dans la poche, il prit en souriant le tract que des militantes syndicales distribuaient pour la réduction du temps de travail. Il reconnut immédiatement l'une d'entre elles qu'il croisait dans les réunions « fraternelles » du temps où il en était. Un bref salut suffit ; heureusement celle-ci n'était pas du genre accrocheuse ; toujours ça de gagné pour l'automate qui allait enfin atteindre le seuil de son bureau. Mais déjà l'ascenseur se remplissait ; chaque passager réservait du bout du doigt son étage de destination sur le panneau électronique ; le direct attendu se transforma rapidement en omnibus impatient ; deux conversations s'y poursuivaient à voix basse ; à chaque arrêt certains se saluaient ; s'il était le dernier à sortir, il n'aurait pas à se demander s'il fallait ou non prononcer à la cantonade le fameux « Bonne journée » ; la décision dépendait de son humeur et de la tournure de l'entourage. Un premier coup d'œil sur le tract le fit sourire : ces fonctionnaires que l'on disait oisifs proposaient généreusement de réduire leur imperceptible temps de travail pour créer des emplois. C'était politiquement correct comme les Américains disaient alors.

Au septième étage, tout était calme comme tous les matins. Mais à peine arrivé à la porte de son bureau, Paul entendit le sifflotement d'un

Schaeffer guilleret qui arrivait juste après lui. Naturellement, le premier arrivé hésita une fraction de seconde à faire marche arrière pour venir saluer son directeur, comme il l'aurait certainement fait quelques années auparavant, lorsqu'il était le dernier obligé du service. Mais ce jour-là cette démarche aurait impliqué de sa part plus d'à propos qu'il ne s'en sentait pour aborder une série de questions sans réponses. Les matineux se saluèrent quand même de loin avant de glisser chacun dans son cocon de papier.

Paul était incapable de dire s'il venait là pour travailler ou se distraire. Dans le premier cas, il ne savait même pas s'il travaillait pour la Mirev ou pour ce Schaeffer qui n'en avait cure ou pour lui-même, seul juge de cette plaisante comédie qui semblait durer au-delà de toute espérance. Dans le second cas, officiellement exclu, il ne pouvait se résigner à des loisirs aussi méthodiques et disciplinés. Les dossiers alignés sur son bureau suggéraient la division aristotélicienne du monde : chacun correspondant à un thème spécifique contenait une série d'articles, d'extraits d'ouvrages, de bibliographies, de notes personnelles, de fichiers d'adresses. Au fil des mois, ces dossiers s'étaient diversifiés, notamment depuis que Paul secondait Lucie Larmor à la rédaction de Civitas, revue savante à thèmes comme le logement, la police, les transports, la santé, les jeunes, les vieux, la nuit, les saisons, la guerre, etc. Comme d'habitude, il laissait la porte se refermer derrière lui en posant une fesse sur son fauteuil, car dans quelques heures les bruits de couloir allaient monter crescendo : Hervé Poussel, d'abord qui signalait son arrivée en se mouchant bruyamment, puis Louise Viala qui lançait les caquetages dès le premier quorum atteint.

En se demandant par où commencer, il se rappela alors ses premières hésitations cinq ans auparavant, quand il était arrivé ici : fallait-il laisser sa porte ouverte aux divers contacts ou bien la laisser fermée pour filtrer ceux-ci ? Il avait finalement opté pour la seconde solution, quitte à confirmer sa réputation de sauvage ou de bénédictin. Mais cette disposition n'avait pas empêché le développement au fil des années des intrusions intempestives dans son bureau, gage de son intégration dans les milieux qu'il persistait à ne vouloir que traverser. Le doctorant avait d'ailleurs eu un faible pour cette notion de milieu dont la longue carrière linguistique rendait hommage à la relativité. Ce mot-valise désignait pour lui tout autant la partie d'une chose à égale distance de ses extrémités, son environnement (l'espace de mouvance, le climat, l'ambiance), l'interpénétration de ses éléments respectifs (l'air et le diamant constituent pour la lumière deux milieux de réfraction différente) et une espèce sociale régie par des lois internes aussi intransigeantes que l'Omerta de la Mafia. En retraçant le destin savant de cette notion, Georges Canguilhem – philosophe et historien des sciences

de la vie que Paul vénérât – avait bien montré comment, de la mécanique de Newton à la biologie contemporaine, la pensée du milieu avait progressivement annulé toute distinction probante entre l'intériorité et l'extériorité des éléments ou des corps. Ondoisement sémantique qui séduisait Paul, plus que jamais partagé entre un milieu intérieur qui lui devenait extérieur et les milieux extérieurs qu'il intériorisait. Certes, il ne manquait pas d'autres mots valises pour rendre raison de l'attraction des groupements sociaux à l'image de la gravitation universelle. Les nomenclatures monotones d'espèces sociales obstinément ordonnées, de la horde à la famille nucléaire en passant par la tribu, la phratrie ou le clan, avaient depuis longtemps cédé la place à quelques notions relatives qui traduisaient le jeu des situations imprévisibles ou jamais définitivement acquises. Paul avait un faible pour le concept de configuration naguère défini par Norbert Elias dans son œuvre phare, *La société de cour*. Sous le regard aigu de ce savant juif-allemand qui avait fui le nazisme, la cour de Louis XIV était devenue le laboratoire du contrôle de soi et de l'observation d'autrui qui avait marqué l'évolution psychique de la civilisation occidentale. La description minutieuse du lever du Roi, dont les étapes réglées de déshabillage et d'habillage autorisaient l'entrée successive dans la chambre des différents rangs de favoris, représentait un tableau saisissant de la puissance du désir social. Le passage d'une configuration à l'autre, repérable sur la longue durée de la folle course humaine, faisait surgir les questions que Paul guettait du coin de l'œil. Retrouvait-il par exemple dans la codification de plus en plus stricte des énoncés et des conduites qu'il rencontrait chez ses sociologues la trace pâlotte du rituel étiqueté qui permit au Roi Soleil de régner sans partage en aiguissant les jalousies entre courtisans ? Le romantisme révolutionnaire des intellectuels engagés, ces nouveaux aristocrates de l'après-guerre, n'avait-il pas capitulé devant l'accumulation robine des offices distribués de la chaire, de la maison d'édition, de la commission ministérielle et du studio de télévision ?

Au terme de ses cinq premières années d'observation, Paul peinait toujours à formaliser ses idées au-delà d'interrogations aussi générales et dont l'administration de la preuve n'était rien moins qu'évidente. Il justifiait son embarras en refusant de figer le grand manège des manigances dans une formule abstraite de dépendance réciproque entre les individus. D'où sa préférence pour les notions fluides et son goût immodéré pour la polysémie que ses juges patentés ne manqueraient pas d'épingler le jour venu. Ses notes succinctes et impressionnistes sur les milieux qu'il traversait avaient au moins l'avantage de construire de proche en proche un récit défiant le déroutant fouillis de l'existence. Tout un chapitre.

D'abord au tout début de son enquête, l'une de ces journées singulièrement partagées... Ce matin-là, il se vit assister pour la dernière fois à un congrès d'urbanistes. Le public était toujours assez nombreux pour lui, surtout depuis qu'il avait décidé, en quittant la Mitra, de ne plus entretenir son carnet d'adresses dans ce milieu. Finies les grimaces de singe savant sur les estrades corporatives. Il croisa là, dans les salons désodorisés d'un Sofitel du boulevard périphérique, beaucoup de connaissances qui s'éteignaient pour lui, en prenant doucement du ventre. Une génération se reconnaissait, celle de l'essor sans précédent des professions intellectuelles et intermédiaires. Les enfants de l'après-guerre arrivaient à maturité. Des esprits grincheux les avaient dit gâtés, ces libertaires conviviaux qui gagnaient modérément leur vie dans les offices municipaux ou gouvernementaux qu'ils avaient créés. La majorité atteignait la cinquantaine, l'âge au milieu du pont de la vie, point le plus élevé de l'ouvrage à partir duquel le déclin s'amorce insensiblement. Foulards et cravates de soie chatoyaient placidement ; quelque souvenir de camaraderie rallumait au fond d'un œil cerné une braise révolutionnaire fugitive. La tenue des plus jeunes, les entrants, n'avait plus rien des excentricités de leurs aînés au même âge, du temps où ils se moquaient des cravates et des pavillons de banlieue. La plupart de ceux que Paul saluait avaient fait leur chemin dans les arcanes du pouvoir local : élus, directeurs de services, conseillers de ceci ou de cela. Le prestige était ici proportionnel au nombre de casquettes changées au gré des circonstances. Paul ne savait plus laquelle il portait ce matin-là pour mieux viser la distance qu'il essayait de prendre avec ses anciens collègues. Ceux-ci s'étonnaient de ne plus le voir, s'enquéraient de son devenir et se demandaient ce qui avait bien pu le conduire vers cette Mirev dont on annonçait la disparition prochaine.

« C'est la préretraite ! » ironisa Claudie Maillard, cette collègue de la fac d'Aix qu'il n'avait plus revue depuis vingt ans. Elle n'avait pas beaucoup changé ; les traits à peine épaissis, quelques rides bien placées sur le front et autour d'une bouche toujours souriante. Il retrouva aussitôt le ton à peine enjoué de Claudie, mélange de dynamisme et d'apathie qui la caractérisait lorsqu'ils avaient un tract à rédiger ensemble. Les voilà partis pour raviver des souvenirs communs de socio ; ce que un tel et une telle étaient devenus, passant de l'un à l'autre comme deux commères. Paul releva dans un faux regret qu'il était un de ceux qui avait pris le plus de distance avec le petit monde d'Aix. En notant cette rencontre, il éprouva à nouveau le désir de reconstituer méthodiquement ce faisceau de trajectoires. Claudie lui avait retracé la glorieuse élection de Jean, son mari, à la chaire d'Aix, et la réussite scolaire de ses enfants. Bonheur de surface : l'angoisse intérieure était plus indicible que jamais ; seuls les titres et les places tenaient platement lieu de sens, les destinées se fondant

dans cette morne plaine sans relief. Claudie avait ostensiblement tenu un discours de militante sachant vaguement les abandons politiques de Paul, manière habile d'en savoir plus sur son compte. Lui, avait éludé la question indirecte en abondant dans son sens, aussi mécaniquement qu'hier. Ils en étaient restés là : « On en reparlera » conclurent-ils comme avant.

Les groupes s'étaient reformés dans les salles de réunion, libérant le hall où Paul se retrouva bientôt seul. Ce vide prit soudain tout son sens et il décida sur le champ de quitter les lieux, plutôt que d'attendre le velouté de nostalgie que l'on préparait dans les cuisines. Direction la maison, où une pile de documents à dépouiller l'attendait sagement. Mais il fallait d'abord retraverser la ville en métro. À cette heure creuse, il trouva facilement une place assise pour se replonger dans l'autre monde qu'il avait dû quitter à l'aller : non pas Alice de l'autre côté du miroir, mais *The City*, le premier compendium de la célèbre école de sociologie urbaine de Chicago. Ouvrage culte publié en 1925 et réédité plusieurs fois depuis. L'éclatement du temps, l'excitation des sens, la mobilité des sentiments, l'esprit blasé dessinaient là le croquis abstrait de la vie urbaine. Il soulignait au crayon les mots clé ; l'un d'entre eux parfois lui échappait, et voilà l'écolier studieux qui sortait son *Harrap's* de poche. Arrivé à domicile, il grignota hâtivement un quignon de pain en apprenant que l'indice Nikkei poursuivait sa chute, que les élections en Hongrie confirmaient la fin du régime communiste sans perspective politique claire et que le tragi-comique Omar Bongo interdisait dans les villes du Gabon tout rassemblement supérieur à cinq personnes. Après son repas d'oiseau, il descendit quatre à quatre prendre un café au coin de la rue et remonta illico sur son perchoir.

Il devait terminer l'analyse de contenu de la revue *Civitas*, terrain préalable à son enquête à venir. Après quelques mois de travail acharné, il lui semblait arriver à bout de ces milliers de pages compactes, entrevoyant déjà une série de thèmes susceptibles de structurer le monstre flasque : les liens entre les techniques et le territoire, l'expression des exclus de la parole, le théâtre de la rue, les parcours croisés, la valeur de l'espace, la mise à distance des autres, etc. Il rédigeait une première synthèse à titre de galop d'essai. Il en était au second thème, à la découverte de trois types d'approche de la parole des populations qu'on appelait exclues : militant (traduire le cri des sans voix en fustigeant la glose académique sur la culture populaire) ; cynique (comment le mutisme social des pauvres fait la fortune des professionnels de la parole) ; spectateur (comment d'infimes malentendus peuvent conduire au renvoi de l'école ou au licenciement sur le champ). Ces variations lui rappelèrent ses collègues du matin qui, du haut de leur petite tribune, ravissaient l'auditoire avec les récits de malheur des habitants d'une cité de transit.

Lui, n'avait jamais su faire ce pas de clerc qui étalait la boue sur la moquette pour divertir les salons propres en mal de frisson. La pénombre de son atelier solitaire devenait son unique horizon.

« Cave d'encre », écrivait-il, en insistant sur la réclusion volontaire de celui qui abandonnait la place au moment même où il commençait à s'y montrer. Ultime gage à la Mitra qu'il s'apprêtait à quitter, il venait juste de publier un article sur une autre facette de la parole habitante, celle que les enquêtes d'opinion inventaient de toutes pièces. Son texte éreintait les très sérieux sondages qui ne craignaient pas de surprendre la ménagère avec d'étranges questions sur les feux de circulation en ville. « La réponse est oui, quelle est la question ? » répétait Woody Allen dans le désert. Une des plus brillantes élèves de l'école statistique française avait démontré chiffres à l'appui que l'embarras des répondants était toujours plus riche de sens que leurs réponses de circonstance. Au contact de cette originale qui passait ses nuits devant l'ordinateur, Paul avait accumulé une masse d'informations semi-traitées qui ne pouvaient que réjouir les adversaires des sondages d'opinion. Mais il lâchait encore la proie pour l'ombre, se limitant à quelque synthèse succincte qui certes n'était point passée inaperçue, comme on l'a signalé, mais qui marquait pour lui la fin d'une période. Il laissait la place à d'autres qui ne se précipiteraient pas pour prendre la relève. Comment pouvait-il d'ailleurs concilier l'allure de franche liberté qu'inspiraient ses coups de godilles professionnels avec sa vision déterministe des hommes ? Sa barque avançait malgré lui vers la rive qu'il ne voulait pas voir. Il persistait au fil des ans à consigner contre l'oubli une semaine bariolée, aux quatre fers en l'air du devoir et du pouvoir, des droits et des obligations...

Le lundi, il avait dû subir ces réunions de service à la Mirev où le tout du rien s'exprimait dans une nervosité hors de propos. Les chargés de mission arrivaient toujours en retard car ils étaient fort occupés. La tâche de médiation entre le savoir et le pouvoir était en effet chaque jour plus écrasante et le temps manquait toujours pour conclure le moindre accord. Sous la houlette du dévoué Schaeffer, leur maître d'école, ils relataient tour à tour l'état de leur réseau de relations autorisant ou pas l'engagement de crédits. La Mirev passait en fait son temps à justifier son existence au sein d'une administration qui aurait bien voulu l'ignorer mais qui ne pouvait se passer de lui demander des comptes. La délicate mise au point d'un budget en constante régression entretenait de sourdes guerres intestines entre nos élégants marginaux. Schaeffer refoulait visiblement le plaisir inavouable qu'il prenait à résoudre chaque litige. Paul s'était retrouvé désemparé au milieu d'une nouvelle bataille de chiffonniers ivres de pouvoir qui s'arrachaient désespérément une guenille de crédits de paiement. En ces moments pénibles, il n'avait qu'une seule hâte : regagner au plus tôt sa cave d'encre.

Le mardi, il retrouva enfin Gabaroux qui venait de subir à l'automne dernier une terrible épreuve personnelle : rien de moins que le suicide de son fils, à ce que lui avait dit du bout des lèvres la secrétaire de son laboratoire. L'homme meurtri lui avait donné rendez-vous dans son ancien nid de la rue d'Ulm où il avait coutume de se réfugier. Il arriva en retard, d'un pas lent, le corps grossi, le visage barbu et bronzé, le regard plus noir que jamais. Impossible de l'accueillir autrement qu'avec cet imbécile « Comment allez-vous ? ». Heureusement qu'il y avait beaucoup à discuter autour des notes accumulées depuis leur dernière entrevue, un an auparavant. Une fois de plus, le maître fit parler longuement son élève en l'obligeant à traduire ses écrits à haute et intelligible voix. Vieille technique socratique. Au bout de trois heures, la plupart des questions restaient en suspens, mais l'élève allait changer imperceptiblement de perspective en cherchant à éclaircir les remarques énigmatiques du maître. Celui-ci avait encore beaucoup à faire ; une nichée de moinillons du cloître l'accaparèrent aussitôt pour une urgente affaire de contrat à régler ; n'étant pas même frère converse Paul s'éclipsa d'un signe discret en se disant que décidément, l'urgence atteignait aussi les temples de l'esprit.

Le mercredi, il retourna dans une autre atmosphère, celle de la Mitra qu'il avait quittée depuis trois ans et qui était alors condamnée à déménager en province sur ordre ministériel. Ses collègues d'hier n'avaient pu infléchir cette décision dite d'équité territoriale. La lutte collective contre cette délocalisation était retombée comme un soufflé ; les rats quittaient un à un le navire. L'ambiance était plus que morose. Paul avait quelques dossiers à récupérer avant la débâcle générale ; ils n'avaient pas bougé de l'étagère ; la poussière s'était seulement épaissie sur eux. Triste sort que celui de cette littérature grise de plus en plus précocement vouée au pilon quel que soit son contenu. Disparition de la mémoire qui sert autant les conquérants de l'avenir que les nostalgiques du passé. Paul retrouva quelques collègues encore présents dans l'ancienne cantine rénovée ; ses murs avaient l'air d'avoir rétréci au lavage. Vision saisissante de l'univers étriqué qui avait été naguère le sien et qui préjugait mal de ceux que le transfuge traversait alors dans les salons et les amphithéâtres dégarnis.

Le jeudi, il fit une courte présentation des fameuses *Formes élémentaires de la vie religieuse* de Durkheim devant un petit groupe d'étudiants à la Maison des Sciences de l'Homme. Comme chaque membre de ce séminaire que Gabaroux lui avait conseillé, c'était à son tour d'exposer. Écoute attentive, mais questions conventionnelles. Il se sentit loin des débats houleux entre profs et étudiants de la fac d'Aix, où chaque mot déclenchait une tempête sémantique sans issue. Son commentaire devait être trop plat, prudent, conforme. Il prit le silence

poli de l'auditoire comme une sorte de désaveu tacite ; il avait peut-être un peu trop singé l'étiquette de l'académie, lui qui n'en faisait manifestement pas partie.

Le vendredi, il participa à une réunion avec les cadres de la RATP et de la Police autour de recherches sur l'insécurité dans le métro. Il avait dû prendre en charge ce programme en arrivant à la Mirev car personne n'en voulait ; trop compromettant sans doute. Cette rencontre entre milieux professionnels aussi différents ne manquait pas d'intérêt, mais il n'arrivait pas à l'envisager autrement que comme un nouveau pensum dispersant. Il devait suivre de près David Mossé, l'homme-orchestre de la journée qui était aussi une des figures majeures de son « terrain » d'observation. Mais son calepin retint surtout de cette journée d'échanges courtois entre sociologues, ingénieurs et policiers, l'impression que le raisonnement de ces derniers était moins asservi au schème utilitariste que ne l'était celui des ingénieurs. Hormis le présupposé constant selon lequel le moindre passant était un délinquant en puissance, le raisonnement de ces policiers fluctuait étrangement entre plusieurs régimes, de la répression aveugle à l'humanisme fleur bleue. Impression complémentaire : la description par le menu de ce qui se passait sur un quai ou au poste de surveillance électronique entre les acteurs ou les partenaires d'une scène d'interpellation ou de réparation attirait singulièrement l'attention des hommes d'action et soulevait d'interminables discussions méthodologiques entre les chercheurs qui, malgré leur science de la communication, oubliaient encore leurs interlocuteurs.

Au cours de ces premières années d'observation, notre Candide était entraîné malgré lui à participer aux activités des cercles qu'il traversait ; il évoluait cependant au sein d'ambiances qui ne constituaient pas encore pour lui de véritables épreuves. Même s'il méprisait son nouveau cadre professionnel, il ne manquait pas d'y relever quelques figures ou moments pour sa ruminant intérieure. Ainsi au début de son aventure, lorsqu'il était arrivé à la Mirev au pied de la tour Eiffel, peu avant son transfert vers l'Arche, il s'était efforcé d'aller à la rencontre de ses nouveaux collègues et d'assister à leurs moroses réunions. Ceux d'entre eux qu'il connaissait déjà jouaient les intermédiaires en le mettant en relation avec d'autres qui n'étaient jusqu'alors que des noms d'agents connus ou inconnus et parfois d'auteurs qu'il avait lus et consignés dans ses tablettes. À la mi-journée, les tables de la cantine, le comptoir de café du coin ou l'esplanade du Champ de Mars faisaient de leur mieux pour délier les langues. Le timide Paul se rapprochait souvent de Renaud Pasquet qui avait le chic pour faire courir la conversation loin des contingences du bureau. Grâce à Renaud, on parlait de religion, sujet vaguement tabou que la société civile réservait aux initiés ou à la vie

privée. Ce chrétien orthodoxe, catholique parisien marié par sa femme avec la Sainte Russie, avait sensibilisé Paul aux subtilités de la théologie négative, ou « apophatique », selon laquelle Dieu ne peut être vraiment pensé ni représenté par les hommes, créatures à l'entendement prisonnier du langage. Sa science des mystères divins impressionnait Paul qui soutenait tant bien que mal le dialogue en se livrant à d'audacieuses variations philosophiques. Il relançait souvent son interlocuteur sur cette fameuse Trinité à l'origine du schisme entre les églises d'Orient et d'Occident. On sait à quel point la vision trinitaire de l'esprit préoccupait notre dialecticien de bistrot ; aussi se réjouissait-il lorsque son collègue rouvrait l'horizon en rappelant les débats anciens sur l'unité trinitaire des hypostases par laquelle le Père était dans le Fils avec le Saint-Esprit.

Paul avait rencontré Renaud dans une journée d'études sur l'économie immobilière, à l'époque où il travaillait en Lorraine, soit près de quinze ans auparavant. Pasquet était venu de Paris, mandaté par un bureau de l'administration centrale. Mais, à la différence d'autres émissaires, ce Pasquet tenait des propos peu orthodoxes, si l'on peut dire. Pour cet élégant quadragénaire qui était arrivé au colloque avec le dernier roman de Soljenitsyne sous le bras, l'économie des opérations immobilières ne s'arrêtait pas aux comptes à rebours du promoteur, ni aux entourloupes fiscales qui fascinaient tant les fonctionnaires. À l'encontre de l'économisme dominant, étroit et comptable, il s'était efforcé avec plus ou moins de bonheur de faire valoir l'art de réaliser une opération immobilière dégagée des miasmes de la rentabilité immédiate. Cet idéalisme n'était pas pour déplaire à Paul dont l'approche institutionnelle et localisée de l'économie immobilière intéressait en retour Pasquet. Après avoir constaté leurs affinités, les deux chargés d'études avaient tenté par la suite de freiner l'engouement des fonctionnaires pour l'urbanisme financier, bras séculier de l'affairisme. Peine vite perdue, ils bifurquèrent chacun vers d'autres horizons.

Paul retrouva donc Pasquet à la Mirev, à peine vieilli, portant encore beau, avec un esprit toujours aussi pétillant. Au cours d'une promenade digestive sur le Champ de Mars, il lui fit raconter son itinéraire. Il apprit ainsi que celui-ci avait failli embrasser la carrière d'acteur de théâtre, qu'il avait même fait un stage au Théâtre Quotidien de Marseille – Paul se souvint alors avoir fréquenté ce lieu d'avant-garde culturelle lorsqu'il était encore lycéen, entraîné probablement par son frère aîné. Il constata aussi combien l'expérience absurde du maintien sanglant de l'ordre colonial en Algérie avait accumulé d'humeur antiautoritaire chez son collègue, troufion plutôt insoumis, comme tant d'autres. Muni d'une courte licence de lettres, ce fils d'agrégé parisien s'était lancé après l'Algérie dans l'aventure de la promotion immobilière, du côté des études économiques dans un consortium semi-public. Il y avait vu de près comment ces

déliçates études pesaient si peu dans ces « affaires juteuses qui se décident entre la poire et le fromage ». Époque de glorieux massacres des villes anciennes, où le béton, la finance et la loi faisaient si bon ménage. Dérapant au milieu des années soixante-dix, la folle machine immobilière s'était délestée de sa généreuse matière grise. Pasquet et d'autres étaient alors entrés par la petite porte dans le ministère du Quotidien pour dénoncer le gigantisme et réformer le code des bonnes manières. *Much Ado About Nothing* (Pasquet était un grand amateur de Shakespeare). Heureux parcours du désenchantement qui avait finalement conduit le sans-titre vers les sanctuaires discrets de la pensée critique que quelques mécènes ministériels protégeaient encore sous l'aile déplumée de l'humanisme polytechnicien. Paul fit remarquer l'alignement des péniches qui franchissaient le Pont de l'Alma avant de livrer à son tour quelques bribes de son propre itinéraire. Le Zouave à pied sec attendait, blasé.

Renaud et Paul entretenaient des relations semblables avec cette frange de chercheurs réfractaires à l'académie qui, au début de leur tortueuse carrière, avaient rencontré le soutien inespéré de la fraction éclairée de la technocratie. Renaud découvrit ainsi que Paul connaissait de plus longue date que lui Judith Bielsko, le professeur de sociologie avec qui ils avaient rendez-vous pour préparer une prochaine séance de séminaire sur les transports. Nommée à Aix après les barricades de Paris, Judith Bielsko y avait brillé par sa capacité à retourner en profits pédagogiques et scientifiques la contestation d'après Mai 68. Rompue aux tactiques d'amphithéâtres en ébullition, elle avait su en rajouter à la critique de la science bourgeoise pour pousser à bout les révolutionnaires en herbe, c'est-à-dire à lire tous les chapitres du *Capital* de Marx et les œuvres complètes de Lénine. Ses cours encyclopédiques donnaient le change en fleurant bon la fine fleur structuraliste parisienne (Althusser, Foucault, Lacan, Lévi-Strauss). Bref, de quoi militer en toute connaissance de causes au renversement de l'ordre capitaliste, et à tout le moins expliquer la crise existentielle dans laquelle chacun plongeait. Coquette et assez jolie de surcroît, ce petit bout de femme à l'allure si libre, bien que déjà mûre, ne pouvait que déclencher les passions chez ses étudiants. Paul en était loin, tant à l'époque il brûlait pour Laura, mais il avait eu vent de quelque aventure romantique dont la mémoire avait été dévoyée dans le petit monde jaloux d'une université de province. Paul retrouva donc Judith vingt ans plus tard, en compagnie de Renaud, mais aussi de Georges Martin dont on reparlera. Il ne l'avait pas revue depuis Aix, mais était tombé plusieurs fois sur son nom et tout particulièrement depuis qu'il avait entamé son long périple à travers les textes.

Renaud en Maître-Jacques : « Tiens Judith, je te présente Paul que tu connais déjà je crois... ». Judith s'esclaffa, mutine : « Mais

évidemment que je le connais ; un de mes enfants terribles d'Aix... ». Paul surenchérit, platement : « Qui ne connaît pas Paul ? ». Embrassade théâtrale. Renaud poursuivit les présentations : « Georges et Paul se connaissent alors certainement ! ». Georges : « On n'a pas fini de se connaître, je crois... ».

Les traits de Judith s'étaient évidemment accusés ; son charmant sourire, une couche supplémentaire de fard et des soieries colorées trompaient à peine le temps, cet impitoyable dévoreur de chair et de peau. Gérard Deboeck, l'ingénieur du service, rejoignit le groupe de joyeux drilles dans la salle de réunion. En rentrant progressivement dans le vif du sujet, le ton devint plus sérieux. Judith pris progressivement des allures de pythie ; Renaud semblait boire ses paroles lorsqu'elle resservit son couplet sur l'analogie entre le langage et la société ou celui sur la dialectique entre le Même et l'Autre ; Gérard faisait mine de comprendre ; Georges qui connaissait la chanson opinait amicalement du chef ; et Paul songeait au fleuve d'Héraclite dans lequel on ne plonge jamais deux fois le même. Au terme de cette brillante rencontre, Judith s'engagea à introduire la prochaine journée avec du piment ; Renaud attendait d'elle qu'elle déstabilise le « Gros Animal », citant avantageusement Platon ; Gérard s'inquiétait de la suite du programme et de la liste des participants ; Georges recommanda un tel et fustigea un autre ; Paul se borna à rappeler ce qui avait déjà été dit ou écrit sur le sujet.

Un an plus tard, les premières séances du séminaire attiraient des professions diverses (ingénieurs, urbanistes, chercheurs, journalistes, etc.) au-delà des espérances de notre fine équipe. Le parti de prendre par exemple les embouteillages de la circulation comme support d'interrogations sur les fins dernières de nos sociétés semblait rencontrer un écho positif aux portes du ministère. Minuscule succès qui incitait Judith et Renaud à envisager quelque chose de plus grand dans ses ambitions, au-delà des limites vite rencontrées de l'univers technique, quelque chose encore indéfinissable qui tranche le nœud gordien de « l'éthique du savant et du politique ». Un tel projet ne pouvait vivre qu'en dehors du ministère et à plus forte raison des sociétés savantes existantes, trop livrées aux caprices de coterie. Le beau, le vrai et le juste ne pouvaient en effet provenir que des marges du sanhédrin. Il s'agissait, pour reprendre le langage philosophique de Jürgen Habermas que Judith invoquait souvent, de « ménager des espaces d'intercompréhension contre la colonisation du monde vécu par les empires du marché et de l'administration ». Le charismatique Georges Martin, qui n'avait pas tout à fait fini de briser des lances contre les moulins à vent de la science normale, ne pouvait être que partant. Quant à Paul Seynier, son dernier collègue, on pouvait l'inviter, il était obscur mais gentil ; ses adresses et ses références bibliographiques étaient au moins exactes.

Paul avait sympathisé avec Georges Martin qui occupait alors une indistincte fonction de conseiller à la Mirev. Il connaissait de lecture et de renom ce chercheur qui avait vécu l'épopée des sciences sociales depuis l'après-guerre en marge de ce que ce dernier appelait « la voie royale des normaliens supériorisés ». Ce fils de paysan avait dû se faire lui-même, faute de pouvoir prendre la succession du père (réservée aux aînés). Séminariste brillant et passionné par les tribulations d'un monde à peine sorti de son dernier carnage, il avait failli entrer dans les ordres lorsque quelques calottes rougissaient au brasero des luttes ouvrières. La sociologie des territoires affranchis du joug colonial avait déplacé pour lui la frontière entre la contemplation et l'action. Les allers et retours entre l'ici et l'ailleurs, génie tutélaire de l'anthropologie moderne, avaient fait de Martin un disciple du regard croisé, de cette fameuse quête de l'autre en soi au long cours du voyage chez les autres. Son premier ouvrage, qui avait découvert avant beaucoup d'autres la question nationale de l'immigration à partir du courrier entre les assistantes sociales et les commissaires de police, n'était pas passé aussi inaperçu qu'il le disait. Car Martin n'en finissait pas de ressasser sur le chemin de sa retraite tout ce qu'il avait perçu et dit avant les autres et que « *l'establishment* » savant faisait mine d'ignorer pour d'inavouables raisons. Mais pour Paul, auteur d'une rare recension critique du dernier ouvrage de Martin – témoignage captivant sur son itinéraire personnel, intellectuel et professionnel –, l'autobiographe éclairait peu ces raisons en les laissant végéter dans la pénombre des tristes vanités humaines. Dans son article, Paul était allé même jusqu'à comparer le récit de Martin à la vie édifiante d'un saint des sciences sociales ! Avec cette banderille étrangement plantée au terme d'un commentaire plaidant avec sagacité pour l'intérêt de l'ouvrage, ce Seynier inconnu n'avait pu qu'intriguer Martin.

Rien d'étonnant à ce que leur premier tête-à-tête dans le bureau provisoire à l'ombre du cerisier ait duré trois heures d'affilée. Le corpulent et bourru Martin commentait à son tour, à haute et intelligible voix, le texte d'analyse que lui avait fait parvenir au préalable Paul pour assurer le caractère positif de leur entrevue. Celui qu'on appelait parfois « l'ancien » causait debout, le corps appuyé sur une jambe posée sur la chaise, face au petit nouveau qui, sagement assis derrière son bureau déglingué, prenait force notes en acquiesçant pour faire durer le plaisir. Le « tenant du champ » ou la « mémoire du milieu » comme disait flatteusement Paul, faisait sortir de sa boîte de Pandore une foule de personnages en lice dans la folle course à l'imposition du vrai et du juste, munis de leurs titres, concepts, terrains et relations variant au gré de la grande Histoire.

Paul était surpris par la facilité avec laquelle ses premiers interlocuteurs lui confiaient leurs ressentiments. Les commentaires qu'il

sollicitait sur tel épisode de la saga savante se transformaient invariablement chez ses informateurs en imprécations contre tel ou tel rival ou salaud. Sachant de métier que toute information ne se séparait pas des projections personnelles qui la produisaient, il se dit que s'il avait seulement affaire avec Georges, Judith et quelques autres à cette espèce sympathique de chercheurs mal dans leur peau qu'il appelait les « ressentimentaux », ces derniers avaient au moins le mérite de dire tout haut ce que d'autres pensaient tout bas. Aussi participa-t-il un temps à leurs petites rencontres sur de grands sujets.

Il s'était ainsi fait inviter par Judith pour discuter avec Georges de ce projet de séminaire « épistémologique ». Experte en linguistique, Judith n'avait pas peur des mots, mais craignait peut-être de se retrouver entre quatre yeux avec le gros Georges, pour une nouvelle aventure sans lendemain. Dans cette affaire délicate, la présence de Paul pouvait donc être d'une certaine utilité, ne serait-ce qu'à titre de greffier et de témoin pour une liaison qui n'avait rien de dangereuse. Judith voulait « vraiment » convaincre Georges de l'importance de son projet visant à affranchir les sciences sociales des tutelles et des privilèges qui minaient leur existence. Leur salut ne pouvait venir, répétait-elle, que d'initiatives d'en bas ou des marges n'ayant d'autres fins que la raison et la justice et d'autres moyens que l'argument et la bonne foi. Georges venait d'ailleurs d'essuyer un nouveau revers dans la commission nationale d'avancement de sa discipline ; il fallait profiter de ce douloureux moment pour en découdre avec les intrigues et les basses manœuvres.

Observateur-participant obligé, Paul conforta malgré lui le vieux couple de « ressentimentaux » dans son inépuisable désir de reconnaissance. Il devait assumer le fait que sa présence ici n'avait rien de neutre, qu'elle le liait à un projet auquel il n'adhérait toutefois pas vraiment. L'entrevue se déroula dans une salle obscure de café au Quartier Latin. Par un demi hasard, les murs étaient couverts de fresques reproduisant les paysages urbains d'Utrillo. Le décor défraîchi des rues de Montmartre s'accordait étrangement à la situation. Ce peintre mi maudit, mi naïf illustrait à merveille le mélange de candeur, d'aigreur, d'espièglerie et de mélancolie qui caractérisait nos infortunés chercheurs. L'image blafarde du Sacré-Cœur enneigé cadrerait parfaitement avec la litanie sourde des insatisfaits. Georges renâcla encore contre les eunuques du sérail qui sortaient de la cuisse de Jupiter, Judith invoqua à nouveau l'éthique perdue du savant. Paul ne put s'empêcher de voir dans ces professionnels de la science des rapins isolés d'un autre âge. Ces hérauts de la raison scientifique étaient au supplice quand leur dernier texte « fondamental » n'avait nullement retenu l'attention de leurs pairs. Artistes, ils cherchaient à se distinguer par un style reconnaissable et s'unissaient ou s'opposaient en écoles ou courants distincts. Ces grands

enfants usaient une grande partie de leurs forces à quémander le moindre compliment. Les francs-tireurs étaient légion parmi eux et bien souvent ce qu'ils appelaient leur « collège invisible » traduisait un désir de liberté peu compatible avec les traditions disciplinaires et les contingences de la vie de laboratoire.

Paul nota scrupuleusement ce qui s'était décidé sous la neige jaunie d'Utrillo puis envoya son compte rendu aux deux intéressés. Judith le rappela illico pour « en discuter entre quatre yeux », car cette affaire était trop importante pour qu'elle laissât s'installer l'équivoque entre eux. Rendez-vous fut pris au pied de l'Arche où ils déjeunèrent quelques jours plus tard en tête-à-tête. Au fil de la conversation, Paul s'aperçut que Judith avait plus envie de parler d'elle-même que de ce qui avait motivé ce rendez-vous. Elle lui confia en effet qu'elle était en train de reprendre et de mettre au clair d'anciens travaux personnels sur l'échange amoureux. On allait voir ce qu'on allait voir. Un détour de conversation conduisit alors Paul à évoquer perfidement sa rencontre récente avec Thomas Gordon, ce camarade de la fac d'Aix qu'il avait perdu de vue. Thomas, cet étudiant si doué et plein de charmes, avait été en effet l'amant de Judith ; amour passionnel, donc malheureux. Celle-ci ne put alors cacher une larme de tristesse lorsqu'elle apprit de ce piètre Paul que Thomas ne l'avait pas informée de son retour de Berkeley et encore moins, bien sûr, de son dernier passage dans la capitale. Depuis leur rupture, elle n'avait eu pourtant cesse pendant de longues années d'éviter de se retrouver en sa présence dans les diverses manifestations professionnelles qui les liaient encore. En cet instant de malaise, Paul se trouva aussi loin du projet scientifique à l'origine de cette conversation que de la vie intime et pathétique des êtres qu'il étiquetait comme un chasseur de papillons. En même temps, il touchait là une fois de plus aux limites de son obédience universitaire qui, à cause de sa naïve croyance en l'objectivité, lui interdisait de s'immiscer dans les intermittences du cœur. Pour maintenir un minimum de connivence avec Judith, il se vit acquiescer malgré lui quand, au moment de se quitter, elle lui lâcha qu'il avait le fond de l'œil triste.

Cette entrevue vaguement mélancolique n'avait pas fait beaucoup avancer la préparation du séminaire concocté avec Georges, mais Judith menait sa barque à coups de téléphones nocturnes depuis longtemps. Au terme d'une série de consultations plus ou moins heureuses, la tournure du séminaire divergea de son idée initiale, celle d'une confrontation publique sur les fins ou l'éthique de l'urbanisme. Moins ambitieux, le projet avait dérivé vers une réflexion sur le devenir des disciplines savantes sollicitées par la question urbaine. Entre le séminaire en cours sur les transports, qui croisait dans les eaux calmes de la spécialité technique, et celui sur l'éthique du savoir qui risquait le naufrage, il y

avait donc place pour une initiative intermédiaire, une voie moyenne de plus. L'infléchissement du projet initial intéressa moins Renaud qui redoutait le retour de la glose académique ; Georges en revanche y trouva une occasion inespérée de faire valoir son dernier ouvrage « d'ego histoire », encore trop méconnu à ses yeux. Et il n'était pas le seul dans ce cas, si bien que Judith réussit à réunir un bouquet significatif de chercheurs qui avaient tous quelque chose à dire sur leur œuvre critique.

La première réunion de lancement du séminaire eut lieu dans une salle prêtée par une université de la proche périphérie. Les principaux invités ne firent pas défaut au dernier moment comme souvent. Judith, pimpante et accorte, présenta le menu de la matinée avec gourmandise. Il revenait tout simplement à chacun d'évoquer son itinéraire de recherche, de s'exprimer librement sur l'évolution plus générale de la communauté savante, et de dire franchement ce qu'il pensait du projet de séminaire en question. Paul retrouva dans le topo d'introduction de Judith les principaux éléments de problématique qu'il lui avait communiqué la veille, lorsqu'elle l'avait appelé, angoissée parce qu'elle avait trop de choses à dire. Cette récupération sans vergogne des idées des obscurs, d'usage dans le milieu, lui fit pressentir pour la première fois qu'il pourrait un jour prochain revendiquer son propre droit d'auteur.

Georges entama le tour de table en reprenant ses notes d'éloquence sur la formation du sens par l'expérience vécue, sur les liens entre les sciences sociales et la *Conquista* des peuples, sur la révélation du monde par son envers, etc. La panoplie de ses idées était presque complète, mais il ne revint pas sur ses bons mots habituels car l'assistance les connaissait peut-être trop.

Raymond Balle, l'ethnologue qui fit de la prison pour défendre ses indigènes, ne pouvait être indifférent au propos de Georges sur la colonisation. Il rebondit sur l'idée de décrire la fabrication des totems et des tabous dans le microcosme des sciences sociales en évoquant la guerre des clans chez les anthropologues. Il prit pour exemple l'étude de l'urbanisation des mœurs en Afrique Noire, principale pomme de discorde entre ethnographes nostalgiques de la communauté perdue et anthropologues du présent explosif.

Nicole Louis, charmante collègue proche de Judith, prit son tour de parole pour développer un autre exemple de tensions intestines ressemblant plus aux caprices de la mode qu'à une guerre tribale. Elle voulait parler des coups de balancier qui affectaient périodiquement le cours des visions du monde, tel celui de l'engouement récent pour la microsociologie, cette attention exclusive au moindre fait et geste de tout un chacun dans la rue, à la maison ou au travail. Beau paradoxe, les hérauts de ce minimalisme se recrutaient chez les maximalistes de naguère. Mais déjà, poursuivit celle qui avait visiblement préparé son

intervention, la dernière mode s'essouffait. Allait-elle brusquement s'effondrer comme le schème structural ou le schème dialectique ? Ou bien allait-on assister, comme dans la mode vestimentaire, à la coexistence pacifique de styles différents ? Elle conclut en appuyant la proposition de Raymond Balle : prendre au sérieux les tabous du milieu, par exemple la proscription du mot culture et sa brusque réhabilitation.

Judith reprit la balle au bond, si l'on peut dire. L'occasion était trop belle pour ne pas encore faire valoir que l'espace, cet impératif catégorique de la pensée universelle, avait été mis à la portion congrue par sa discipline. Simple accessoire de la coalescence sociale chez Durkheim, produit dépendant de la division du travail chez Marx, banal attribut de la métaphore du champ chez Bourdieu, à peine dispositif de puissance chez Foucault, l'espace pouvait prétendre à plus de dignité dans l'ordre des analyseurs anthropologiques. Judith rappela qu'elle s'y employait depuis plusieurs années et que curieusement, plus sa démonstration gagnait en consistance, moins elle trouvait d'écho dans la cité savante. Le détour par la sémiotique qu'elle avait dû faire pour étayer sa démonstration, l'avait probablement « mise en touche » du terrain disciplinaire. Décrypter les plus ou moins bonnes raisons des ostracismes en vigueur devait donc être le but majeur de ce séminaire. Animatrice, elle sollicita alors Malik Benazzi, car elle savait que cet ancien de ses étudiants qui amorçait une brillante carrière scientifique, ne partageait qu'à moitié son message.

Malik, le jeune espoir à la mine réservée derrière un physique de dur à cuire, ne parlait jamais pour ne rien dire. Ce beur marseillais était l'exemple même de la génération montante de chercheurs qui devaient leur vocation au choc des cultures. « Ce que le fils veut oublier, le petit-fils veut se le rappeler », dit la célèbre loi de Hansen. Le bain ambiant ayant atteint une accueillante température, Malik s'y lança pour faire bonne figure et surtout parce qu'on le lui demandait. Pour lui, la nuée de concepts qui s'abattait sur la ville comme des sauterelles pouvait certes masquer une certaine vacuité de la pensée théorique. Mais pour dépasser ce constat paralysant, il se demandait s'il ne fallait pas commencer par retracer les cheminements d'idées, de concepts, de notions en même temps que ceux de leurs auteurs, de leurs colporteurs aussi. Il prit l'exemple du courant foucaldien-libertaire auquel il s'était affilié, quand, au sortir de la fac, il s'était engagé dans la recherche-action au cœur des cités populaires de l'Est lyonnais. L'assistance connaissait bien cette expérience alchimique. Il rappela seulement pour lui qu'elle mit en fusion la quête de sens avec l'épreuve migratoire au moment où le savoir se voulait encore subversif. Mais les foucaldiens-libertaires n'avaient pu résister longtemps à leurs destins divergents : les uns avaient déjà intégré cyniquement les codes de l'académie, les autres étaient devenus des

experts patentés de l'analyse transactionnelle dans les grandes organisations, d'autres encore cultivaient l'éclectisme opportuniste. Le pouvoir était redevenu l'impensé des prestations savantes. Malik proposa d'élargir l'éventail des trajectoires pour y voir plus clair.

Paul crut bon d'enchaîner sur cette proposition. Pour une fois, il n'avait rien préparé, ce qui rendit sa parole plus libre et plus approximative. Il se lança dans l'inventaire des obstacles qu'il rencontrait dans son enquête sur le devenir du milieu : absence de données statistiques ; états des lieux officiels qui narraient l'apparition et la disparition de tel et tel courant sans dire comment ils mettaient en avant certains au détriment d'autres ; résistance des informateurs à retourner sur le passé, etc. Aborder de façon critique la série des bilans épistémologiques pouvait être une piste, par exemple, analyser le jeu de leurs protagonistes successifs, suivre les effets de leurs verdicts, etc.

Raymond releva aussitôt que, dans le texte que Paul lui avait fait parvenir, les sources se recoupaient toutes dans le sens de la balkanisation croissante des connaissances ; une telle convergence l'avait beaucoup frappé, même si elle ne faisait que confirmer ce que tout le monde vivait depuis Babel. Judith renchérit en estimant qu'il fallait effectivement « prendre au sérieux » les jugements implicites des états des lieux que Paul rappelait. Elle lui demanda si Schaeffer pouvait appuyer un tel programme de recherche. Paul, qui en doutait autant qu'elle, l'invita à le lui demander en tant que promotrice du séminaire, ce dont elle se défendit immédiatement en invoquant le caractère collectif de l'initiative qui les réunissait là. Invocation rituelle de ce fameux travailleur collectif dont Marx fit la théorie et qui ne trompait personne. Judith en oublia même de passer enfin la parole à Régis Muller, jeune maître de conférences qu'elle venait d'associer à un hasardeux projet d'équipe parisienne, étape nécessaire sur le chemin tortueux de la conquête d'une chaire dans la capitale. Régis était jusque-là resté silencieux, ostensiblement enfermé dans son rôle de préposé au compte-rendu. Nicole, sa collègue de département, le relança malgré tout. Le jeune universitaire impressionna alors Paul en résumant parfaitement les principaux axes de la discussion. Il lui montrait qu'il y avait toujours plus observateur que soi et qu'il ne fallait jamais oublier la scène de l'arroseur arrosé quand on prenait ses semblables pour des animaux de zoo.

Après cette petite séance de mise en jambes, l'équipée de fortune se retrouva presque au complet autour de la nappe de papier d'une brasserie en formica. Paul avait appris à apprécier malgré lui ces moments de convivialité propices à la manifestation de petits faits précieux. Raymond, l'ethnologue de renom qu'il avait contacté comme patron possible de thèse fit mine de ne pas se souvenir de cet épisode épistolaire mais le tutoya pour la circonstance. Judith semblait ravie d'en

faire un allié dans l'impénétrable tribu des anthropologues. Régis flatta Raymond en lui disant pour la première fois combien son célèbre ouvrage sur les conflits de l'acculturation dans l'Archipel des Matoros l'avait marqué jeune étudiant. L'ambiance était chaleureuse. Paul s'efforçait de retenir les divers ragots qui circulaient ; il nota par exemple que le clan « arcontien » (dont on reparlera) était en passe de s'annexer la *Revue Internationale* et d'y écarter Annie Dumas pour avoir été une ancienne compagne du chef de clan adverse. Raymond parlait de pratiques staliniennes.

En notant cette journée sur son carnet, Paul trouva le langage du sport pertinent. Chacun s'était en effet renvoyé la balle, les uns servant plus ou moins bien les autres, et tous ces clans en lice s'affrontant comme des équipes en tournoi. Rien d'étonnant à cela car le scripteur lisait alors les études anglaises de Norbert Elias sur le football, où le sport illustre parfaitement le jeu de maîtrise des émotions humaines propre à la civilisation moderne. Elias montrait en effet comment le cricket puis le rugby et le football sont nés de la pacification des classes supérieures anglaises depuis le XVIII^e siècle, lesquelles ont inventé de nombreux jeux d'équipes à l'instar du match parlementaire entre Whigs et Tories. C'est en remontant la filière de textes cités dans les articles de Gabaroux que Paul découvrit ce filon britannique d'origine allemande. Un article sur la dynamique des matchs de football, publié en 1966 dans le *British Journal of Sociology*, lui suggéra soudain de prendre la configuration mouvante de sociologues et autres experts qui l'entouraient comme un tournoi de ballon. Cette analogie devint pour lui un précieux instrument de représentation de ce qui est encore trop proche de soi pour être lucidement compris. Il pouvait alors transformer les bruyants colloques en autant de matchs entre les établis et les marginaux de la science et percer ainsi le secret de la solidarité entre adversaires. Cette vision dynamique illustrait plaisamment les fameux « antagonismes réglés » qu'un Georges Martin dénonçait invariablement. Dans le même esprit, l'échantillon significatif de chercheurs qu'il était en train de cerner se déployait sur le terrain des revues de première et seconde division ; les clubs s'affrontaient au gré des révérences et des exclusives entre auteurs ; le public du stade n'était certes composé que d'initiés mais les vainqueurs ne manquaient pas une occasion de plastronner à la télévision.

Mettre les auteurs en short pour décrire comment ils se marquent, se démarquent, se gênent, se heurtent et se battent à plate couture, pouvait être une manière de désacraliser les œuvres qui lui en imposaient le plus. Les occasions ne manquaient pas d'entrevoir les joutes violentes ou les évitements méprisants qui animaient les arènes de Lutèce. Il se souvint longtemps de cette séance de « fuminaire » (séminaire fumeux) où Gabaroux brossa un tableau délirant du milieu savant en mêlant de façon

indescriptible ses passe-plats, compteurs de pages, séides, scoliestes tardifs (pour Paul ?), momies, parrains, César et autres Marius. Chaque auteur en prit gratuitement pour son grade à coups de métaplasmes, contrepèteries et calembours désopilants. Ébloui par la prolixité de son directeur de thèse, d'ordinaire si renfermé, Paul y retrouva le ton de guerre picrocholine que ce maître malgré lui avait pris dans un de ses fameux articles en réponse aux sorbonicoles du moment qui ne cessaient de lui marcher sur les pieds en le prenant pour le pâle exécuter des basses œuvres du César qu'il avait pourtant abandonné depuis longtemps. Cet extravagant article nourri d'explications ésotériques, composé d'une dizaine de lignes coincées par trois pages de notes infrapaginales au vitriol, constituait un rare et précieux document sur la paranoïa savante.

En flânant chez les bouquinistes des quais de la Seine, le fouineur était tombé par hasard sur le tableau zoologique de « l'ordre Gendelettre » dressé par Balzac. À la manière carrée du naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire, l'auteur de la *Comédie humaine* y disposait les genres, sous-genres et variétés du monde des lettres du moment, avec ses prophètes, ses ténors, ses faiseurs d'articles de fond, ses exécuter de hautes-œuvres, ses euphuïstes, ses Maîtres-Jacques, ses attachés-détachés ou ses « rienologues ». Ce tableau hilarant qui inscrivait les saillies de Gabaroux dans la longue durée suggéra à Paul de relire Balzac. Certes, *La recherche du temps perdu* restait à ses yeux l'horizon indépassable du récit sur le monde social, mais avec Balzac comme avec Daumier, puis Bouvard et Pécuchet (Paul avait décerné à Flaubert la médaille d'argent), puis La Bruyère et ainsi de suite, il ne manquait pas de modèles de peinture de mœurs aux traits plus systématiques et appuyés. Les retrouver sous un autre jour que celui qui faisait luire les bancs de l'école pouvait aussi être une façon de se dégager de l'emprise paralysante de Proust. Cette distraction sérieuse arrivait d'ailleurs à point nommé, au moment où l'essai contesté de l'historien allemand Wolf Lepenies sur l'oscillation de la sociologie naissante entre science naturelle et littérature déliait les langues et les plumes des professeurs de discipline⁴.

En se jetant dessus, Paul découvrit avec un secret plaisir l'exaltante et platonique aventure entre l'énergique Auguste Comte et la languissante Clotilde de Vaux ; idylle légendaire qui déclencha chez le premier, inventeur du mot sociologie, une révolution sentimentale dont il ne se remit jamais. Il prit note des exercices respiratoires réguliers que s'infligeait le grand prêtre autoproclamé de la religion de l'humanité qui pesait aussi au gramme près sa nourriture quotidienne depuis qu'il avait rompu avec le vin, le café et d'autres dangereux stimulants. Il fit également connaissance avec une page du journal de voyage en France

⁴ LEPENIES, W., *Les trois cultures (Die drei Kulturen : Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, 1985), Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990.

du jeune John Stuart Mill⁵. Ce prodige qui lisait Hérodote, Xénophon ou Platon dès huit ans dans le texte, rigoureusement éduqué par son père qui le prit pour cobaye de la doctrine benthamienne, craqua heureusement à vingt ans. Au moment même où notre touchant Auguste subit le plus grave de ses troubles mentaux, le frais émoulu John Stuart affronta une dépression mémorable qui le purgea à tout jamais du schématisme utilitaire et l'ouvrit à la *culture of feeling* exaltée par les poèmes de William Wordsworth et incarnée plus tard dans sa passion pour la profonde et sensible Lady Harriet Taylor. « Les hommes n'emploieront pas leur vie à courir après les dollars » mais « cultiveront les arts qui embellissent la vie », écrivit pour la postérité le célèbre moraliste de l'économie libérale.

Le dérangement nerveux semblait décidément au principe des inventions les plus raisonnables et les plus rationnelles des maîtres du milieu qui s'en accommodaient tant bien que mal. De cette galerie d'images romantiques et pittoresques, Paul retint celle de l'austère Max Weber, savant charismatique entre tous qui, au sortir d'une dépression nerveuse, parcourait la pesante campagne prussienne en récitant à haute voix des poèmes de Stefan George ou de Rainer Maria Rilke. Restait à savoir si les esprits étaient encore agités par les nobles et antiques antinomies de la raison et du sentiment ou bien s'ils se consumaient au petit feu plus commun des ambitions à courte vue d'un monde dont le sens expirait.

Avant de se prononcer, Paul allait d'abord devoir affronter les épreuves que son impertinence provoquait. Déjà cette curiosité qu'il manifestait, dans ses lectures parallèles, pour ce que le professeur Boudon appelait avec mépris « l'histoire des alcôves », sentait un peu le fagot. Toute histoire de la moindre science ne pouvait en effet que se discréditer à se complaire dans les tribulations trop humaines de ses héros. Paul était d'autant plus conscient de ce risque de dévoiement romanesque qu'il n'était pas sûr de sa plume lorsqu'il la laissait parfois

⁵ L'adolescent se leva à 5h15 du matin pour lire cinq chapitres de Voltaire jusqu'à 7 heures, puis 46 vers de Virgile jusqu'à 7h15, entama le *Jupiter confutatus* de Lucien jusqu'à 8 heures, apprit ses *Principes de musique* jusqu'à 9 heures puis reprit Lucien jusqu'à 9h30, déjeuna (enfin) puis termina *Jupiter confutatus* à 10h15 au moment où l'astronome Daubuisson rendait visite à ses hôtes toulousains, s'habilla alors en toute hâte puis lut Thompson jusqu'à 11h30 car on ne l'appelait pas au salon, dressa des tableaux de chimie de 11h45 à 12h15, lut 7 poèmes de Legendre et écrivit diverses dissertations jusqu'à 1h30 (P.M.), lut un nouveau chapitre sur l'emploi des adverbes dans la *Grammaire des grammaires*, reprit Thompson jusqu'à 3h15, tint son *Livre géographique* et écrivit « diverses bagatelles, etc. » (petit trou de mémoire ?) jusqu'à 5 heures, mangea « un peu, sur le conseil de M.G. », puis sortit à 5h30 pour prendre sa leçon de musique, juste après le dîner (horaire flou), passa chez M. Larrieu et prit une leçon de danse, puis rentra enfin et but un thé.

baguenauder hors du langage codé de sa discipline. Il cherchait alors un chemin de traverse entre prendre au sérieux les œuvres qui s'imposaient à son regard et tourner en dérision leurs auteurs et leurs divers interprètes. Cette voie encore moyenne le menaçait de subir autant le mépris supérieur des prêtres de la raison pure que les sarcasmes inférieurs des profanateurs de discipline. Mais il avait appris, depuis longtemps déjà, que la réalité était souvent bien différente de l'idée négative qu'on en avait, surtout lorsqu'on acceptait de la vivre.

CHAPITRE IV

ÉPREUVES

Le chemin de Damas passait sous l'Arche d'une fraternité en liberté surveillée et d'une égalité qui n'osait plus dire son nom depuis que les chevaliers de la monnaie forte lui avaient préféré la notion bien relative d'équité. Le pèlerin, qui avait cru se libérer de multiples tutelles en se mettant au service de cette histoire, ne croyait plus à son sens, pas plus qu'il n'écoutait les gloses sur sa fin annoncée. Il goûtait à l'apesanteur de son opinion vacante en se laissant porter par un mistral de souvenir. Il découvrit alors comment le sang chaud et fluide pouvait battre sous le marbre froid et solide de sa basilique natale. Le regard protecteur de sa mère se fondait là-bas avec celui de cette mystérieuse Vierge tenant l'Innocent dans ses bras. Il avait beau tourner son sang dans tous les sens, il était condamné de son vivant à en faire l'encre de son écriture. Car il croyait encore avoir un mot à dire après que tout le monde avait parlé. Mais ce monde n'arrêtait pas de parler ou du moins de se mirer en abîme sur ses milliards d'écrans relayés par des satellites qui tournaient de façon monotone autour du globe.

En cette fin de siècle surinformée, la planète crépitait de mille volcans en éruption. La fameuse ligne de faille entre les plaques Est et Ouest venait de disparaître en faisant voler en éclats son dernier Mur. Le Nord et le Sud n'opposaient plus les riches aux pauvres, lesquels perdaient leurs abris aux quatre coins de l'hémisphère. La zone des tempêtes s'était déplacée comme un cyclone vers une vaste aire de cratères autour de la Mer Noire ; Téhéran, Beyrouth, Kaboul, Gdansk, Berlin, Bucarest, Moscou, Vilnius, Sarajevo ou Alger avaient tour à tour épuisé les téléscripteurs. Le sang coulait toujours aussi rouge qu'hier mais ne teintait plus les drapeaux à l'unisson. Le bleu des onusiens et le blanc des humanitaires se heurtaient sporadiquement au noir des milices serbes ou des *hezbollahs*. Les appellations locales plus ou moins contrôlées proliféraient sur les ondes : *khmers, moudjahidins, sikhs, pazdarans, peshmergas, azéris, cashmiris, falachas, tutsis, hutus, ingouches, ossètes, tchéchènes*, etc. La fameuse théorie des fractales du mathématicien Benoît Mandelbrot divisant la nature en une infinité d'échelles était promise à un bel avenir politique. Des communautés de façade avaient réinventé l'ethnicité pour se moquer des droits de l'homme. Des poings inattendus se dressaient par moments : agriculteurs, infirmières ou routiers ici, mineurs là-bas. Les *skinheads* de stade ou les barbus de *djihad* faisaient frissonner les beaux quartiers protégés à l'électronique.

Le dernier clonage génétique masquait le retour de l'ancestral choléra dans un Pérou parfumé à la cocaïne. Les charniers humains étaient rapidement recouverts et aplanis pour laisser passer la papamobile au milieu des foules ferventes. Heureusement que les Kanaks étaient depuis longtemps revenus du culte de l'Homme Blanc débarquant de son cargo rempli de pacotilles. De sombres affaires de grotte leur avaient appris qu'il n'y avait décidément rien à attendre de ce côté-là de l'océan. Ils étaient prêts à se livrer aux dragons du Sud-Est qui damaient le pion aux entrepreneurs puritains. Rien ne pressait car la Mauritanie venait seulement d'abolir l'esclavage. Mais attention, le magma couvait partout : en l'an 79, le réveil du Vésuve endormit à jamais Pompéi ; en 1783, l'Islande obscure faillit disparaître sous la cendre ; en cette fin de siècle, les Nevada del Ruiz, Pinatubo et autres Monts Helens se rappelaient au bon souvenir de la fragile humanité. L'implosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl en 1986 rajoutait son grain de radium au ravage terrestre, angoissant les esprits éclairés par le trou d'ozone. Signe encourageant : l'accession des femmes sur le devant de la scène des hommes : Cory Aquino aux Philippines, Benazir Bhutto au Pakistan, Aung Suu Kyi en Birmanie, et bien d'autres ailleurs.

Malgré son solipsisme chronique, Paul n'était nullement indifférent à cet univers explosif. On l'a vu zapper d'une chaîne à l'autre lorsque les corps d'enfants tutsis massacrés à la machette offraient un légitime prétexte aux siens pour refuser leur steak haché. On a relevé ses interrogations banales sur la puissance des écrans au moment du procès télémontré des Carpates ou des rodomontades d'un Saddam provoquant l'arsenal médiatico-militaire des opulentes démocraties. Depuis que Marx était redevenu un pénétrant penseur plutôt qu'un visionnaire, Paul n'avait plus réponse à tout. Mais il ne se laissait pas pour autant bercer par les flux cathodiques saturant l'atmosphère. Lecteur routinier du journal *Le Monde*, il gardait un œil sur ce qui affleurerait de l'agitation des esprits, des corps et des choses autour de lui, selon des cercles d'influence plus ou moins étrangers mais dont il ne pouvait s'abstraire, sauf à se méprendre sur ce qui attirait son regard furtif, innervait ses moindres gestes et forgeait ses discrètes croyances. L'électeur de gauche sans conviction se sentait en fait plus éloigné des manifestations populaires dans les rues de Paris que des *Townships* fumants de Johannesburg ou des éclats de l'*Intifada* à Gaza. Son retrait des antichambres gestionnaires allait de pair avec son désengagement politique. Mais s'il visitait alors les monastères de l'esprit, ce n'était qu'en simple visiteur de passage. Il trouvait son désarroi idéologique aussi salutaire que méprisable. Dans le petit monde entre chien et loup qu'il s'inventait en attendant, il devinait les signes pénibles mais rassurants d'une réalité qui résistait à un informulable désir. Les petites rebuffades qu'il essayait et rapportait dans

son carnet ne livraient qu'un piètre reflet des grandes guerres qui faisaient rage au loin. Ainsi cet exposé qu'il avait dû faire dans le séminaire de Gabaroux...

Pour tout doctorant, faire le point de sa recherche consistait à donner une forme intelligible à la bouillie d'informations, de faits et de concepts accumulés au fil des mois. Sortir de son idiolecte pour parler simplement de choses compliquées à des non-spécialistes ou à des collègues étrangers. Mais parler des autres pour les autres en passant par soi demeurait un redoutable exercice. Fixer les idées errantes sur un plan, choisir de ne traiter que quelques points saillants ou exemplaires plutôt que de prétendre à une vaine exhaustivité, tout cela n'avait rien de simple. L'épreuve était d'autant plus ardue que Paul sortait d'un club et d'une période où il était à l'inverse de bon ton entre experts pointus de dire le maximum de choses dans le minimum de temps. Craignant une fois de plus d'être trop filandreux ou trop elliptique, il avait établi un plan trop détaillé et n'avait eu de cesse, de surcroît, de l'alourdir au fil des jours jusqu'à ce qu'il devienne totalement indigeste. Confronter de but en blanc le contenu de la revue *Civitas* au cours de l'Histoire avait quelque chose de naïf, d'impraticable aussi sans quelque méthodique artefact. La lecture attentive des articles suggestifs de son directeur de thèse sur l'imbrication des temporalités différentielles aurait pu ainsi lui donner l'idée de centrer l'exposé autour de cette intéressante question méthodologique plutôt que de vouloir tout embrasser dans un étouffant panoptique. Il aurait pu se rapprocher de cette manière ingambe d'improvisation contrôlée autour d'un tableau d'événements sélectionnés : commenter au pied levé et craie en main les raisons de ses choix de colonnes et d'événements, émettre des hypothèses plus ou moins lumineuses sur les relations de succession, de correspondance, de réfraction ou de reflet entre chaque chronologie. Par exemple, faire état de l'émergence puis du retrait de cette idée devenue impensée selon laquelle un ordre doit réduire le chaos de la nature ; vision ordonnatrice du monde que l'on trouvait à l'œuvre dans l'urbanisme des grands ensembles, dans l'entreprise perdue de la Colonie, dans la rationalisation des organisations industrielles ou dans les menées de la science positive. Spécifier ce type de réflexion sur le mouvement des idées, des choses et des hommes à travers le prisme déformant des études sur la ville était l'enjeu de cet exposé. De quoi intéresser la brochette disparate de doctorants réunie autour du professeur qui se fit encore attendre.

Après les plates excuses du maître enfin là, Paul entreprit la morne lecture de son texte ficelé. Gabaroux n'attendit pas longtemps pour l'interrompre et illustrer le texte par quelque anecdote plus parlante. Paul à l'arrêt opinait du chef sans saisir les perches tendues pour le détourner de l'exposé ennuyeux qui s'annonçait en cette longue soirée d'hiver. Puis

il repartit, arc-bouté sur son texte comme un âne sur son sac de son. Gabaroux multiplia alors les coupures et les digressions, prenant un malin plaisir à déstabiliser l'orateur et à mettre en garde l'auditoire contre la relativité de ses assertions. Paul voyait ses collègues noter davantage les incisives du maître que le hachis bourratif qu'il leur servait par saccades. Il eut une seconde l'idée de décoller de son papier et de pivoter vers le tableau pour tracer un schéma à commenter librement. Mais il resta vissé à cette pauvre chaise qui fixait au sol son handicap. Il ne fit donc pas le saut, s'obstinant dans ses retranchements idiots jusqu'au dépassement de l'heure, improvisant quand même une elliptique conclusion. Le silence envahit la salle abasourdie. Gabaroux prit les devants en renvoyant la discussion éventuelle à la prochaine séance.

Ce n'était pas ce « ton exposé était passionnant, dommage que Gaba t'ait coupé sans arrêt » d'une auditrice charitable qui l'aurait fait changer d'avis sur le sens de l'événement qui venait de se produire. Le silence soudain de Gabaroux après cet exposé qu'il n'avait pourtant eu de cesse d'interrompre était trop parlant. Pas même un « merci, c'était intéressant » de politesse. Les verdicts implicites sont les plus durs à encaisser. Se retrouvant soudain seul dans la rue, le vieil étudiant s'accorda néanmoins la mention « passable » pour ne pas céder à la tentation de tout abandonner. Dans les heures puis les jours qui suivirent le choc, il pensa sa blessure narcissique en redéfinissant le canevas de l'exposé, en notant certaines remarques de son maître qui méritaient d'être poussées plus avant, ne serait-ce que pour regagner une infime parcelle de sa précieuse confiance. Quelques autobiographies édifiantes de savants venaient à son secours lui dire que cette douloureuse épreuve de novice était indispensable à la formation de l'esprit scientifique et que la réflexion sans concession sur ses propres erreurs, défauts, limites ou handicaps était la seule voie de salut envisageable. Cet examen blanc de publication de soi auquel il lui semblait avoir échoué lui montrait la distance à parcourir pour combler le fossé séparant son rêve de la réalité. Il lui indiquait aussi qu'il trouverait plus de confiance en lui s'il limitait plus strictement ses ambitions et s'il nouait quelques liens, même faibles, entre le travail de thèse et celui du bureau. Il le forçait enfin à se jeter à l'eau de l'improvisation. Être en somme plus ouvert à tout, en tout.

Paul avait probablement loupé le coche à cause de ce manque de confiance en soi qui rendait ses écrits trop compacts et ses discours trop hermétiques. Dommage, car l'ingénuité avec laquelle il traitait son sujet devenait alors une qualité rare. Se sentant étranger aux enjeux professionnels de cette sociologie urbaine dont il s'obstinait à retracer l'histoire, il avait en effet quelque chance d'entrevoir ce que chacun se refusait à voir. De quoi attirer vers soi autant de curieux que de furieux. Pressentant les tempêtes que son élève risquait de soulever dans un verre

d'eau, Gabaroux l'avait peut-être coupé pour modérer ses ardeurs. Alors que l'élève se lançait dans un vaste tableau du reclassement des intellectuels marxistes dans le jeu subtil des disciplines universitaires au cours des années quatre-vingt, le maître lui demandait d'expliquer d'abord les raisons et la nature des liens établis au cours de la décennie antérieure entre les sociologues pourfendeurs du Capital et les administrateurs patentés de son État ; alors que l'élève glosait sur les correspondances entre la mosaïque urbaine et le kaléidoscope de ses théories, le maître coupait court à ces généralités en lui demandant comment la sociologie rurale s'était distinguée de la sociologie urbaine ; et ainsi de suite jusqu'au terme de cette séance mémorable. En bâtisseur averti des châteaux de sable de l'esprit, le maître mettait implicitement en garde son élève contre les liaisons trop faciles entre le moindre énoncé sur le dédale urbain et le *Zeitgeist*, cet esprit du temps qui poussait alors le monde à reconnaître positivement son propre chaos. Il n'était pas sûr, cependant, que le second ait immédiatement saisi ce que le premier voulait lui souffler.

Quelques mois plus tard, une nouvelle épreuve, apparemment plus anodine, malmena sa conscience. La rédaction d'un projet d'article sur l'histoire de la recherche urbaine absorbait alors toute son énergie. Il avait longuement hésité à s'engager dans cet exercice de haute voltige car, malgré son matelas d'informations, il n'avait pas encore entrepris d'enquête directe auprès des auteurs, suite logique de l'analyse documentaire. Gabaroux qui l'avait incité à tenter sa chance auprès des comités de rédaction ne l'avait pas moins prévenu des effets secondaires qu'un article critique risquerait de produire sur les futurs répondants de son enquête qui seraient en l'occurrence ses principaux lecteurs si d'aventure le texte était publié avant l'enquête. De toute façon, publication avant terme ou pas, l'épreuve de mise en forme devenait une obligation puisque la matière commençait à déborder. L'apprenti glissait d'un plan à l'autre, incapable de fixer ses idées qui affluaient en tous sens et se télescopaient entre elles. Il éprouvait toujours autant de difficulté à démêler l'essentiel de l'accessoire et n'accordait pas assez de temps à la décantation. Les idées claires ne lui venaient le plus souvent qu'après une communication orale ratée, une cuisante impression d'échec comme après son exposé au séminaire de Gabaroux. Infernale condition de la chouette hégélienne qui ne prend son envol qu'à la nuit tombée ! Mais attention, un train peut en cacher un autre...

Au moment de la rédaction, Paul dut assister à Lyon à un jury de « diplôme d'études approfondies » en sa qualité passée de spécialiste de la socio-économie des transports urbains. Plusieurs mois auparavant, il avait commencé par décliner cette invitation qui lui avait été faite par le responsable du diplôme, un ancien collaborateur de la Mitra. D'abord

parce que le rapport à juger restait bien en deçà des ambitions qu'il affichait (rien de moins qu'un bilan critique des études sur la mobilité géographique des citoyens), ensuite parce qu'il s'était donné pour règle de rompre avec son ancien champ d'études, enfin parce que les personnalités scientifiques sollicitées pour cette soutenance avaient visiblement toutes décliné cette offre peu reluisante. Par bonté d'âme pour ce collègue qui se morfondait de ne trouver personne, et qui ne cessait de le relancer, il s'était laissé entraîner dans ce qui allait être pour lui une redoutable épreuve morale. Il faut dire aussi qu'il s'était un peu mouillé dans cette affaire en renvoyant le pré-rapport avec des annotations qui demandaient à l'auteur, cette étudiante algérienne qui en voulait tant, de préciser l'angle d'attaque d'un matériau trop plantureux. Le handicap linguistique associé aux lacunes théoriques produisait en effet dans ce texte un mélange détonant. Dans une certaine mesure, Paul retournait contre l'étudiante les critiques auxquelles ses propres textes allaient l'exposer. Son collègue se réjouit de ce zèle pédagogique. Après quelques mois, Paul reçut le rapport définitif qui n'était guère meilleur, fourmillant des mêmes impropriétés de langage et des mêmes jugements de valeur à l'emporte-pièce. Paul se vit alors pris au piège. Son collègue tenta au téléphone d'atténuer son courroux en évoquant l'impérieuse nécessité pour cette étudiante d'obtenir son diplôme à cette session afin de renouveler son titre de séjour ; sans quoi, retourner au pays représentait une menace sérieuse pour sa vie de militante progressiste pourchassée par les tueurs islamistes. Une fois de plus les jeux étaient pipés, l'humaniste ne pouvait que se rendre, non seulement par solidarité politique mais aussi et surtout pour dédouaner son collègue contre d'éventuels reproches du président de jury, un professeur influent qui lui battait froid. Dans le train qui le menait à l'abattoir, Paul maugréait contre sa pusillanimité invétérée. La séance venue, il tint son rôle de tiers en dissertant sur la difficulté de construire un objet de recherche et en évoquant, à l'aide de quelques exemples tirés de son expérience antérieure, les impasses de l'opposition entre les approches quantitatives et qualitatives ainsi que les limites d'une analyse de la mobilité quotidienne qui ignorait les autres processus de mobilité : sociale, professionnelle, familiale, etc. Tout se passait comme si, après l'exposé rigide de l'impétrante au supplice, puis le jugement sévère mais compréhensif de son collègue, et avant le coup de grâce du président, il évitait d'en rajouter sur une critique trop facile et indiquait des pistes pour une recherche à venir. Façon habile de tirer son épingle du jeu dont personne ne pouvait être dupe et qui attestait de dispositions au compromis nécessaire à la respiration des institutions. Mais il avait quand même dû recevoir de plein fouet le regard noir de l'étudiante atteinte dans son honneur et fulminant contre les insuffisances de son directeur de recherche. La discussion à huis clos fut d'autant plus tendue entre le

président et le rapporteur que le tiers invité se retira sur l'Aventin. Chacun étant aussi pressé que l'autre par une affaire plus importante, il fut finalement décidé entre eux d'accorder le diplôme sous réserve d'une reprise du texte en bon français dans un délai d'un mois.

Le carnet de Paul fixa pour longtemps le regard rebelle de l'étudiante algérienne qui ne se soumettait pas à l'injustice de sa condition. Il avait, quant à lui, perdu dans cette triste affaire quelques degrés de cette violence sans laquelle aucune parole ne peut s'entendre en public. Ses convictions antérieures l'avaient mis à l'unisson de ceux qui combattaient pour une société plus libre, plus juste, plus humaine ; un hymne d'ailleurs trop facile à entonner à l'époque où les paroles pouvaient être oubliées mais où il se bricolait encore une opinion sur tout sujet ou événement rencontré. Mais avec le temps, il mesurait à la moindre occasion l'affaiblissement de sa faculté de juger ; déclin qui le détachait toujours plus de ce que les autres attendaient de lui. Plus jeune, il méprisait les tire-au-flanc ; plus mûr, il se rapprochait de ceux que l'arrogance des corporations, nouvelle sagesse des nations, désignait comme « bras cassés », « perdants » et autres « *has been* ». Sans doute s'était-il rendu compte que son destin avait partie liée avec les chômeurs, les retraités, les invalides et toutes les autres catégories dépendantes de ces fameux « prélèvements obligatoires » que la crise économique mettait au centre de l'actualité politique. De là aussi son inclination pour les obscurs, les sans titre ou les sans grade.

Mais son penchant pour le « tout se vaut » s'arrêtait là où le fossé devenait trop grand entre le discours vertueux de la solidarité sociale et les malversations minables de ses auteurs. Il ne se demandait pas cependant pourquoi ces ministres ou ces maires, qui détournaient allègrement le code public pour offrir à leur progéniture quelque appartement somptueusement rénové aux frais du contribuable, réussissaient à se faire réélire en se drapant d'un noble manteau de rigueur budgétaire ou en appelant le bon peuple à la morale de l'effort. De même, lui qui faisait pourtant profession de décrire l'intervalle entre la scène et les coulisses, bornait-il sa réflexion sur l'épreuve lyonnaise à l'idée de compromis un peu honteux, plutôt que de reconnaître qu'il s'était naturellement fait le jouet des circonstances. Le vernis humaniste qu'il devait à son éducation républicaine et chrétienne lui tenait lieu de morale provisoire pendant que sa conscience se saturait dans l'angoisse de ne pas réaliser son projet. La hantise de la dispersion de soi, dont on a vu comment la perte de sang filait si bien la métaphore, remplissait les pages de son carnet et contractait les phrases de son article.

Il en soumit comme convenu une première ébauche à « Maurin des Maures » – c'est ainsi qu'il appelait parfois Gabaroux, du nom de ce héros picaresque, précédemment évoqué, qui courait aussi vite que les lièvres

(à la différence du ridicule et folklorique Tartarin de Tarascon, Maurin, « Prince des braconniers, Duc des maires, Empereur des gendarmes et Roi des Maures », illustre le combat des républicains contre les conservateurs en exaltant les spécialités méridionales, comme la galéjade et la cour des jolies femmes). Mais « Maurin » n'était pas au rendez-vous, même téléphonique, courant Dieu sait où. Il fallait une fois de plus l'attendre, le fardeau du projet d'article sur le dos. Il ne lui restait plus ce jour-là qu'à aller la mort dans l'âme à cette réunion sur le crime informatique qui se tenait dans un nouvel institut de recherche du ministère de la Police. Paul était en effet censé suivre un contrat de recherche sur ce sujet que personne à la Mirev n'avait le temps de suivre. Il avait accepté cette exaltante tâche « pour voir », et devait assumer son déroulement même si Schaeffer l'avait oubliée depuis longtemps. « Tant pis, j'y vais ! », s'était-il dit par dépit.

La porte électronique de l'institution policière ne s'ouvrait qu'avec un code qu'il ne possédait pas. Heureusement, l'un de ses habitués lui offrit son sillage. Dans le hall d'entrée, une hôtesse accourut aussitôt à sa rencontre ; le visiteur déclina son identité et l'objet de sa visite ; effectivement prévenue, l'hôtesse le conduisit vers la salle de réunion à travers un dédale feutré de bureaux dont certains, ouverts, laissaient entrevoir un décor cossu et quelques messes basses entre conseillers techniques affairés. Voici donc la salle de réunion numéro 3, vaste parallélépipède blanc d'une clarté aveuglante. Les premiers arrivés bavardaient entre eux, une tasse de café à la main, ayant visiblement l'air de se connaître. Après avoir remercié son accompagnatrice, l'invité inconnu provoqua timidement les présentations réciproques ; étaient déjà là deux « hauts fonctionnaires de la Défense » (titres précisés par la liste des participants), un magistrat, un des chercheurs prestataires de la rencontre, et une des gentilles animatrices de cette réunion, chargée de recherche dans la maison. Paul se retrouvait être le seul sans cravate parmi ces fonctionnaires bien mis dans leurs costumes de ville ; son veston de velours élimé, ses cheveux en bataille et sa barbiche incongrue en disaient déjà assez sur son identité. Les poignées de main rapidement échangées confirmaient en un clin d'œil ces écarts. L'hôtesse, momentanément mise en retrait pour les présentations, revint lui proposer un café et ajouter à son malaise en lui apprenant que le chercheur qu'il finançait risquait de ne pas venir à cause du brouillard qui ne se levait pas des pistes d'envol. Évidemment Paul était le dernier averti, signe supplémentaire de sa transparence dans cette affaire. Que faire alors ? Rester en espérant faussement sa venue ou s'échapper comme un malotru ? Profiter de ce contretemps pour se pointer au séminaire de Maurin auquel cette idiote réunion, programmée de longue date, l'empêchait d'assister ? Quitter les lieux aurait été trop voyant pour celui qui

représentait quand même ici un ministère. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il décida de jouer à celui qui était là par intérêt intellectuel pour les autres recherches qui allaient être bientôt présentées. Il profita de l'attente d'une personne pour aller aux toilettes, notant au passage la pâleur du bouquet de fleurs séchées sur une table basse en onyx, le vide du regard de Marianne en buste, la fierté dissimulée du Président de la République en portrait officiel et une conversation de bureau du type « Oui, non, c'est sûr, il faut visibiliser cette action, etc. ».

Retour dans la salle qui s'installait enfin pour écouter le premier intervenant parler de l'évaluation économique des crimes et délits informatiques (vols et détournements de comptes bancaires et de fichiers secrets). Un économiste distingué au teint vermeil présenta alors les résultats de cette fameuse méthode Delphi, de source américaine, qui consistait à confronter les points de vue d'un éventail d'experts triés sur le volet. On apprenait ainsi que la malveillance avait d'ores et déjà dépassé l'erreur dans les causes délictueuses et qu'elle allait atteindre soixante-dix pour cent de celles-ci en 2005 ; voilà qui avait le mérite de la précision ! Face à l'ombre de la criminalité organisée qui se profilait à l'horizon du village planétaire, les deux gentilles animatrices bon chic bon genre, chargées du « suivi et de la valorisation » de ces recherches, sollicitèrent les remarques des hauts fonctionnaires intéressés. Dans la discussion courtoise qui s'ensuivit, certains captaient plus que d'autres l'attention révérencieuse de l'auditoire. C'était notamment le cas de ce jeune et fringant Président de « commission des sages » qui résuma l'opinion générale en quelques mots succincts : « Tout cela est assez convaincant, mais comment le traduire en actes pertinents ? Je me demande s'il ne faudrait pas songer à rassembler quelques sapiteurs pour préciser notre jeu d'hypothèses, etc. ». Tout en parlant avec l'aisance de sa fonction, le jeune sage fixait par intermittence le représentant de la Mirev, probablement agacé par le fait que celui-ci, au lieu d'opiner du chef comme les autres, le regardait plutôt comme une bête curieuse. Le silence trop tranquille de cet invité bizarre frôlait l'impertinence. Paul se pliait donc moins qu'ailleurs et qu'auparavant au devoir d'assentiment que les diligentes animatrices feignaient alors d'assumer en s'inquiétant de la suite de la réponse à apporter à la question du jeune Président ; lequel d'ailleurs s'excusait de devoir quitter sur-le-champ une aussi intéressante réunion.

Au cours de ce léger flottement, Paul eut l'idée d'emboîter le pas si l'absence de son chercheur se confirmait. Mais juste à ce moment, l'hôtesse ouvrit la porte et celui-ci entra triomphalement dans la salle, suivi de son acolyte dans une bouffée de kérosène. Tout espoir de quitter les lieux s'effondra aussi entièrement que Paul retrouvait la raison officielle de sa présence. Il s'en voulut alors de ne pas avoir appelé plus

tôt ce jeune et brillant chercheur pour s'informer de l'état d'avancement de son enquête et être plus averti de ce qu'il allait présenter et soumettre à la discussion. Mais on était décidément bien un vendredi treize : le rétroprojecteur de la maison ne voulut pas s'éclairer. Deux jeunes pandores accoururent aussitôt pour le réparer, puis le remplacer ; signe que la police contrôlait de près son institut. Enfin notre orateur put commenter, d'un transparent à l'autre, les riches résultats de son enquête inédite chez les informaticiens. Sa séduisante typologie des attitudes face au délit informatique semblait vivement intéresser l'assistance qui prenait force notes. L'élégant sociologue au visage poupin éclairé d'yeux clairs et froids, savait faire parler de lui dans les médias ; il n'hésitait pas ici à employer un langage imagé pour adoucir l'aridité de ses agrégats statistiques : son récit distinguait quatre groupes professionnels respectivement qualifiés « d'idéologues, de libéraux, de libertaires et de corporatistes », cédant ainsi à la féerie taxinomique qui subjugué les journalistes. Les remarques ne furent que de détail, pour faire préciser tel chiffre ou tel point de méthode. Un autre haut fonctionnaire, plus âgé et qui n'avait probablement pas réussi l'ENA comme le précédent, se hasarda à quelque plat commentaire. Le chercheur le mit courtoisement en garde contre toute généralisation à partir de tris croisés qui restaient encore trop grossiers et attendaient, « en tout état de cause », que l'analyse de données confirmât leur signification. Il se fit bientôt tard et les participants accusaient des signes de fatigue. Paul fut le premier à refermer son bloc-notes pour hâter le mouvement général de levée des corps. Tout le monde se leva peu après, redonnant à Paul une chance de cueillir Maurin au coin du bois. Mais il se fit aussitôt interpellé par le brillant chercheur sur la procédure de financement de son contrat. Paul rassura son interlocuteur et déplaça la conversation vers le contenu du travail en précisant que la Mirev s'intéressait (pur mensonge de circonstance) à la seconde phase de l'enquête qui traitait notamment de l'insertion locale des informaticiens. Le brillant chercheur affirma qu'il aurait des choses très intéressantes à cet égard dans une paire de mois. Tout était dit pour l'instant ; à bientôt et bon retour. Paul quitta comme un bolide ce violon à moquette pour s'engouffrer dans le métro, croyant pouvoir encore intercepter Gabaroux à la sortie de son séminaire. Le métro était bondé. Paul avait souvent écouté d'une oreille sceptique les discours apocalyptiques sur l'oppression de la foule dans le métro. Ce pénible soir-là, il en fit l'amère expérience, et ne trouva personne à destination.

L'expérience, comme on dit, le livrait donc aux contingences des situations mineures. Dans son étude, il s'efforçait avec une touchante bonne volonté de reconstruire le puzzle des événements qui apparaissaient et disparaissaient sans cesse. Au moment où il croyait

reconnaître quelque paysage familier, une minuscule pièce venait à manquer et une autre changeait de couleur ; tout restait alors en plan ou à recommencer, indéfiniment. Mais heureusement pour lui qu'il avait la patience de noter ses aventures, même s'il n'en était pas suffisamment détaché pour les décrire avec précision. Ce recueil régulier était devenu son bâton de pèlerin. Si les camouflets essuyés n'étaient pas très recommandés pour son amour-propre, ils pouvaient cependant le mettre sur la voie des liens secrets entre les choses ou les êtres qu'il s'acharnait vainement à opposer. La moindre expérience ordinaire le poussait d'ailleurs en ce sens. Sa difficulté à parler de son étrange métier à ses enfants ou à ses voisins montrait bien que les divisions intellectuelles qu'il vivait intérieurement restaient imperméables au commun des mortels. Mais les habiles qui par expérience et vrai métier verraient toujours de plus haut que lui le rappelaient à ses errements.

Il assista ainsi à une nouvelle séance de définition du séminaire organisé par Judith. Celle-ci voulait cette fois tester l'écho que son initiative « épistémologique » pouvait rencontrer dans son réseau de collègues de province. Elle en invita une poignée sans trop d'illusion sur leurs promesses. Contrairement à toute attente, les petits loups sortirent pour l'occasion de leurs forêts profondes et arrivèrent « soit par Issy, soit par Ivry », comme dit la chanson. Si des fois que cette agitée de Judith faisait parler d'elle sans eux ! Mieux valait donc se déranger un peu pour avoir la paix ensuite ! Il était si facile d'étouffer ses petites manigances dans l'œuf, et parfois plaisant ! Voilà donc Paul planté au beau milieu d'un aréopage de professeurs de province dévoués à la cause de la science jusqu'à venir un samedi dans une sinistre fac de la banlieue parisienne pour s'assurer que l'initiative d'une de leurs collègues ne risquait pas de nuire à la petite intrigue que chacun fomentait de son côté.

Après l'inévitable intervalle consacré aux retrouvailles et présentations conviviales, Judith ouvrit la réunion dans une salle astiquée que le conseil de faculté lui avait à nouveau aimablement prêtée. Une fois de plus elle plaçait la barre très haut, comme pour impressionner son auditoire qui savait pourtant à quoi s'en tenir. Mais quelle ne fut pas d'entrée la surprise de Paul lorsqu'elle annonça qu'il allait présenter une communication sur sa recherche en guise d'introduction au débat. Diable ! Il avait pourtant convenu avec elle la veille qu'il n'interviendrait seulement qu'au fil de la discussion. Malaise rentré. Que faire ? Décliner cette offre inattendue de livrer pour la première fois en public quelques bribes de son obscur labeur, en invoquant non sans prétention l'immaturation de ses réflexions ? Ou faire à nouveau contre mauvaise fortune bon cœur en se livrant pieds et poings liés à la critique destructrice de ceux qui souhaitaient tant que ses insuffisances trahissent les prétentions inavouables de cette réunion ? N'ayant plus le temps de choisir, il s'engagea avec témérité dans la

seconde voie. Le voici donc lancé malgré lui dans une circonlocution sur les tenants et les aboutissants de son programme auto-défini. Les nez se levaient légèrement, découvrant des mines blasées. Un dernier arrivant, et non des moindres, qui venait de s'installer à grand fracas, se mit à fixer l'orateur inconnu et au débit si rapide. Pour se donner plus d'aisance Paul se mit à commenter, au tableau cette fois, une sorte de Carte du Tendre de la sociologie urbaine : brouillon d'idées, précisa-t-il, qui schématisait en un trompe-l'œil les proximités et les distances entre auteurs dont quelques-uns étaient d'ailleurs présents dans la salle. Il insista, probablement trop, sur le caractère exploratoire, factice et intuitif de cette mise à plat.

La réaction ne se fit pas attendre. Le dernier arrivant qui le fusillait du regard engagea sans coup férir les hostilités. Ce petit marquis de la discipline rappela d'abord doctement que toute controverse scientifique faisait d'autant moins de concession qu'elle s'interdisait toute atteinte à la personne des auteurs en cause. Puis l'assaut ne se fit pas attendre : les réserves préalables de Seynier n'étaient que de façade et sa prétendue Carte du Tendre ressemblait plutôt à un mauvais jeu de massacre pour la Foire du Trône ; aucun des auteurs ici présents ne pouvait accepter de se voir réduit de la sorte à une étiquette trompeuse ; l'histoire croisée des idées et des chercheurs exigeait un minimum de méthode pour être prise au sérieux, etc. Son irritation, dont il s'excusait, provenait de cette nouvelle manifestation, aussi minuscule fût-elle, du laisser-aller méthodologique qui minait le crédit des sciences sociales. Aussitôt, Judith se crut obligée de justifier le fait d'avoir passé la parole à Paul : le « brouillon impressionniste » qu'il venait de présenter n'était là que pour faire réagir. Notre imprudent avait bien déclenché la fusillade, mais les coups de feu passaient au-dessus de sa tête. Il hésita à se justifier sur le fond, craignant d'accaparer sur sa personne le temps compté et considérant aussi que l'attaque du petit marquis pouvait également apparaître aux autres bien trop formelle et allusive. Mais déjà la discussion était partie sans lui. Un pair de Bretagne déplaça le terrain de la discussion vers l'éclaircissement du statut de cette réunion dans un contexte de bouleversement institutionnel. Chacun y alla de son faux bruit. Une jeune marquise d'Aquitaine mit bientôt en garde ses collègues contre la confusion des plans intellectuel et institutionnel. Trouvant cette discussion à fleurets mouchetés plus exotique que les palabres africaines qu'il venait de quitter, un vieux baron de Provence tenta de revenir sur les conflits de contenu qui agitaient le microcosme des spécialistes de la ville ; il trouva pour sa part la Carte du Tendre de Seynier « fort utile pour un débat d'idées à la limite du possible ». Voilà Paul subitement remis en selle. Judith prévint alors le moindre mouvement d'humeur en renchérissant sur ce professeur qui faisait autorité ; mais elle semblait en

rester au vœu pieux, témoignant par-là même de l'incapacité de l'assistance à rebondir sur le fond.

Au sortir de cette embuscade, Paul avait perdu quelques plumes, mais pas toutes. Si son honneur restait peut-être sauf, il se trouvait désormais bien marqué pour l'enquête qu'il voulait mener incognito. Il sentait qu'on l'attendait au tournant. Sentiment prémonitoire ! Un mois plus tard, le candidat à la publication reçut une lettre du comité de rédaction de la revue disciplinaire qui l'informait du rejet de son projet d'article et en présentait les raisons. Le comité avait été « sensible à la grande qualité d'information contenue dans le texte », mais regrettait son caractère « surélaboré, souvent confus, du fait de la masse de matériaux, de réflexions et d'interprétations qui se télescopent ». Il précisait que « la ligne générale d'analyse en est affectée et souffre d'imprécision » et que « s'il reconnaît l'ambition et la difficulté du travail entrepris, il le trouve inabouti ». Il ajoutait « qu'un excès de virtuosité dans le maniement des concepts et des caractérisations synthétiques des recherches soumises à analyse pousse l'auteur à accumuler jugements, raccourcis, allusions plus ou moins compréhensibles qui déroutent le lecteur ». Le réquisitoire se terminait en considérant plus généralement « qu'une recherche sur la recherche pose des problèmes complexes d'organisation du matériau et de plus-value interprétative, et qu'il n'est pas aisé de se défaire de la posture évaluative ni d'ordonner le corpus selon les lignes d'une interprétation d'ensemble qui n'apparaisse pas comme une rationalisation rétrospective ».

Bien qu'attendu, ce verdict plongea le condamné dans une douloureuse expectative. Il le prit comme le premier vrai coup de semonce à l'encontre de ce pour quoi il avait presque tout sacrifié depuis quelques années. Le jugement des pairs qui lui signifiaient qu'il n'était pas près d'en être résonnait comme un antique avertissement : *Sutor ne supra crepidam* ou la grenouille qui veut se faire plus grosse que le bœuf. Le voilà brutalement remis à la place de l'étudiante algérienne qu'il avait dû, malgré lui, condamner naguère.

Ayant appris de longue date à faire de nécessité vertu, il prit après-coup cette gifle comme un encouragement à persévérer et à progresser en reconnaissant ses erreurs. Il était d'autant plus enclin à accepter la sentence qu'il était le premier à savoir que l'excès de densité de sa prose s'entait dans une inextinguible peur du vide et dans sa difficulté chronique à délier ses idées. En dépit de ces handicaps, il lui restait cependant quelque chose à dire, à tirer au jour de ses années de labeur acharné. Au cours du mois de deuil qui suivit le refus de son article, il s'était retrouvé en rêve en train de traverser à gué une rivière tumultueuse. À moins du quart de son parcours, le courant de plus en plus vigoureux faisait vaciller les pierres sous ses pas ; malgré son attention redoublée,

il glissa sur l'une d'elle ; son corps chancela puis évita le plongeon grâce à l'autre pied resté ferme sur un rocher et au concours des bras rétablissant l'équilibre. Il se réveilla alors en nage, heureux d'avoir échappé à la catastrophe, mais plus conscient que jamais du fait que cette alerte risquait d'encourager le courant à détruire le passage qu'il empruntait : le refus de publication n'arrangerait pas son image auprès de Schaeffer qui n'allait pas tarder à lui demander des comptes. S'étant maintenant trop avancé, il ne pouvait plus reculer. Il allait devoir jouer plus serré que jamais pour ne pas plonger au prochain faux pas.

Par un machinal sens du devoir et de la discipline, il battit sa coulpe en défaisant un à un les nœuds de son texte révoqué. L'acte de contrition était un passage obligé pour tout savant digne de foi. Il savait qu'il était d'usage de s'y soumettre comme il l'était de faire son autocritique lorsque l'Histoire révélait l'erreur du révolutionnaire. Mais il savait aussi qu'il était d'usage chez les novices de ne parler d'un refus de publication qu'à ses plus proches. Il eût d'abord l'occasion d'en discuter avec José Sanchez, un jeune universitaire qui montait dans la discipline et qu'il avait rencontré il y a quelques années dans un colloque de la RATP. Paul et José s'étaient reconnus un même goût pour une épistémologie consciente des plus obscures conditions de la production scientifique et pour une sociologie n'opposant pas le chiffre au récit. Ils s'étaient depuis lors rendus de nombreux services : Paul avait permis à José d'obtenir quelques crédits pour des enquêtes lourdes sur les styles de vie les plus légers ; José s'était fait le lecteur critique des textes de Paul qu'il citait dans des ouvrages faisant autorité. Le jeune premier rassurait le vieux dernier en l'informant des refus de publication qu'il avait longtemps essuyé, comme la plupart des entrants, avant qu'on daigne lui ouvrir la porte.

Paul n'avait donc vraiment pas à s'en faire, il était dans la norme. Il s'était ensuite confié à son directeur de thèse qui lui laissa entendre par téléphone que le verdict du comité n'était sans doute pas étranger au différend qui l'avait opposé, lui personnellement un an plus tôt, à la nouvelle coterie académiste dont la revue faisait les frais. Difficile de savoir si le maître souhaitait ainsi ne pas décourager son élève ou s'il disait vrai. En tout état de cause, Paul savait que la principale faiblesse de son papier provenait de ce que son raisonnement critique ne s'appuyait pas sur l'enquête de terrain qu'il s'appropriait précisément à engager sur les itinéraires des auteurs en cause. Il pouvait au moins faire contre mauvaise fortune bon cœur en se disant que la publication d'un papier trop discuté aurait risqué de peser sur le climat de ses prochains entretiens d'enquête.

Il obtint pour la réalisation de celle-ci la garantie scientifique de Gabaroux et le soutien financier de Schaeffer, car il n'était pas gratuit, au

propre comme au figuré, d'enregistrer la parole d'auteurs ayant une certaine notoriété. Fort de ces appuis complémentaires et de quelques supporters de renom comme Georges Martin ou Raymond Balle, Paul prit plus d'aise avec les servitudes officielles du bureau. Il lui arriva même de prendre la parole pour dire enfin son désaccord...

Au moment d'entrer à la Mirev, il avait dû aider la Mitra à trouver un remplaçant. Après divers contacts infructueux, il était tombé sur Véronique Milesi, une chargée d'études en habitat qui voulait changer d'air dans les transports. Paul la décida en lui proposant tout un programme autour du vaste thème des transports et de l'exclusion sociale. Projet mobilisateur pour une administration à cours d'idées sociales et de gadgets techniques. La courageuse employée devenue cadre à la force du poignet, flaira dans cette idée généreuse une occasion intéressante. Deux ans plus tard, son volontarisme faisait merveille dans le Landerneau des bureaux lambrissés. Rapports et commissions se penchaient en effet sur le sujet depuis que quelques habiles fonctionnaires avaient fait valoir dans les cabinets que les voitures puis les bus flambaient les premiers dans les banlieues en émeute. Réduire la fracture sociale passait alors par un renforcement de la desserte en transports publics des cités les plus déshéritées de la ville. Il n'était pas concevable que cette majorité qui avait fondé sa légitimité sur la réduction des inégalités sociales se trouvât finalement les avoir aggravées dans les chiffres. Il fallait donc faire flèche de tout bois pour redresser la barre et surtout ne plus courir après les effets d'annonce qui décourageaient les exécutants à la base. La question des transports, parmi tant d'autres, devait alors faire l'objet d'un programme d'actions spécifique. Portée par ce vent de réforme, Véronique demanda à Paul de participer à l'une de ces innombrables réunions de mise au point. Ce dernier, hésitant entre l'ennui et la curiosité, ne sut décliner l'offre et se retrouva un beau jour dans un splendide hôtel particulier des quartiers chics à devoir discourir de solidarité populaire dans un cercle de bonnes intentions. Fonctionnaire, militant ou expert, chacun y allait de son couplet ou de son anecdote pour donner du relief au fameux « droit à la ville ». Henri Lefebvre pouvait se retourner dans sa tombe, Léon Bourgeois était de retour ! On se convainquit mutuellement de l'urgence du dossier : les bus devaient fonctionner tard dans la nuit car les habitants des cités sensibles devaient pouvoir aller au cinéma ; la population devait être informée sur son droit au transport ; il fallait, disaient-ils, « redonner le plaisir d'y rester et le droit d'en sortir », etc. « Ces boy-scouts de salon commencent à me gonfler », se dit moins joliment Paul, excédé. Véronique lui demanda alors ce que disait la recherche sur ces questions.

Et c'est là que, pour une fois, Paul ne se dégonfla pas. Il commença d'abord par se demander si la soudaine urgence de cette affaire résultait

de l'aggravation aussi soudaine des situations vécues. Manière d'attirer l'attention sur soi par l'appel au doute : car c'était peut-être moins la desserte en transports qui était en cause que la possibilité d'avoir une auto. « Mais avoir une auto qui roule comme un boulot qui paie ne se décrètent pas, quels que soient les généreux droits à la ville et au transport ». Il atténua à peine ses provocations sur l'empire du marché en se prévalant doctement d'enquêtes qui montraient que les transports publics étaient loin d'être au centre des préoccupations de la vie quotidienne, sauf à les rendre gratuits, et que les jours de colère les jeunes étaient bien contents de les avoir sous la main pour se défouler dessus, etc. Après un court et glacial silence, la réaction ne se fit pas attendre. Le plus haut responsable de cette assemblée, l'énarque de service, rapporteur du comité théodule, se sentit piqué au vif. Paul fut subitement pris à partie par ce jeune homme de bonne famille comme le prototype de l'intellectuel dépassé et complètement déconnecté des réalités. « Ce n'est pas avec les préjugés de l'ère du soupçon qu'on fera avancer la science des questions brûlantes d'aujourd'hui », affirma-t-il péremptoire, en montrant habilement qu'il n'était pas là pour s'en laisser conter par un sombre inconnu. *Exit* ! Son revers de manche qui faisait autorité soulagea ceux qui s'apprêtaient à devoir argumenter. Seul un chercheur bien coté dans les cabinets et les studios se crut obligé de renchérir sur son commanditaire pour lui apporter la caution officielle de la science. « Qu'on ne redise pas au moins que tous les sociologues sont des soixante-huitards attardés comme celui que l'on vient d'entendre ! » semblait-il dire sans l'oser. Véronique sourit, un peu gênée, préférant de loin le ronron qui reprenait au malaise qu'elle venait de provoquer en invitant imprudemment le trouble-fête. Sentant l'absence de tout rapport de force en sa faveur, celui-ci se contenta d'assister narquois aux ultimes congratulations.

Peut-être que si j'avais voulu convaincre, j'aurais mieux présenté mon affaire, en partant du concret, des exemples notamment. Au fond, j'ai fait comme l'énarque méprisant : je n'ai pas voulu m'abaisser à démontrer mon point de vue. Péchés de vanité qui jouent tôt ou tard de sacrés mauvais tours. Le cave se rebiffe, nota-t-il un peu plus tard dans son carnet.

S'il recommençait alors à mettre son grain de sel en public, Paul n'insistait pas lorsqu'il se faisait remettre à sa place. Ses saillies hermétiques et ironiques montraient qu'il était loin d'être animé d'une conviction communicative. Son obsession de la division de soi continuait à sévir, lui imposant de jouer à cache-cache avec des obligations contraires. Il évitait ainsi les éprouvantes réunions budgétaires pour se retrouver encore plus mal à l'aise dans les séminaires des prétentieux malgré eux. La plénitude de l'unité de soi retrouvée était encore loin quand l'hésitation quotidienne nourrissait les chimères dispersantes. Mais l'obstination dans l'erreur ou son contraire force le destin et pousse le

récit. Ne se contentant plus de lire et de commenter dans l'abstrait les auteurs qu'il transformait en objets, il crut pouvoir mieux les comprendre en entamant le dialogue de vive voix avec eux, êtres de chair et d'os comme lui-même. Il savait bien qu'il n'avait pas fini d'aller au-devant de lui en osant aller au-devant des autres, toujours plus proches et plus lointains.

CHAPITRE V

ENQUÊTE

Avec ce qu'il appelait son enquête ou son nouveau terrain, le chercheur passait de l'étude de textes savants à celle de leurs auteurs : de l'écrit public à l'oral privé en quelque sorte. Il ne faudrait pas exagérer les différences entre ces deux registres, car l'expression de soi et celle du monde se rejoignent dans la narration. Paul était bien évidemment curieux des liens entre les œuvres et les vies, les raisonnements précis et les intuitions vagues, les pensées sages et les coups de colère. De même qu'il avait pris goût à confronter pour chaque auteur ses écrits académiques, ses harangues militantes ou ses dires d'expert, il prit plaisir à rencontrer de vive voix ces mêmes individus de papier qu'il avait repérés entre les présentoirs des librairies et les archives des bibliothèques.

Mais aller au-devant d'eux n'allait pas de soi car leur éthique professionnelle tenait encore assez fermement, bien qu'elle s'en défendît, à la séparation de l'œuvre publique et de la vie privée, de l'objectif et du subjectif, de l'explicable et de l'ineffable. Pour se constituer en discipline scientifique digne de ce nom, la sociologie s'était en effet habituée à regarder le monde alentour, même si son rayonnement depuis un siècle, le nombre de ses adeptes et la diversité de ses pratiques la portaient alors à l'introspection. Paul pouvait s'appuyer sur cette dernière inclination, nouveau genre aux manifestations variées, pour vaincre les résistances éventuelles de sa population d'enquête. En outre, son statut ambigu (étudiant du second âge, agent de l'administration) pouvait lui faciliter l'ouverture de portes qui ne s'ouvraient à l'intrus que si elles servaient la carrière de l'occupant ou la défense d'une cause. La garantie universitaire que le seul nom de Gabaroux lui apportait pouvait aussi aiguïser les curiosités. Enfin, son enquête frontale sur les coulisses de la scène semblait suffisamment ingénue pour ne pas menacer l'image de chacun de ses acteurs. Paul avait conscience que ses faiblesses apparentes ou ses ambivalences de statut n'étaient pas vraiment des handicaps. Il était revenu depuis longtemps des illusions de l'observateur passe murailles qui se croit hors du jeu. Il se souvint alors de ce petit village isolé en Cappadoce qui lui avait paru complètement endormi sous la canicule et dans lequel il avait cru entrer à pied incognito ; sitôt arrivé sur la place centrale, quatre petits garçons accoururent vers lui pour lui proposer chacun une chambre plus belle que l'autre ; en les faisant parler un à un, il découvrit qu'il avait été suivi de loin bien avant son arrivée au cœur du

village, et que sa présence venait de déclencher une nouvelle compétition entre familles pour séduire l'intéressant touriste qu'il était.

Il s'apprêtait donc à jouer le jeu dans la pièce qu'il montait et dont le scénario n'était pas écrit à l'avance. Il savait seulement qu'il était préférable de tutoyer ceux qui le tutoieraient et de vouvoyer ceux qui le vouvoieraient, sans trop opiner du chef, quoi qu'il en penserait. Neutralité bienveillante qui faisait le chic du genre. Mais comme les choses ne sont jamais aussi simples, il ne manquerait pas de brancher le magnétophone le plus tôt possible afin de saisir aussi la manière dont il se présenterait et se débrouillerait de son affaire. Car les façons de répondre à ses questions, l'image que ces réponses renverraient de lui, les effets imprévus que sa démarche risquerait de provoquer l'intéressaient tout autant que l'opinion de ses enquêtés sur l'évolution de la sociologie ou de l'urbanisme. À lui d'interpréter après-coup le sens des infimes incidents qu'il allait provoquer.

Grâce à ses nombreuses lectures, il s'était fabriqué un fichier d'un demi-millier d'auteurs avec leurs principales propriétés (âge, sexe, statuts professionnels, obédiences disciplinaires, etc.). Ce travail de fourmi policière permettait de définir en raison l'échantillon d'enquête composé d'une cinquantaine d'auteurs aux trajectoires fort diverses, mais pour la plupart nés de sexe masculin avant les années cinquante. La loi du genre était encore défavorable aux femmes dans ce milieu qui pourtant s'en défendait plus que d'autres : plus on montait vers les postes de prestige, plus elles se faisaient rares.

Pendant six mois, l'enquêteur sillonna les grandes villes à la rencontre des élus de son solide échantillon. Malgré de légitimes réticences, presque tous avaient finalement accepté l'entretien. Les plus faciles à circonvenir se trouvant parmi les entrants, proches de l'enquêteur ; les plus difficiles, parmi les prétendants ; et les plus indifférents, parmi les tenants ou les garants, du haut de leur autorité reconnue et parfois déclinante. En règle générale, les entretiens les plus chaleureux avaient lieu au domicile des répondants, autour d'une tasse de café, dans le cabinet de travail du savant solitaire, souvent envahi de papiers et de livres ; les plus froids s'étaient déroulés dans les bureaux de laboratoires de fortune, péniblement ouverts aux quatre vents. Parfois, la séance de deux ou trois heures se terminait autour d'un verre au bistrot ou au restaurant du coin ; parfois aussi un nouveau rendez-vous était pris. Car s'il n'était pas très agréable de devoir plancher sans papier sur les tournants d'idées intervenus depuis la dernière guerre, on trouvait toujours plus d'attrait à raconter sa vie.

Paul recueillit donc des kilomètres de bande magnétique qu'il transcrivit le plus fidèlement possible sur papier en s'efforçant de mentionner les soupirs, les hésitations, les exclamations, les rires, les

sourires ainsi que le décor, les gestes, l'ambiance. Comme il était désormais d'usage dans sa discipline, il s'agissait moins de recueillir des vérités ou de débusquer des mensonges que d'établir la cohérence du discours de chacun, de comprendre à terme à quelle nécessité il renvoyait ; d'où l'intérêt de relever les exagérations ou les occultations, les sublimations ou les noircissements, les dénégations ou les contradictions. Si, par exemple, telle interlocutrice était la seule personne de son échantillon à évoquer ses problèmes de garde d'enfants, c'était non seulement parce qu'ils l'avaient probablement gênée dans la lutte professionnelle et qu'il importait de dénoncer cette inégalité, mais aussi parce que ce handicap pouvait être mis en avant pour en cacher d'autres que la culpabilité refoulait. L'enquêteur devenait alors attentif au moindre événement, aux écarts entre l'étude documentaire antérieure et ce que disait le répondant, aux formes d'accord ou de refus d'être enregistré ou d'être nommément cité dans un document à caractère plus ou moins public. Ces professionnels du raisonnement scientifique tenaient le plus souvent à marquer la différence entre l'oral de circonstance et l'écrit destiné à la postérité – *verba volant, scripta manent*. Si Montaigne avait essayé de coucher sur sa feuille « le mesme port et le mesme air que ceux de la conversation », à l'inverse, les règles de l'art sociologique semblaient plutôt soumises à ce qu'il avait appelé « la peinture morte et muette de l'écrit » .

Après plusieurs mois de transcription puis d'analyse de contenu, Paul rédigea une synthèse qui présentait les visions contrastées de l'histoire de la sociologie urbaine dans son contexte social, politique et culturel, puis les vocations et les convictions du métier à son endroit, et enfin les itinéraires intellectuels et professionnels de ses artisans. Il montrait toute la difficulté de la thématique urbaine, champ d'interrogations situé à la frontière contradictoire entre science et politique, à se constituer en domaine d'analyse autonome ou en sous-discipline reconnue. Il retraçait aussi le lent et sinueux chemin qui allait de l'humanisme d'après-guerre jusqu'au pragmatisme des années récentes, dites de professionnalisation et de relativisme conceptuel. Se confirmait à cet égard le tournant des années quatre-vingt qui rendait plus cynique le jeu de rôles entre le savant, l'expert et le militant.

Dès les premières semaines de son entreprise, Paul livrait à son carnet ses sourdes appréhensions devant l'abondante matière qu'il commençait à recueillir. Le doux rêveur inoffensif devait assumer toute la brutalité et l'incongruité de cette *Inquisitio*. Poser la question des origines sociales le bloquait toujours autant car elle exposait ses interlocuteurs au rejet paradoxal du mécanisme sociologique. Et pourtant, notait-il, leur métier à eux aussi est d'interroger de la sorte, et souvent avec moins de scrupule,

les populations étrangères et moins sourcilleuses sur les tenants et les aboutissants de l'enquête.

Saurai-je surmonter les obstacles de cette interaction ? Me voilà parti à l'aveuglette titiller irrespectueusement la *Privacy* de mes collègues putatifs en serrant les fesses pour que ça ne casse pas. Il m'arrive de recueillir des récits où les éléments apparemment disparates entre l'origine sociale et la carrière retracée prennent sens à la transcription au point de former un système dont l'inéluctable logique donne froid dans le dos. Pour me rassurer, je me rappelle expertement que mon essai d'interprétation ne s'appuie en fait que sur les bonnes raisons de mes rusés patients. Faut-il que je relise *L'inquisiteur* de Pinget, cet étrange roman où la voix qui répond imperturbable au questionnaire en révèle moins par ce qu'elle dit que par ce qu'elle passe sous silence, pour me convaincre encore que le sens se dérobe à son interrogation ?

Au milieu de l'enquête, il se trouva, en rêve, subitement confronté au fléau d'une terrible épidémie qui envahissait la ville, exactement comme dans *La peste* de Camus. Il voyait les visages et les corps se transformer en une sorte de pâte à modeler verdâtre dont l'odeur de matière en décomposition devenait vite insupportable. Le service sanitaire d'urgence enveloppait un à un ces spectres mous dans des draps blancs et les alignait avec mille précautions dans les vitrines des grands magasins. Terrifié, il fuyait ce spectacle menaçant. Il croyait encore pouvoir ruser avec la fatalité en évitant les effluves délétères des convois sans cesse plus lourds qui sillonnaient la ville-port figée contre une mer d'encre. Ce pouvait être le vieux Marseille des années de peste (1720) et Paul avait bien pu être l'une de ses nombreuses victimes dans une vie antérieure. Il nota sur l'agenda de cette semaine : « rêve de putréfaction » au-dessous de : « traitement des entretiens ». Ce rapprochement bizarre n'avait rien de fortuit : l'analyse de contenu des récits d'enquête qu'il engrangeait n'irait pas sans manipulation, malaxage et modelage de leur pâte visqueuse, avant de les exposer en rang d'oignons dans la vitrine d'une librairie. Œuvre cauchemardesque qui défiait les règles élémentaires d'hygiène mentale.

La seule réponse qu'il pouvait donner à sa hantise de réduire ses interlocuteurs à l'état de pâte à modeler était de poursuivre sur sa lancée. Muni de son terrifiant magnétophone qui ne le quittait plus, il fit bientôt plusieurs déplacements en province. Un des premiers jours de l'été, il se retrouva ainsi à Saint-Étienne, sous la pluie. Il n'avait encore jamais mis les pieds dans cette ville vaguement obscure, meurtrie par la crise industrielle, où les punks des places désuètes grisonnaient. Les publicités dans le centre terne ressemblaient à celles des grandes surfaces parisiennes dix ans auparavant. Le visiteur croisa dans les rues quelques silhouettes dignes des peintres symbolistes du XIX^e : teints pâles, yeux

et cheveux marrons, parfois roux. Vêtements verts et bruns, beauté discrète de troglodytes, nota-t-il. Basse montagne des crassiers reverdis ; roches brunes de la préhistoire à l'ensoleillement moyen. Jardins publics engrillagés. Tramway alors inaccessible aux handicapés qui manifestaient d'ailleurs ce jour-là au cœur de la cité, paralysant avec leurs lourds fauteuils roulants la circulation des gens valides.

Ses interlocuteurs accueillants jouèrent le jeu du « confessionnal » (selon leur expression) au cœur de ce petit phalanstère régional de la sociologie engagée, aux origines « catho-de-gauche ». Ils lui offrirent même le repas, ce qui était une première dans son enquête. Il confessa le plus ancien d'abord, puis le compagnon de route, plus jeune. Étrange fraternité intellectuelle entre eux, qu'il avait déjà repérée dans leurs écrits communs. « Parfois quand je n'ai pas le moral, lui dit le second, je trouve notre sanctuaire provincial bien étroit, mais j'aime tant aussi les choses que les autres trouvent ringardes ! ».

Après sa copieuse moisson, il regagna à pied la gare kitsch et excentrée en pensant aux menus regards, gestes, intonations, attentions qui meublaient l'enquête et que le magnétophone ne saisissait pas. Il griffonna à la hâte quelques phrases sur son calepin, à bord du TGV, pour ne pas perdre trop vite quelques miettes du repas écologique et communautaire. « Ce n'est qu'après-coup qu'on prend conscience des illusions de la description positiviste, car le réel irréductible à sa reconstruction suit son cours ; il a déjà ici bel et bien disparu. Voilà qui aggrave l'absurdité de ce compte-rendu où personne n'a demandé son compte. Mais je rentre de province avec mes cassettes pleines, en Tartarin de Tarascon ».

Son ironie mordante le conduisit à relater pour lui-même les diverses scènes d'enquête à la manière des *Caractères* de La Bruyère et à déguiser ainsi ses interlocuteurs en costumes du Grand Siècle ; non pas les plus négativement caricaturaux comme, par exemple, cet Onuphre, second Tartuffe aux traits plus simples, mais les moins marqués ou les figurants de la scène de mœurs tels que les Ménéalque, Hermodore et autres Fulvie. Manière plaisante de prendre du champ avec des personnages trop réels qui l'attiraient et le repoussaient.

Il eut d'abord l'impression d'essuyer les plâtres avec Ménéalque, son premier interlocuteur, qui semblait tant s'en vouloir d'avoir accepté l'entrevue. De dix ans son aîné, Ménéalque était un de ceux dont le parcours professionnel était le plus proche du sien : études de sociologie, gauchisme, ministère urbain, puis espoir tardif et dénié de salut dans la vie de l'esprit. Il accueillit l'enquêteur chez lui, en savates, non rasé, les cheveux en bataille, l'œil fatigué, au milieu d'un inextricable fouillis qui étouffait les quelques pièces de son appartement de banlieue. Il dégagea une place dans le séjour pour l'entretien ; ses mains tremblaient ; une pile

de livres s'écroula par terre, entraînant une autre de médicaments dans un petit nuage de poussière... « Laissez tomber, ça n'ira pas plus loin » dit-il à Paul qui s'empressait pour ramasser... « Installez-vous, installez-vous, et précisez-moi l'objet de votre enquête ». Paul développa alors son laïus préparé. Ménalque le suivait dubitatif, l'air épuisé, puis le mit en garde contre son projet qu'il trouvait « bien périlleux ». « Il faudra que vous fassiez très attention... De toute façon, soit votre travail est plat, sans conséquence, soit il provoque des conflits ; mais je suppose que vous assumez le risque ». Ce conseil gratuit cachait mal le prix que Ménalque avait dû mettre pour entrer dans la cité savante où il n'avait droit d'ailleurs qu'à circuler de jour. Tout au long de l'entretien, il ne se risqua à aucun jugement théorique, s'en tenant aux événements institutionnels tout en rappelant que l'essentiel n'était certainement pas là. Le malaise atteignit son comble lorsque le magnéto se bloqua soudain. Rien à faire, il avait l'air cassé. L'un après l'autre inspectèrent l'instrument rétif, en vain. Fallait-il poursuivre ce laborieux entretien ? Dans un étrange sursaut de solidarité, Ménalque alla chercher le sien, lequel, précisa-t-il, marchait quand il voulait. Après cet incident, il eut beaucoup de mal à retrouver le fil de son récit, comme si cette panne était venue lui en rappeler d'autres, bien plus graves, que Paul ignorerait toujours. La bande magnétique a par la suite montré que Paul s'était acharné à aider Ménalque, craignant autant que lui d'en rester là.

Ce délicat entretien inaugurerait une série de moments où tout semblait soudain ne tenir qu'à un fil. Instants de malaise qui naissaient souvent des silences répétés de l'interlocuteur. L'enquêteur se souvenait alors des réticences préalables de ses interlocuteurs à consentir à « l'interview » et se reprochait un peu d'avoir tant insisté pour en arriver là, à la limite de la rupture. Mais sa discipline lui intimait l'ordre d'être ferme et d'écouter impassible les silences aussi parlants que les paroles. Et en effet, la rupture n'intervint pas une seule fois, même quand le dialogue s'annonçait des plus difficiles. Conclu et non remis, le rendez-vous devenait une sorte de contrat tacite engageant les parties à la conduite à bonnes fins de l'entrevue, aussi pénible fût-elle. Engagement que le métier d'enquêteur dont chacun se prévalait rendait plus grave. Jeu d'équilibristes qui, au-delà de la gêne réciproque, pouvait aussi conduire au secret plaisir de la mémoire qui choisit ses mots.

L'entretien avec Hermodore dans un minuscule bureau surplombant le Bois de Boulogne en témoignait. D'épaisses couches de dossiers tapissaient son trou, réduisant l'espace du visiteur à la portion congrue. L'écureuil s'appêtait à quitter son réduit pour partir à la retraite. Il avait pourtant le regard plus vif que bien des plus jeunes de son espèce. Un étrange retrait, au visage sans rides et bronzé. Affable et hésitant, cet Hermodore à l'air lointain et détaché finissait toujours par trouver ses

mots pour retracer un parcours inclassable de ruraliste chez les urbanistes et d'urbaniste chez les ruralistes. Il avait depuis toujours couru après son objet fuyant : tout ce qui bouge dans la vie sociale et défie les divisions du monde. Après qu'il eut brossé à petites touches le vaste partage des domaines disciplinaires comme s'il racontait l'histoire de l'Empire romain, il tenta de définir son indescriptible place avec des mots de poète : nébuleuse, guirlande, tresse, bouts de ficelle, miettes, entre les gouttes, etc. Cet habitué des éditeurs de l'impubliable feignit de s'étonner des marques d'estime que lui prodiguaient sur le tard certaines notoriétés académiques. Il dit y voir la récompense de sa reposante candeur, lui qui avait rêvé d'être un sociologue de la nuit quand les uns et les autres couraient après la ville, la campagne, l'usine, les bureaux, les loisirs, etc. Paul et Hermodore se croisèrent sur le fil tendu du questionnaire au moment où un arc-en-ciel se leva au-dessus du Bois. Paul pensa soudain à un tableau de Jean Hélion intitulé *La ville est un songe*. Le peintre du « jugement dernier des choses » y représentait dans une atmosphère irisée des passants endormis, virevoltant et chancelant lentement autour des édicules de rue luisants après l'averse.

Si son fil ne céda jamais, le funambule avait cependant dû faire parfois sans lui. Le magnétophone, cet instrument inquisitoire si vite passé dans les mœurs, fut refusé sans ménagement par Elamire, cette ethnologue qu'un professeur émérite avait rapprochée précisément d'Hermodore dans un article apologétique – deux originaux, écrivait-il en substance, qui avaient toujours mené leur barque hors des courants dominants. Le récit de la mésaventure et de son rétablissement – de la « chute » et des « relevailles », dans le langage du peintre Hélion – en vaut les trente-six chandelles.

Jeune étudiant, Paul avait été séduit par l'écriture précise et pénétrante de celle qui avait su dresser un des portraits les plus réalistes de la vie sociale dans les bidonvilles. Dès le premier contact téléphonique, il essuya un refus du monstre sacré. D'une voix sourde mais vigoureuse, elle prit la charge de travail comme premier prétexte puis considéra avoir déjà largement répondu dans ses écrits aux questions posées. Paul n'avait qu'à les lire attentivement. Il insista cependant sur le fait que les textes ne remplaçaient pas la parole, le dialogue. « Écoutez, lisez ou relisez ces textes, et puis éventuellement on revoit ça avant l'été si ça ne vous suffit pas ! », conclut-elle, en entrouvrant finalement une porte. Paul avait compris : on ne rentrait pas chez Elamire comme dans un moulin ; il n'obtiendrait une entrevue qu'au légitime prix d'une certaine attente, gage d'intérêt et de politesse. Un mois plus tard, elle accepta la rencontre sans rechigner.

Elle était au rendez-vous dans son obscur bureau de passage à l'entresol d'un fade immeuble préfabriqué. La soixantaine légèrement

boulotte, la coupe garçonnette au carré, le regard droit, la voix masculine, le ton bougon mais discrètement convivial. Sobrement vêtue comme les sages hommes blancs sans âge ni sexe visitant les lointaines tribus colorées : pantalon de toile, chemise de coton et sandales de cuir. Quelle ne fut pas la surprise de notre Candide lorsqu'elle s'écria à la vue du magnétophone qu'il sortait de sa sacoche : « Ah non ! Pas de cette machine ! J'en ai horreur, moi je ne travaille jamais avec cette prothèse barbare. Ça bloque l'attention du chercheur et interdit la liberté de parole... Je crains toujours avec ces machines d'avoir dit ce que je ne pense pas... La parole, la vraie, c'est autre chose que ça. Faites comme vous voulez, prenez au besoin des notes sur un calepin, mais rangez-moi vite votre appareil ! ». Surprise certes, mais à moitié seulement ; Paul s'attendait à quelque incident de ce genre autour du magnétophone. Ce coup-ci, point n'était besoin d'insister, il remballa ses gaules en défendant à peine l'usage du magnétophone. Il minimisa sans tarder l'incident en trouvant l'exercice sans filet très stimulant, ce qu'elle approuva, ravie. L'atmosphère se détendit au fur et à mesure qu'elle prenait plaisir à raconter ses aventures ethnologiques ; un véritable plaidoyer pour l'engagement total du chercheur dans son terrain jusqu'à se surprendre à en être devenu l'habitant ou l'indigène à part entière. Ne s'était-elle pas transformée, par un bel après-midi d'automne où elle n'avait plus envie d'observer les conversations dans un célèbre cimetière parisien, en guide patient et érudit de tel passant qui voulait en savoir toujours plus sur les occupants des tombes ? Paul regrettait de ne pouvoir enregistrer exactement la manière dont elle retraçait les étapes de sa passion ethnologique qui l'habitait depuis qu'elle avait quitté volontairement ses fonctions d'assistante sociale dans les bidonvilles. Car en effet aucun mot n'était neutre : non pas « assistante sociale », mais « éducatrice de jeunesse » précisa-t-elle. Quant à sa vie privée, il n'y avait vraiment rien à dire ici. Pas de curiosité malsaine.

Une ou deux semaines plus tard, Paul envoya la transcription de ses notes à Elamire. La réponse par retour de courrier ne se fit pas attendre :

...Votre transcription est bien approximative... Sans doute que votre appareil habituel vous a fait cruellement défaut, mais tout étant dans le détail et ma mémoire étant quant à elle bien exercée, je ne peux accepter les mots que vous m'attribuez à tort... Revoyons après l'été cette copie ensemble, si vous le voulez bien, début septembre quand l'emploi du temps est encore léger... Ce sera un exercice intéressant pour nous deux.

Paul appréciait ce double mouvement de refus puis d'acceptation caractérisant son interlocutrice. Le jour du second rendez-vous, il ne s'étonna pas que les corrections d'Elamire fussent tout à fait mineures, comme si elles avaient été pour elle un prétexte pour se revoir. Fort de cette impression, il se permit d'aborder quelques questions plus

personnelles. Loin de rentrer dans sa coquille, elle évoqua cette psychanalyse qui avait dû la travailler autant que son terrain, parla de la solitude qui l'accablait par moment et lui confia sa crainte de ne pouvoir transmettre à quelque héritier spirituel ce qu'elle avait appris. Mais, considérant peut-être qu'elle en avait déjà assez dit, elle n'alla pas plus loin dans le registre des confidences. Paul se vit une seconde en prétendant à l'héritage, mais trouva aussitôt cette pensée ridicule. Ayant su résister à l'épreuve d'intimidation, puis satisfait au rite d'initiation à l'entretien sans magnéto, il pouvait se contenter d'avoir établi de près le dialogue avec l'auteur lointain de textes qui l'avaient impressionné vingt ans auparavant.

Nombre d'entretiens se déroulèrent dans une atmosphère plus détendue, notamment avec les ex-Gardes Rouges de 68 reconvertis à l'humanisme médiatique ; ceux dont les ouvrages s'empilaient sur les rayons des Fnacs, qu'on citait et qui avaient leurs entrées dans les maisons d'édition, de radio et de télévision ; bref, ceux qui se disaient mettre leur savoir au service du mouvement social. Damis en était l'exemple même, lui qui était devenu la voix de son maître, Archonte, chef de file incontesté de l'école archontienne. Ici l'obéissance payait les droits de succession. L'affable et disert Damis n'avait qu'une heure à réserver à Paul, mais le plaisir de raconter son parcours doubla finalement la mise.

D'autres héritiers se laissèrent volontiers enregistrer. Les meilleurs élèves de l'école républicaine, polytechniciens et normaliens, furent les plus courtois. Les premiers étaient évidemment les plus atypiques pour se retrouver parmi les tenants d'une science molle – laquelle leur avait été d'un secours inespéré pour surmonter le choc de l'ouverture au monde après le tunnel des concours. Les seconds suivaient la file plus ou moins discrète des maîtres et des grands ancêtres dont ils assureraient tôt ou tard la relève. Ariste par exemple, professait en province mais siégeait dans les plus hautes instances de la discipline. Ses travaux qui ne rayonnaient pas au-delà de l'étroite enceinte universitaire alliaient la rigueur théorique au talent littéraire et une vaste érudition à la finesse de l'observation. Le savant porté par sa vocation répondit patiemment à toutes les questions, notamment les moins bien posées ou les plus indiscretes. Les amateurs de prodiges se seraient régalés de l'aisance avec laquelle il parlait si simplement de choses si complexes. Mais Ariste avait le ton tellement modeste que la prothèse électromagnétique de Paul ne put hélas tout saisir. Ce qui fut loin d'être le cas d'Archonte son aîné, maître de Damis et de tant d'autres, dont les éclats de voix résonnaient jusque dans le carnet de Paul.

Cette dernière entrevue valait bien une demi-heure d'antichambre pour une petite heure de magnétophone. La secrétaire pimpante et affairée demanda de patienter un peu : Archonte n'en avait pas pour longtemps

avec Vadius, le président américain de l'Association Internationale. Derrière les stores vénitiens qui filtraient les rayons généreux d'une belle après-midi d'été, les claviers crépitaient pour saisir les derniers écrits du maître de céans. Mais déjà la porte de son bureau s'entrouvrait ; les deux compères à l'air enjoué se donnaient bruyamment rendez-vous à San Diego pour le prochain congrès. Archonte demanda à Paul de l'attendre dans son bureau pendant qu'il raccompagnait son hôte. Une large pièce tapissée de dossiers et d'ouvrages tassés dans les rayonnages, un long bureau en bois envahi de papiers et flanqué de bouteilles d'eau minérale... « Allons-y, installez-vous ! » s'exclama Archonte, revenant à vive allure pour plonger comme un gamin dans son fauteuil à bascule. « Alors, que puis-je faire pour vous ? ». Le grand homme avait le regard vif, d'un bleu intense ; il portait beau la soixantaine ; la sobriété du lieu et la simplicité de son costume sans cravate accusaient son relief naturel. Pendant que le timide Paul débitait sa sornette, le *Big Boss* posa ses pieds sur le bureau, s'étira de tout son long et bailla ostensiblement. Aucune difficulté à le faire démarrer ; le voilà parti pour un long monologue aux intonations variées et aux gestes amples. S'écoutant presque parler, il brossa une vaste fresque de la discipline et confia son dépit de voir la génération des quinquagénaires prendre du retard pour assurer la relève. Le mirage « structuralo-marxiste » des années soixante-dix en était la principale cause. Mais c'était comme ça : l'histoire intellectuelle était aussi faite de passages à vide. « Ne perdons pas espoir, car les nouvelles générations sont prometteuses ». Ses brillants élèves notamment, qu'il avait couvés depuis une dizaine d'années, tels Capys, Damis et d'autres. Difficile par contre de le couper ; Paul tenta de lui rappeler ses responsabilités dans la recherche sous tutelle ministérielle : il faisait erreur. Non, ça n'avait jamais été vraiment sa tasse de thé, même s'il n'avait pas boudé son plaisir d'avoir collaboré avec ces ingénieurs qui contestaient l'État de l'intérieur. « Mais que voulez-vous : *Times are changing* ». D'autres dénégations péremptoires, entrecoupées de gorgées d'eau minérale, remirent l'enquêteur à sa place s'il en était encore besoin. L'heure passée, Archonte dut arrêter son numéro de charme, car d'autres scènes pressaient à la porte.

Le visiteur des loges de la science n'y rencontrait donc pas que des artistes timorés. Comme la souffrance, le plaisir, cet autre grand exclu du discours de raison, ne pointa pas moins son nez rose derrière les mots gris. Paul entrevit même la silhouette jubilante d'un nouveau Neveu de Rameau dans cet héritier déshérité de l'ancienne noblesse provinciale qui, en l'espace de deux décennies, s'était fait tour à tour rat de bibliothèque, guérillero, leader ouvrier, essayiste à succès, conseiller du Prince, savant public, Cassandre de médias ou grand prêtre de la croisade écologiste. Petit homme nerveux et volubile, au regard ardent et noir comme sa

vêtue de clerc, le dernier Rameau parcourait inlassablement le monde avec ses portables et se posait périodiquement au fond de son loft parisien pour livrer à la hâte le fruit de ses dernières réflexions à quelque éditeur impatient. Captant à peine des bouts de trajectoire des étoiles filantes qu'il scrutait, Paul mesurait la distance sidérale qui le séparait de cette galaxie. Mais son hôte chaleureux passa rapidement du « vous » au « tu », lui offrit un café serré dans son immense bibliothèque personnelle et ne lésina pas sur son temps pour répondre à toutes ses questions et à l'occasion pourfendre joyeusement les Arconte. C'est alors que le visiteur ne se surprit qu'à moitié d'être le bienvenu. Son questionnaire réveillait en effet chez certains le doux démon de Narcisse. Aller dans les chaumières lui donner libre cours en exhibant de sa sacoche un nouveau miroir ne soulevait aucune objection majeure ; bien au contraire, les petits maîtres de l'enquête ethnographique comme Elamire recommandaient de célébrer cette divinité sans artifice, en son authentique humanité.

De tous les domiciles visités, celui de Philinte était de loin le plus cosu, le plus habité, le plus accueillant. Une respectable maison de banlieue attendait l'enquêteur, au centre d'un grand jardin ombragé. Arrivé en avance, il avait comme souvent fait le tour du quartier pour humer l'esprit des lieux de son hôte du jour. Derrière leurs murs anciens, les grandes maisons espacées respiraient ici un air de sérénité mêlé d'austérité : ce n'était ni la banlieue des riches demeures, ni celle des pavillons sur catalogue. Il sonna enfin au vieux portail de fer forgé ; une voix féminine lui dit d'entrer en ne craignant pas de forcer sur la porte qui était un peu dure. Le voici avançant lentement sur l'allée principale du jardin entrevu tout à l'heure. Philinte apparut alors sur le perron : un homme de haute stature et de forte corpulence, en complet de velours brun et confortable, à la sage soixantaine ourlée d'une impeccable barbe blanche. Un accueil affable, déjà presque chaleureux. Le grand et le petit traversèrent plusieurs pièces aux meubles et objets de mémoire qui respiraient la cire d'abeille, pour monter à l'étage s'installer dans une sorte de boudoir attenant au cabinet de travail du retraité « plus actif que jamais ». Ils s'installèrent confortablement dans de profonds fauteuils de cuir. Paul n'eut pas besoin de s'étendre longtemps sur l'objet de son enquête car déjà Philinte approuvait et louait son audace. Philinte ne craignait nullement de s'appuyer sur le récit de sa vie professionnelle pour témoigner plus largement de l'histoire intellectuelle qui intéressait Paul. Quatre cassettes pleines n'y suffirent même pas. Les voilà sillonnant, calés dans leurs fauteuils, à travers la guerre d'Algérie, les amphithéâtres de 68, remontant jusqu'aux origines jansénistes de la branche paternelle, puis visitant comptoirs coloniaux et terroirs familiaux. Paysans, fermiers, maires, magistrats et banquiers défilaient

dans une longue et honorable procession où les morts tenaient la barbichette des vifs. L'ancien chef boy-scout avait tracé un chemin sinueux dans un monde bouleversé. Trop jeune et trop loin de l'Histoire, ce fils de bonne famille avait d'abord raté l'aventure du maquis, mais s'était rattrapé en résistant contre la torture en Algérie. En s'éveillant aux luttes des opprimés dans le monde, il avait rencontré la femme de sa vie et embrassé l'étrange carrière de sociologue. Son humanisme chrétien sentit désormais le soufre pour les siens. Mais le déviant était loin d'être le seul à l'époque. Et d'ailleurs ne suivait-il pas l'exemple lointain d'un de ses prestigieux ancêtres ralliés aux dangereux Solitaires de Port Royal ? Philinte n'avait pas démérité de sa lignée en devenant un honorable membre de la société savante et de bien d'autres cercles plus ou moins liés aux ministères séculiers. L'organisateur de terrain, comme il disait humblement de lui, ne cachait pas sa fascination pour les choses de l'esprit, ni le culte qu'il vouait à Pierre Bourdieu. Sa flamme valut à Paul un morceau de bravoure sur la notion d'*habitus* que son maître avait repris de Thomas d'Aquin pour la transformer en un concept qui marquait le lien entre l'actif et le passif social en chaque être humain.

« Oui, je dirais, déclama-t-il avec passion, que l'*habitus* est une sorte de chambre d'enregistrement par laquelle, au fond de lui et sans qu'il s'en doute, l'individu intériorise et totalise en lui toutes les influences qui s'exercent sur lui, consciemment ou pas, de telle sorte qu'il réponde à sa façon à tout événement, un peu comme le joueur inspiré qui trouve immédiatement la bonne parade à la bonne vitesse sans le moindre sentiment de calcul... »

On frappa soudain à la porte ; « Oui » répondit-il aussitôt, retombant avec souplesse de son filet. C'était sa tendre et chère qui venait seulement lui rappeler qu'elle rentrerait tard à cause de sa réunion. Brèves salutations entre cette belle nature sans fard et le curieux enquêteur. Et le monologue repartit de plus belle. Philinte s'évertuait à retracer l'histoire des conflits entre ingénieurs et sociologues ; en temporisant, car pour être marxiste on n'en est pas moins homme. À la troisième heure d'écoute, le magnétophone chauffé à blanc n'avait plus de bande ; il était temps d'arrêter et d'aller prendre un petit rafraîchissement sur la terrasse, côté jardin. Cet espace entouré de conifères simulait l'abandon, sans pelouse ; le bassin central était protégé par une barrière circulaire de bois : « Je l'ai bricolée pour mes petits-enfants, encore une idée de scout ! ». En raccompagnant Paul au portail, Philinte retraça à sa demande la généalogie de la demeure familiale ; puis il remercia son visiteur pour cet agréable après-midi passé ensemble et lui souhaita bonne chance pour sa courageuse aventure.

De proche en proche, ces entretiens convertissaient le regard de l'observateur. Ceux qu'il avait imaginé grands diminuaient à vue d'œil.

On ne saurait dire qui de l'enquêteur ou de l'enquêté changeait de taille. Paul pouvait avoir tout simplement bu comme Alice le flacon de sirop rapetissant puis goûté au champignon grandissant. Silvio qui ne figurait dans aucun palmarès officiel, avait perdu tout espoir de trouver d'autre statut dans l'institution scientifique que celui de l'éternel marginal stigmatisé pour ses idées confuses ou ses méthodes approximatives et solitaires. Pourtant, il était le seul de l'échantillon à avoir attiré l'attention du « grand historien » Fernand Braudel qui, dans un dernier ouvrage quasi testamentaire, avait loué les mérites de son exploration historique de la mobilité spatiale. Le petit original qui avait failli passer à travers le tamis statistique de Paul cachait en fait une vie pleine d'aventures. Ce fils de la grande bourgeoisie lombarde avait refusé de suivre la carrière de son père, glorieux capitaine d'industrie. Il s'était lancé dans l'agronomie, puis s'était subitement transformé en dangereux agitateur aux portes des usines. « Œdipe classique », dit-il trente ans plus tard. Refusant la stratégie jusqu'aboutiste ou suicidaire des Brigades Rouges, il avait pris le large pour l'Algérie où il s'était fait employer par la nouvelle administration à compter les nomades du désert. C'était là, en cherchant une méthode pour dénombrer des populations mobiles et insaisissables, qu'il avait découvert l'espace, le territoire et d'autres solidarités humaines. L'anthropologie devint son nouvel horizon d'attente. Mais il n'en avait pas complètement fini avec la révolution car, en suivant son épouse française rencontrée au Sahara, il trouva Paris en ébullition. Dernier feu de paille avant une longue série de petits boulots chez les Philinte aux basques des ingénieurs de France et de Navarre. Silvio s'y fit mais refusa de faire les courbettes d'une thèse ou d'un dossier de candidature. Lui aussi faisait de nécessité vertu en choisissant la marge. Du fond des bibliothèques, il refit à son compte l'histoire du mouvement terrestre des hommes et de sa domestication moderne. La science du territoire était son os, ou son frein ; les années passaient et il les rongait toujours. Seul Paul savait que cette admirable obstination valait l'adoubement secret de Silvio par le seigneur de la Méditerranée. Le courant de sympathie entre l'enquêteur et l'enquêté passa au-dessus de leur écart d'âge. D'autres cas de rapprochement par catalyse des différences individuelles et des similitudes de condition se présentèrent. Celui de Clitandre par exemple. Clitandre avait le même âge que Paul, natif également de Marseille et issu du même genre local de petite bourgeoisie catholique. En dignes cadets de 68, ils se souvinrent en être venus aux mains dans les amphithéâtres de la faculté d'Aix lorsque le mouvement étudiant éclatait en mille morceaux. La crise des utopies, les vicissitudes de l'existence et l'optimisme de la volonté se chargeaient de les rapprocher vingt ans plus tard.

La pérégrination provinciale de Paul se terminait à Marseille ; tout un symbole. Clitandre, l'ancien maoïste devenu « maître d'œuvre social dans les quartiers en difficulté », n'avait pu le rencontrer plus tôt, courant comme un chat maigre d'une cité dégradée à l'autre pour prévenir l'émeute. Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui manquait de répondre à cette curieuse enquête. Dès son retour du Chaudron, bouillonnant « quartier sensible » sur l'île de La Réunion, il accueillit chaleureusement l'enquêteur dans son « atelier », un appartement ancien au centre de Marseille qui faisait office de bureau collectif. Depuis plusieurs années déjà, il y animait une équipe de chercheurs prônant hors de l'université un savoir accessible aux démunis. Cette niche locale succédait aux « établis » de l'analyse institutionnelle impulsée dans les années soixante-dix par les philosophies critiques du pouvoir comme Michel Foucault, Gilles Deleuze, Félix Guattari ou Pierre Legendre. L'entretien démarra au quart de tour au milieu des étagères serrées d'une salle de réunion qui, avec le café, humait bon l'accumulation primitive du travailleur collectif. Clitandre ne se fit pas prier ; il l'avait à la bonne et la Mirev qui lui passait contrats sur contrats et cette enquête qu'il trouvait originale. Le voilà donc débitant à vive allure ses tranches de vie : le cercle marxiste-léniniste, puis l'établi en usine, puis la communauté psychanalytique, puis le petit phalanstère de recherche engagée dont il était la cheville ouvrière. Avec sa faconde méridionale, ses « tu vois », ses « si tu veux » et ses gros yeux de myope fixés sur lui, Paul eut l'impression d'être en face d'une abeille dans sa ruche, à la fois reine et ouvrière. Clitandre s'étendit sur le réinvestissement de son énergie militante dans son métier de chercheur public. Habitant actif autant qu'observateur critique des houleuses cités périphériques, il avait découvert avec Braudel la longue durée des communautés migrantes qui les peuplaient, il s'était inspiré de Bourdieu pour rendre compte des tensions magnétiques entre logeurs et logés, et s'était laissé fasciner par l'américain Erving Goffman, conteur hors pair des menus rituels de la vie quotidienne. Plus que d'autres, cet entretien en forme de retrouvailles ressemblait à un miroir à deux faces où le visage de Narcisse s'effaçait devant celui de Socrate, sans disparaître tout à fait.

La valse-hésitation que Paul lança chez ses interlocuteurs en leur proposant de publier leur entretien était à la mesure des tourments personnels qui travaillaient le milieu. Beaucoup hésitèrent entre interdire la mise en circulation d'un récit trop peu contrôlé et accepter cette occasion rare ou supplémentaire de figurer sur un album de famille, aussi pâle fut-il. Cette enquête ne pouvait que rouvrir des plaies à peine cicatrisées chez les gestionnaires sourcilleux et malheureux de leur image. Qui aurait pensé, par exemple, que le doyen de l'échantillon, depuis longtemps à la retraite, décrocherait à ce petit manège la timbale de la méfiance ?

Géronte avait été depuis quelques années relégué au musée des années cinquante, malgré le culte fervent que quelques étranges adeptes lui vouaient. Ce fils de grande famille avait vécu le siècle en essayant de le traverser de haut en bas et de le sillonner de long en large. Jeune sculpteur dilettante et vaguement bohème, il était parti en Afrique résoudre ses interrogations existentielles en s'initiant à l'ethnographie des pierres et poteries sacrées. Puis, comme pour tant de belles âmes à la recherche d'elles-mêmes, la seconde déflagration du siècle cristallisa son destin. Fort de sa rencontre avec les scouts de l'humanité perchés sur le château d'Uriage, le courageux pilote de chasse de la France Libre assura, une fois sa mission accomplie et la guerre terminée, un magnifique piqué sociologique sur la classe ouvrière porteuse des espoirs de régénération sociale. Chrétien engagé aux côtés des prêtres-ouvriers, il ne ménagea pas ses efforts pour faire de la connaissance scientifique de l'humble condition humaine un outil de salut. Les grands fourriers de l'État qu'il avait côtoyés au château d'Uriage, lancés dans la reconstruction du pays, lui commandèrent de remarquables cartes de la ségrégation sociale ainsi qu'un plan d'humanisation des grands ensembles. Les intellectuels de gauche le mirent à l'index pour ses liens coupables avec la technocratie. Philinte et tant d'autres qui l'avaient assisté dans ses enquêtes s'en détachèrent. Il ne fit donc pas école comme Archonte ; seulement un réseau d'obscurs correspondants dévoués à la théologie de la libération. Il pouvait dénier autant que les autres son statut de gourou de secte. Après quelques tergiversations téléphoniques, le patriarche finit par accepter l'entretien qui se tint dans une salle de classe d'alphabétisation. L'adversité l'avait tenu aussi droit que son regard au bleu de ciel et d'acier, et malgré son grand âge, il avait l'air de marcher sur des œufs comme un adolescent fautif. Les tables et les chaises étaient aussi raides que Géronte se tenait sur ses gardes. Aucune peine cependant à le faire parler car il raconta sa vie comme un élève récite sa leçon par cœur. Les étapes ou les phases successives s'enchaînaient parfaitement comme une légende : de la sociologie involontairement au service de l'urbanisme moderne à la sociologie volontairement au service de l'émancipation sociale dans les contrées malheureuses, en passant par une réflexion sur la culture occidentale, etc. Le magnétophone avala sans broncher ce spécimen de discours très contrôlé s'arrogeant à bon compte les faveurs de l'histoire. La mécanique de défense de l'homme blessé à vie était tellement bien au point qu'elle pouvait se passer d'interlocuteur. Le petit chef d'enquête promis au conseil des sages était devenu un ancêtre marginal qui jouait au plus rebelle que lui. Paul resta de marbre devant ce flot de fadaïses au revers si douloureux. Pour être humaine, sa discipline n'en était pas moins méchante. Dès la réception de son entretien transcrit, Géronte s'attela à sa correction minutieuse. Sa vue baissant, le vieil homme s'excusa pour

le temps mis à rendre sa copie. Ayant depuis si longtemps appris à ses dépens que la moindre virgule n'était jamais neutre, il semblait bien parti pour pinailler sur les mots jusqu'à son dernier souffle. Ceux qui le démolirent hier et qui faisaient mine de ne pas se prendre au sérieux, ne faisaient pas moins attention que lui à leur image. Les questions, les tourments et les tempêtes que soulevait la publication éventuelle des entretiens illustraient le malaise du milieu. Paul jouait avec le feu en laissant planer le doute sur la destination de récits consentis sous le sceau de la confiance. Il découvrit une fois de plus que son attitude ambivalente, désastreuse pour son image, provoquait des effets de sens qu'une déontologie scrupuleuse aurait interdit.

Comme la plupart des répondants de l'enquête, Fulvie avait rarement rencontré une telle occasion de dénoncer publiquement l'injustice dont elle avait été victime au cours de sa vie intellectuelle. Elle fut longue à se décider à répondre, mais le jour venu, elle n'esquiva aucune question, exprimant haut et clair ce qui pesait sur sa conscience depuis si longtemps. Son parcours courageux, à peine payé de retour sur le tard, expliquait pourquoi plus on montait dans les attributs du prestige, plus l'élément féminin se faisait rare. Cette science qui n'était qu'un innocent enfant assis sur les épaules du saint pouvoir ne pouvait que reproduire malgré elle l'inégalité culturelle des sexes ; sur son autel, toute femme devait faire le sacrifice du père et du fils. Fulvie, qui avait fait front toute sa vie, ne pouvait pas reculer devant la publication de son entretien sulfureux. Comme Géronte, qu'elle avait en son temps éreinté elle aussi, elle relut scrupuleusement l'épreuve de demi vérité et y effaça tout soupçon d'attaque personnelle contre des « gens connus ». Puis elle s'insurgea contre l'ordre biologique de présentation des entretiens que Paul adoptait, ce qui selon elle était contraire à l'usage alphabétique. Ultime coquetterie féminine ou dernière leçon de professeur ? Un bon argument en tout cas pour refuser finalement la publication d'un entretien où elle s'était un peu trop exposée.

Fauste, vieil ami de Fulvie et grand traqueur sous le soleil d'humeurs et de non-dits, s'interrogea après-coup sur le sens de la manœuvre de Paul. Reculant pour la première fois devant la publication de soi, il fit mine de ne pas comprendre l'intérêt de mettre au grand jour « l'approximation et l'outrance ». De rage, il s'était lancé lui aussi dans l'amendement de son texte. Mais à force de l'émasculer, il ne restait plus grand chose d'intéressant. Tant pis ! se dit Fauste laissant filer un texte insipide et démantibulé en tablant sur l'absence de notoriété de l'enquêteur. Il n'allait quand même pas s'inquiéter pour une affaire aussi mineure que foireuse.

C'était loin d'être le cas de Ménandre qui ne voulait pas se compromettre, mais qui avait finalement accepté de répondre après

beaucoup d'hésitations. S'il avait tant tardé à écrire qu'il refusait toute forme de publication autre qu'impersonnelle, c'était parce qu'il se prenait moins pour un auteur original que pour l'humble salarié d'une science bien relative. Ménandre était sorti de l'ordre des jésuites pour entrer dans le monde du travail sans avoir pourtant oublié que l'ambition humaine n'est que vanité. Voilà de quoi rester jeune, d'un examen de conscience à l'autre.

Mélanie, quant à elle, n'avait pas d'autre direction de conscience que les voies hasardeuses du métier. Bien qu'ayant pris goût, elle aussi, à se raconter, à se mettre en situation sans se mettre en valeur, elle se demanda si la mise en circulation de son récit n'allait pas encore faire saliver les mauvaises langues. Toujours aussi peu sûre d'elle-même malgré les années qui passaient, elle prit conseil auprès de collègues. Plusieurs d'entre eux lui recommandèrent gentiment de ne pas se montrer non maquillée sous un jour trop cru. D'ailleurs ce Seynier inconnu et bien trop curieux ne jouait pas franc jeu : il s'était toujours montré évasif sur la destination précise de son enquête. Mieux valait donc refuser, ne serait-ce que pour le rappeler à l'ordre d'une certaine éthique professionnelle.

Damis précisa également par écrit qu'il n'était pas question de diffuser sa transcription, sauf à la reprendre complètement en texte, ce qui le séduisait mais était incompatible avec sa lourde charge de travail. Il lui restait en effet beaucoup à faire avant d'atteindre l'indifférence de son maître, Arconte, qui n'avait d'ailleurs même pas daigné répondre à Paul. Qui ne dit mot consent.

Capys, à l'inverse, s'était fendu d'une lettre recommandée pour intimer à Paul l'ordre de ne divulguer sous aucun prétexte la parole donnée sous le sceau de la confiance. Il en allait du respect des usages dans le métier comme de la morale élémentaire. Cette mise en garde formelle exigeait du destinataire un accusé de réception valant contrat. À moitié surpris, Paul fut partagé entre faire amende honorable sur le champ et laisser revenir le donneur de leçon en furie. Il ne tenait pas plus à être l'accusé qu'à se faire l'accusateur. Dans sa réponse écrite où il faisait droit à la légitime demande de secret, il tenta de faire partager à son lecteur menaçant la difficulté de concilier le respect moral des informations confidentielles et la nécessité scientifique de citer ses sources les plus vivantes. Il rappela aussi à son gardien du temple que le doute entretenu sur la destination des entretiens était d'usage courant dans le métier. Aucune réponse, naturellement. Cet événement brutal remit brusquement l'enquêteur en face de la réalité qu'il tentait de cerner. Candide venait de franchir le portail du calme jardin des textes pour se retrouver dans la cour troublée de leurs auteurs.

Au bout du compte, la moitié des répondants acceptèrent que le récit plus ou moins intime et contrôlé de leur parcours de recherche figure dans

un document accessible, aussi gris fut-il. Paul trouva ce score banalement logique, naturel, sans surprise : les sages s'étaient laissés faire, les novices s'étaient empressés d'accepter, les tenants de la place qui couraient encore après leur ombre avaient refusé. La valse-hésitation autour de la publication de soi en pyjama augurait une belle bataille de polochon autour du rapport d'analyse auquel Paul s'attela alors avec ardeur, malgré quelque pressant fuminaire, à rédiger.

Le nuage de l'enquête une fois retombé, Paul se retrouva face à une pile compacte de récits transcrits qui se dressait fière devant lui comme si elle défiait sa raison de la transformer en un récit commun, possible, réfutable. José Sanchez dit à Paul que la matière qu'il venait de recueillir était considérable, unique en son genre, et qu'il en aurait au moins pour une année à maîtriser tout ça. Paul s'en donnait pour quelques mois seulement, pressentant divers angles d'attaque du volumineux matériau. Déjà ses interlocuteurs lui faisaient savoir non sans ironie qu'ils attendaient impatiemment le résultat de son analyse. Cette sociologie des sociologues qui n'attirait pas les foules pouvait éventuellement faire sa fortune. La transformation de la masse salivaire en rapports de sens comme en figures typiques exigeait temps et patience. Il construisit un grand tableau à double entrée pour compter et identifier les items récurrents ; c'était le début de ce qu'il appelait l'approche synchronique, distincte de l'approche diachronique. Pour cette dernière, il reconstitua le schéma chronologique des parcours individuels. Les colonnes des événements personnels, professionnels et intellectuels se remplissaient inégalement suivant les répondants. La mise à plat des itinéraires à partir des récits faisait ressortir le clair et l'obscur du discours autour de diverses rencontres, séparations, bifurcations. Paul se voyait un peu comme un paléontologue en train d'aligner rationnellement les bouts d'os récupérés çà et là. Bien que reculant devant les synthèses structurales qui avaient pourtant le mérite de mettre en relation chaque morceau du puzzle, il se sentait courir au-devant des hypothèses. Par exemple, tout se passait comme si la vocation de sociologue résultait d'un conflit entre les grandes espérances et les faibles chances de s'accomplir : les uns énonçaient ce conflit sous la forme de la vieille tension entre *Vita activa* et *Vita contemplativa*, d'autres le plaçaient sur le terrain non moins balisé des disciplines universitaires : entre la philosophie et l'économie, on choisissait la voie moyenne mais aventureuse de la sociologie. À vue de nez, nombreux étaient ceux qui à l'âge de vingt ans avaient tenté de joindre les deux bouts entre le spirituel et le temporel ; vers la trentaine, la plupart avait choisi malgré eux leur voie ; à la cinquantaine les jeux étaient faits : quelques-uns avaient quitté la route disciplinaire, le peloton devenait académique et les leaders étaient imperceptibles. Pendant que les anciens champions continuaient à faire parler d'eux, de jeunes

coureurs inconnus se préparaient pour la relève. Au fond, rien de plus classique.

Entre les solstices d'hiver et d'été, entre la maison-refuge et le bureau-torture, Paul réussit à produire un rapport de synthèse qui ne resterait pas inaperçu. Les premiers chapitres revenaient sur les raisons, les hypothèses et la méthode de l'enquête ; ils témoignaient du souci d'être le plus transparent possible sur ses intentions et sur les limites de ses ambitions. Les suivants traitaient des contours, heurs et malheurs de la communauté savante, ainsi que des itinéraires et destins individuels de recherche. La ville ou l'urbanité étaient des objets dignes de théorie pour ceux qui en avaient fait leur spécialité pour le pire et le meilleur de leur carrière ; à l'inverse, ceux qui briguaient le monopole de la vérité sur le monde méprisaient ces objets trop proches des catégories de pensée de l'État. Le ministère de la ville ne faisait pas toujours bon ménage avec le magistère de l'université. Courant en tous sens de l'un à l'autre, les habitants de la petite cité des sociologues, métèques ou patriciens, se battaient autant entre eux que contre les barbares qui les menaçaient. Au fil des années, les survivants avaient acquis droit de cité. Leur belle constance forçait le respect. Une hiérarchie se formait lentement mais les effets de mode étaient mal vus. La critique des illusions sociales, devise de cette cité, ne décourageait cependant pas telle faction de prendre le pouvoir des mots avec les moyens les moins avouables. Les individus à la recherche de leur nom se citaient, s'éditaient, se cooptaient ou s'ignoraient.

Le rapport d'enquête brossait ainsi le tableau des lentes et bruyantes cohortes d'insectes qui grimpaient à l'assaut de la postérité. Précisant que toutes ces images ne tenaient qu'au fil blanc d'entretiens de circonstance, il suggérait en conclusion de visiter d'autres contrées et contextes, ne fût-ce que pour trouver un semblant de distance entre le juge et la partie. Malgré son ton sérieux, soigneusement distinct du pastiche des *Caractères* caché dans son carnet intime, ce document n'allait pas tarder à être pris par certains pour une vulgaire caricature de leur noble destin. En décrivant la ville, Paul faisait bruire la cour.

Nombre d'auteurs en vue firent part du vif intérêt qu'ils avaient rencontré à la lecture de ce document « original », « bien mené », « stimulant », « remarquable », « savoureux », « passionnant », etc. Les éloges pleuvaient heureusement plutôt du côté de ceux que Paul appréciait et qu'il n'avait pas eu l'occasion de rencontrer avant son enquête. Certains laudateurs ajoutèrent même que ce document avait modifié l'opinion qu'ils s'étaient jusqu'alors faite de leur place dans le champ. Les autres lecteurs, plus nombreux à être moins enthousiastes, n'adressèrent aucun mot à l'auteur d'un *samizdat* qui ne les mettait pas suffisamment en valeur. Dans ce silence criant, Paul prit aussi toute la

mesure du caractère embryonnaire de son travail. Au bureau, il surprit à ce propos une discussion animée entre Schaeffer et Lucie Larmor qui s'alarmaient de ce que cette enquête révélait au grand jour le discrédit de la Mirev parmi les chercheurs chevronnés. Hélas, un appel téléphonique ne tarda pas à séparer les interlocuteurs. L'alerte était quand même donnée sur les risques que l'auteur encourait à jouer contre la Mirev qui l'employait ou plutôt l'hébergeait. Mais n'exagérons rien, car d'un autre côté la production même de ce rapport flattait la tolérance et la lucidité de ses responsables. De toute façon ce rapport n'était que provisoire, comme le dit Paul à un professeur influent qui se proposa alors de l'éditer. Il restait en effet à donner corps aux diverses lignes de fuite qu'il esquissait. Ce devait être l'objet de la troisième partie de la thèse.

Après un léger passage à vide, le thésard s'y lança, s'enfonçant aussitôt dans les méandres de deux parcours aussi significatifs que complémentaires : celui d'Alexandre Zagora, analyste marxiste du capitalisme immobilier, devenu historien de la réforme sociale dans les démocraties occidentales ; celui de David Mossé, philosophe généalogiste de l'éducation, devenu l'interprète des infimes civilités de la rue et des quais de métro. Ces deux quinquagénaires typiques pivotaient et se croisaient sans se rencontrer vraiment autour d'événements, d'institutions et de figures intellectuelles communes. Mai 68 les avait diversement marqués : pour l'un, l'événement avait confirmé l'engagement de l'intellectuel dans le sens de l'Histoire jusqu'à rendre dix ans plus tard la désillusion terriblement amère ; pour l'autre, il avait surgi comme une fête à ne pas manquer mais qui ne pouvait durer qu'en souvenir. La ville s'était imposée à chacun comme thème de travail : pour l'un, elle était objet de contrat entre le savoir et le pouvoir ; pour l'autre, elle était le théâtre de la vulnérabilité du monde. Au terme des éprouvantes années soixante-dix, chacun n'avait pu s'empêcher d'aller enfin respirer l'air des métropoles du Nouveau Monde : l'un y avait rencontré la branche puritaine de l'urbanisme que son vieux préjugé matérialiste lui interdisait de voir ; l'autre, le spectacle de la rue mis en scène par le magicien Goffman qui avait l'art de faire danser d'un pas léger les pesantes structures sociales. Le Michel Foucault de *Surveiller et punir*, archéologue des corps dociles, était pour Alexandre le maître à retrouver, et pour David le maître à dépasser. Avec un tel bagage, l'engagement disciplinaire, après celui des frasques militantes, ne pouvait être que relatif, distancié : Alexandre se présentait selon les circonstances comme sociologue ou historien ; David, comme philosophe ou anthropologue. L'acharnement au travail mit chacun en bonne place dans la ruche académique, même si, comme le disait Archonte, aucun ne faisait encore école en entraînant à sa suite quelque paradigme original. Chacun aspirait à une petite postérité pour des raisons différentes :

Alexandre semblait expier la vulgarité supposée de ses origines petites bourgeoises ; David n'en avait peut-être pas fini avec les siennes, juives, lorsqu'il dissertait sur l'inhumanité foncière du monde.

En explorant l'enchevêtrement des idées, des personnes et des situations, Paul passait de la perspective cavalière à l'arpentage au ras du sol. Ses premières investigations le confrontaient à un dense réseau de textes qui se faisaient écho de Spinoza à Braudel en passant par Marx, Hugo, Zola, d'un côté, et de Kant à Goffman en passant par Simmel, Musil, Woolf, de l'autre. On n'évoque là que les grandes avenues, mais Paul ne visita pas moins d'innombrables rues et impasses qu'il serait fastidieux de nommer. L'explorateur prit goût à parcourir ce labyrinthe en égrenant ses cailloux de Petit Poucet. Il vit de plus près comment les affinités électives jouaient sur les positions théoriques, comment les actes d'allégeance maintenaient les institutions, ou comment les jambes se cognaient sous la table malgré des visages faussement sereins. D'ailleurs le choix de ses deux cobayes ne tarda pas à faire grincer les dents. Judith Bielsko, qui se voyait toujours au centre du milieu que Paul explorait, lui reprocha vivement de favoriser ainsi les petits marquis au détriment des authentiques chercheurs qui, comme elle par exemple, n'avaient pas renoncé à faire de la ville une théorie. Reproche prémonitoire.

CHAPITRE VI

RECONNAISSANCES

Lorsqu'il faisait de la plongée sous-marine dans les calanques marseillaises, Paul aimait croiser le premier point de vue d'en haut qui embrasse dans son ensemble le paysage bleu avec celui d'en bas qui révèle peu après la descente une multitude d'organismes, de vies et de couleurs inimaginables en surface. Avec sa dernière enquête, il était descendu des hauteurs célestes des textes pour toucher le fond terrestre de leurs auteurs. Mais comme en mer et dans ses grottes, il ne pouvait traverser en profondeur les bancs d'auteurs ou se glisser dans les boyaux tortueux de leurs destins sans remonter en surface et considérer à chaque palier les caractères de l'endroit visité. Il avait beau se ceinturer de plomb ou s'armer de méthodes, le principe d'Archimède le repoussait toujours vers le haut, de l'élément vers l'ensemble ou de la donnée vers l'idée. Mais aussitôt revenu à l'air libre, il n'avait de cesse de revivre mentalement sa plongée, de la consigner dans son carnet et de songer à d'autres expéditions, passées ou à venir. Au moment où il s'apprêtait à replonger vers les deux vies parallèles qu'il avait repérées sur les traces de Plutarque, l'image mouvementée du terrain de football d'Elias lui revint à l'esprit. On a vu comment cette image du match dynamisait la structure hiérarchique de la cité savante en mettant l'accent sur l'équilibre instable des antagonismes qui la traversent. Autant dire que Paul n'avait pas affaire à des mollusques inoffensifs. Qui s'y frotte s'y pique, pouvait-il dire en préparant l'exploration des deux boyaux en vue.

C'est probablement parce que le rapport d'enquête de Paul ne serait pas neutre dans le combat qui opposait Judith à David pour une chaire parisienne que Judith invita Paul parmi les nombreux participants qui devaient fêter sa soixantaine à bord d'une péniche du Quartier Latin. L'adolescent qui avait abattu par ruse le géant Goliath et la belle qui avait coupé la tête du terrible Holopherne après l'avoir séduit, restaient les deux seuls candidats sérieux en lice. Quand bien même les jeux semblaient être faits en faveur du premier, il restait encore suffisamment de mou pour que la seconde crût encore surmonter l'obstacle. Judith n'était-elle pas, malgré son âge avancé, une ancienne élève du premier occupant de la chaire à pourvoir ?

Envahie du pont jusqu'à la soute par les invités de ce gigantesque *potlatch* universitaire, la pauvre péniche fléchissante se raccrochait plus que jamais au quai. Peu à l'aise, Paul reconnut dans la foule nombre de têtes rencontrées dans les colloques, les comités et au cours de son

enquête. Il pouvait compter sur les doigts de la main les personnalités présentes ayant quelque influence sur l'élection à venir. Capys, pourtant peu familier de Judith, était quand même venu. En croisant Paul, il releva le livre de poche qui dépassait de sa veste : « Tiens, qu'est-ce que tu trimballes ici ? ». Paul se prêta à la plaisanterie en soulevant légèrement le bouquin pour faire lire un titre de Philippe Ariès. « Ah ! Les grands classiques ! », s'exclama Capys aussitôt accaparé par un couple de collègues enjoués par le vin d'honneur. Les joyeux drilles ne pouvaient se douter que la lecture de *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* s'inscrivait dans l'étude de l'itinéraire de David. Mais peu importe car ce soir les agents doubles s'amusaient à faire la trêve. La bruyante assistance fut invitée à s'asseoir pour le spectacle d'anniversaire : un étrange concert de musique de chambre ponctué d'évocations glorieuses et comiques de l'espiègle et rêveuse enfant de migrants juifs qui était devenue, par intelligence et à force de travail, professeur de l'université française. L'auteur de ce morceau de bravoure exceptionnel et interminable n'était autre que le talentueux fils de l'héroïne de la soirée, accompagné de ses meilleurs compagnons de conservatoire. Souffrant peut-être plus que d'autres de cet étalage public de soi à compte familial, Paul ne put cependant s'empêcher d'y voir la célébration touchante d'un irrépressible désir de reconnaissance. Il ne pouvait également se résoudre à n'exister ainsi que dans le regard des autres, à l'image du Juif de Sartre ; d'où sa gêne, puis son départ parmi les premiers voyageurs de la lourde péniche. Il y avait cependant dans cette soirée quelque chose de sympathique ou d'audacieux qu'il ne réussit pas à déchiffrer : peut-être un pied de nez adressé aux puissances de l'esprit qui excluaient l'élément féminin de leurs cénacles. Les femmes, pensa-t-il, jouaient en effet souvent aux saltimbanques du milieu intellectuel pour se dégager de son emprise masculine ; le tréfonds judéo-chrétien qui les aliénait ou la psychologie moderne qui les stigmatisait dans l'hystérie pesaient sur les jardins d'académie, sans parler du reste, du tout-venant familial, quotidien et affectif. Sachant qu'il ne pouvait vraiment comprendre cette question éternelle en étant né sur l'autre rive, Paul évitait son traitement de front dans sa thèse et la transmettait à une improbable vie ultérieure.

À cette époque, Lucie Larmor, autre saltimbanque, sombra dans une nouvelle crise de persécution. Elle vit notamment un terrible complot s'ourdir contre la revue *Civitas*, son œuvre légitime. À l'instar de ses collègues de bureau, Paul rendit visite à l'internée un jour d'hiver. Il l'emmena se promener dans le parc du château de Versailles. La grande et vive Lucie à moitié éteinte par la chimie se laissa ainsi guider comme une automate à travers les allées raides du jardin, s'arrêtant devant les bassins gelés, le regard vide face aux dragons de plomb hérissés de nageoires coupantes, puis, plus loin, face au char fougueux d'un Apollon

durci par le froid. Le brouillard obstruait toute perspective ; le Grand Canal endormi puis le Château refermé sur ses ors et ses glaces disparaissaient tour à tour ; de rares marcheurs du milieu de semaine apparaissaient par intermittence comme de lointains et lents insectes. Dans cet univers ouateux et figé, Paul le timide s'efforça de soutenir quelque conversation avec sa compagne à demi absente. Au pied d'Artémis ou de Cérès, les deux collègues de bureau se découvrirent une passion ancienne et commune pour la peinture. Quelques atomes crochus naissaient ainsi dans le froid et au plus profond du sommeil des muses droguées. Paul informa alors Lucie de l'état d'avancement du prochain numéro de la revue à la préparation duquel il avait accepté de mettre la main à la pâte, à la demande expresse de Schaeffer. Lucie, rappelant que c'était elle qui était à l'origine de cette demande, retrouva soudain ses esprits en émettant quelque jugement péremptoire sur tel ou tel auteur. Le thème du prochain numéro portant sur le mouvement ou la mobilité dans la ville, Paul estima que ce jardin ankylosé était l'endroit rêvé pour en parler. Sourires.

Un mois plus tard, le numéro prit tournure avec l'accord de Lucie qui, rétablie, revint y mettre sa griffe. Elle proposa alors à Paul de faire équipe avec elle à la rédaction de la revue. Ce dernier fit sa coquette en demandant une semaine de réflexion. Le faux hésitant ne sous-estimait pas les tensions à venir avec sa capricieuse rédactrice en chef, ni le marquage symbolique plus ou moins négatif que cette collaboration induisait aux yeux de certains, mais l'occasion était trop belle de voir de plus près et même du dedans ce qu'il n'avait fait jusqu'alors qu'analyser en laboratoire. Le réfractaire à toute administration de la science trouvait là une honorable manière d'intégration professionnelle. La diversité des thèmes traités et la qualité des auteurs sollicités ne manquait pas en effet d'attrait. En outre, sa position semi-engagée d'observateur-participant ne risquait pas de gêner le désir hégémonique de sa collaboratrice. Après sa semaine de réflexion, Paul signifia son accord au cours d'une autre fête locale qui réunit le gotha de la recherche urbaine à l'occasion de l'entrée de René Schaeffer dans la Légion d'Honneur. La sauterie qui se tenait sur le sommet de l'Arche rassemblait autant de chercheurs patentés que d'ingénieurs ou d'administrateurs, et Paul nota avec satisfaction qu'il reconnaissait et saluait plus de monde dans la première catégorie que dans les suivantes. Effet d'enquête, se dit-il à nouveau. Madame le ministre inaugura la cérémonie en retraçant laborieusement la brillante carrière du promu, comme si elle n'avait pas eu le temps d'assimiler le discours que ses collaborateurs lui avaient expressément préparé. La réponse du récipiendaire fut nettement plus éloquente ; ses anecdotes jouées sur son métier de passeur de frontières firent sourire l'assistance ; son récit capta d'autant plus l'attention qu'il mêla les petites choses de la

vie aux meilleures références culturelles. L'héritier des théologiens des marches de l'Est savait faire vibrer les salons parisiens ; il n'avait vraiment plus rien à voir avec ce bureaucrate débordé et fuyant que Paul avait rencontré quelques années auparavant. Ce dernier qui tutoyait le héros du jour, sans faire pourtant partie de son premier cercle, était impressionné par un tel charisme. Un visiteur du soir pourrait bien se tromper ici de ministre. Au moment du champagne et des petits fours, Paul trouva opportun d'annoncer en aparté à René et Lucie son accord pour la revue. « Ah, mais oui, ça s'arrose ! », ironisèrent-ils en levant leur verre, comme si cette affaire secondaire était déjà entendue.

Le numéro sur la mobilité était fin-prêt ; au détour d'une ultime relecture, Paul découvrit quelque chose d'important pour lui. Un des derniers articles rappelait en effet, avec certains philosophes comme Henri Bergson ou Gilles Deleuze, que le mouvement ne pouvait se comprendre sans la vitesse et cette dernière sans la lenteur, puis l'immobilité. Ainsi donc, l'intelligence était vitesse : passer d'une idée à l'autre, plus vite que la lumière, témoignait de la vivacité de l'esprit humain et stimulait son développement. Ainsi va le sens que l'on donne au petit rien qui fait presque tout. Ces généralités prenaient pour Paul une signification singulière : elles lui disaient, avec tout le poids d'une tradition philosophique, que la séparation de ses investissements, au moins entre la thèse et le bureau ou la revue, était une chance qui préservait son esprit de l'enfermement monomane. Devoir aller du four au moulin n'était pas toujours vaine fatigue et un peu de courant d'air libérait la maison de ses senteurs captives. À trop se lamenter sur la dispersion quotidienne, il perdait de vue que la séparation de soi fait circuler le sens.

Le plaisir qu'il rencontra à l'étude des vies parallèles dans son enquête et le nouvel emploi qu'il acceptait se conjuguèrent alors pour éclaircir l'horizon. Ayant retrouvé son équilibre au milieu du gué, il était en passe d'aborder la rive qu'il désespérait naguère d'atteindre. C'était du moins ce qu'il vit en rêve. Ce devait être avant la saison blanche en montagne, le temps était maussade, mais la sombre verdure détrempée n'avait rien de triste : la nature brillait de ses mille et infimes variations. Paul hésitait à se saisir de l'une des perches d'un télésiège qui tournait à vide et dont le parcours aérien commençait par plonger dans une vallée profonde, pour remonter ensuite sur le versant lumineux d'en face. Prenant son courage à deux mains, l'indécis s'agrippa fermement à la dernière perche qui plongeait dans le vide. Voyage périlleux : il quittait tout pour le sommet d'en face, déjà enneigé ; ce devait être la règle du jeu. Le vide s'amplifiait sous ses pieds puis se réduisit à l'approche du sommet luisant sous un timide rayon de soleil. Il le survola rassuré, puis fit demi-tour, suivant la courbe circulaire de la roue du pylône ; il lui restait alors à replonger dans

la vallée pour remonter ensuite sur le versant vert et mouillé du départ. En se dirigeant vers lui, il aperçut un petit groupe de personnes gesticulant sur la plate-forme d'arrivée. À leur approche, il constata que la perche était bien plus haute qu'au départ et qu'il lui faudrait donc sauter de haut s'il ne tenait pas à repartir pour un second tour à l'issue dramatique. Les remuants occupants de la plate-forme lui criaient de sauter ici, puis là, si possible pas dessus, de tirer sur la perche, etc. L'acrobate se résolut à sauter dans le tas ; heureusement sans dégâts. Ovation générale ; oui, c'était ce qu'il y avait encore de mieux à faire. D'aucuns attendaient la prochaine perche pour faire pareil.

Si sa mémoire avait retenu ce petit exploit, c'était probablement parce qu'il flattait un amour-propre trop souvent malmené. Elle le félicitait d'avoir tenu bon, notamment au plus profond des vallées sombres, lorsque le découragement guette. Décidément le sport occupait le terrain de son imagination. À ceux qui lui demandaient où il en était de sa traversée solitaire, il répondait qu'il était sur le chemin du retour à la case départ. « Je commence à en finir ». À son chevet, les dernières pages de *La fugitive* accéléraient le mouvement à peine amorcé depuis *Sodome et Gomorrhe*, celui de l'inversion des classes, des valeurs, des lieux et des temps comme dans un vaste et trouble estuaire. Mais l'ultime rencontre entre la vie, l'œuvre et la mort, que précipite *Le temps retrouvé*, n'était pas en vue, même si tout y menait depuis toujours. Sa hâte à en finir avec cette thèse devait probablement à quelque pulsion de mort. Mais celle de la vie la contenait et lui intimait l'ordre de ne pas lésiner sur le temps, ni sur les lectures et les expériences que son angoisse jugeait à tort périphériques. Il devait ainsi apprendre à déguster calmement une grappe de muscat à l'air doux de septembre, mois de sa naissance qui mariait si bien l'été avec l'automne. Voilà de quoi le détacher, le temps d'un soupir, de l'acharnement à épuiser le monde par la raison. Il était plus juste de se voir revenir à la case départ que de se voir sortir du purgatoire quand, une fois de plus, le même se joignait à l'autre, par une belle soirée d'automne.

Dès le premier frimas, Paul tourna la dernière page de *La recherche*. Son rythme de lecture nocturne s'était accéléré, épousant l'écriture haletante de celui qui avait depuis longtemps quitté le monde pour l'œuvre. Œuvre paradoxale qui célébrait le temps pour mieux le défier. Les derniers mots fouettés par la mort annonçaient l'une des plus importantes recherches de l'improbable vérité humaine du siècle. Paul lut ces dernières pages avec tant de ferveur qu'il s'empêchât de les relire de sitôt et encore moins de les mettre en fiche comme les mornes textes de son étude. Ses échasses pouvaient pousser, mais il était bien loin des sommets vertigineux qu'atteignaient ceux qui avaient plus vécu. Il avait, quant à lui, de nombreuses allées et venues à effectuer encore avant d'engager son examen de conscience.

Ses laborieuses journées se partageaient entre l'exploration intertextuelle, l'assistance à la revue et ses annexes. Il rédigeait ainsi des notes de lecture fouillées sur des ouvrages récents sur la vie des sans-abri, la violence policière ou les paradoxes de l'identité migrante ; un monde bruyant qui le cernait, le façonnait sans le fasciner. Pour mieux saisir l'usage public de la revue, il contacta des journalistes spécialisés dans les choses de la ville, au *Monde* et à *Libération*. Édifiantes rencontres qui montrèrent que l'obscur agent ministériel pouvait aussi bien être pris pour un sociologue de qualité. La déférence polie des journalistes à son égard l'étonna : elle ressemblait tant à la sienne lorsqu'il adressait un projet d'article à d'autres revues supposées plus légitimes ou prestigieuses. Le vulgaire d'hier devenait le distingué d'aujourd'hui avant de redevenir le vulgaire de demain. Faire l'expérience de cette relativité diminuait son taux d'angoisse. Les petites tâches et les désagréments de sa condition moyenne en devenaient plus acceptables. Il apprit ainsi à relire les épreuves des autres pour corriger les fautes d'orthographe et de syntaxe. Lorsqu'arrivait le moment difficile de rédiger en commun l'introduction du prochain numéro, il s'obligeait à négocier chaque mot avec Lucie. Elle, alignait des métaphores au fil de l'inspiration ; lui, étayait sobrement quelques idées abstraites. Il lui laissait volontiers le dernier mot lorsqu'elle reformulait les concepts qu'il ramenait dans sa petite brouette. Se sentant à moitié concerné, il n'insistait pas outre mesure quand il n'était plus d'accord, lui cédant ostensiblement la place comme par galanterie. Ce petit jeu n'agaçait pas Lucie qui profitait très pragmatiquement de la loyauté de Paul pour parcourir le monde et les salons. Ulysse et Pénélope inversés.

Craignant encore le reproche d'improductivité, Paul accepta même de s'occuper de la bureautique de la Mirev, singulièrement indigente en la matière comme on l'a vu. Tâche obscure entre toutes et d'autant plus désagréable pour lui qu'il ne s'accordait pas le temps de la mener à bien. Il préférait en effet suivre la réception de son rapport d'enquête que d'aider ses collègues de bureau à formater leur disquette. Il joignit enfin par téléphone cet auteur connu et qui l'avait brillamment précédé sur les pas de son enquête. Celui-ci répondit d'abord qu'il n'avait pas vraiment lu le rapport, juste un coup d'œil en diagonale, mais se lança ensuite dans une étrange déclaration entrecoupée de mille excuses :

Écoutez, je trouve vraiment dommage d'engager votre culture sociologique, que je trouve considérable, dans une aventure de si peu d'intérêt. (...) Vous savez, faire la sociologie des sociologues ne mène pas bien loin, je vous parle d'expérience, moi qui me suis fourvoyé dans cette galère. (...) Évitez les remords que je rencontre aujourd'hui, s'il est encore temps. Terminez au plus tôt, et lancez-vous dans une affaire à votre dimension, bien plus chargée

d'enjeux politiques ou théoriques. Je m'excuse de vous parler aussi directement...

Une sacrée douche froide au moment même où notre mécano de la General commençait à se sentir poussé par la locomotive qu'il avait eu tant de peine à mettre sur les rails. Un train qui sifflerait plus de trois fois pour lui rappeler qu'il avait pris la mauvaise direction. Il ne lui restait plus qu'à se rassurer à bon compte en compensant l'exiguïté de son sujet par un surcroît de rigueur, de finesse et d'originalité dans son traitement. Sa mauvaise conscience pouvait aussi lui souffler que son impressionnant conseiller craignait peut-être que son enquête lui fit de l'ombre. Après tout, cet auteur qui se reprochait d'avoir trop donné dans cette foutue sociologie des sociologues, ne s'était-il pas fait un nom grâce à elle ? Mais le ver était entré dans le fruit.

Tout était bon pour faire douter Paul ; cette réunion annuelle de parents d'élèves par exemple, au cours de laquelle il dut indiquer sa profession sur une fiche : que faisait-il au juste dans la vie ? Était-il cadre ou étudiant ? Avait-il au moins un métier comme ces parents qui l'entouraient ? Paul se sentit soudain aussi loin d'eux que de lui-même. Ces malheureux parents de la « zone d'éducation prioritaire » avaient l'haleine chargée d'une veille tardive, épicée et arrosée autour de la télévision ; les parfums de supermarché chassaient tant bien que mal les mauvaises odeurs, mais le plaqué or glissait sur les cheveux gras, les pellicules et les boutons. Ceux qui parlaient répétaient que les enfants avaient trop de devoirs à faire à la maison ou que les livres n'étaient pas assez neufs. Fluet sans alcool, Paul resta aussi muet que les grosses mères arabes engoncées dans les étroites tables d'écolier ; il songea à cette classe ouvrière qu'il avait traversée hier en touriste lorsqu'il était manœuvre ou militant syndicaliste. Le technicien des enquêtes sociales qu'il était devenu un peu plus tard avait réduit cette classe à quelques chiffres de salaires, de diplômes, de viande rouge, de salles de bains, d'automobiles, de caravanes, d'espérance de vie, de jours de grève, etc. Ce qui aurait pu être une recherche sur le déclin ouvrier se dispersait chez lui en points de vue et expériences divergents. Car au fond, c'était moins le monde alentour qui intéressait Paul que son for intérieur ; plus précisément, la connaissance des autres ne le mobilisait que pour autant qu'elle lui permettait de sortir de ses interminables contradictions. Penchant naturel pour l'introspection qui pouvait expliquer sa difficulté à dire spontanément le métier qu'il faisait.

Mais cette lancinante question s'évanouissait d'elle-même dès qu'il replongeait dans son étude des parcours parallèles d'Alexandre Zagora et de David Mossé. Les deux itinéraires qu'il reconstituait à la manière d'un archéologue se laissaient au moins comprendre sous l'angle du désir dénié de reconnaissance de soi. L'un attirait le regard sur la mémoire

collective de ses propres illusions ; l'autre, sur l'univers immanent qui le sortait de chez lui. Premières conjectures, pensa-t-il après avoir rendu compte du programme de recherche que chacun s'était enfin trouvé au terme d'une lente accumulation. Dans ce mouvement, chacun passait d'une filiation ou d'une discipline à l'autre avec l'espoir d'accéder à la double vue du transfuge. Voir le monde d'en haut puis d'en bas, glisser du présent au passé, faire valoir les continuités puis les ruptures, circuler entre la gare et la bibliothèque, aller et revenir en Amérique, aéroport l'esprit, introduisait du jeu dans la structure, attirait les curieux, forgeait des alliances et créait des adeptes. Dans sa chronique des idées, Paul repéra les passages à vide préparant l'avenir, par exemple le déclin de l'ère du soupçon comme disent les esprits chagrins. Ce que l'on avait brillamment dévoilé avait soudainement perdu de son lustre. Les plus beaux monuments de cette pensée ne donnaient plus à voir que leurs failles ou leur vanité. Non content d'aligner les textes, Paul tenta de les mettre en scène avec acteurs, intrigues et décors. Il se fit un malin plaisir de croquer les petits spectacles gratuits de la comédie savante qu'il avait pourtant endurés au début de son aventure.

Par exemple, ce colloque dans le hall de la gare du Nord. David Mossé, qu'il suivait de près, avait fait de ce haut lieu de la mobilité un terrain d'enquête, presque un objet théorique et en tous cas le décor original de ce colloque réflexif sur les « lieux mobiles ». Dans ce gigantesque cœur battant de la ville, les somnambules des heures de pointe, les voyageurs d'affaires pressés, les touristes naïfs, les migrants alarmés, les sans-abris échoués, les trafiquants en tous genres, les agents en uniforme et tant d'autres espèces urbaines s'évitaient, se heurtaient, cohabitaient. Le colloque avait pour principal objet l'intelligence sociale de ce gros animal. Paul arriva sur les lieux par un petit matin d'hiver ; il avait comme d'habitude pris un peu d'avance pour tourner autour de la bête avant de l'affronter. Le voilà parti pour lire les noms de cafés, restaurants, hôtels et autres devantures. « Au rendez-vous des Belges », « L'Européen », « Le Berbère », « À la ville d'Arras », etc. Un territoire nordique et colonial, proche et lointain s'esquissait. Il choisit le café le plus animé, celui des Belges ; le comptoir était pris d'assaut mais la bière ne coulait pas encore. Aux tables, des femmes fatiguées se remaquillaient de leur obscure et lointaine banlieue et se préparaient à attaquer la journée devant quelque écran électronique ou quelque standard téléphonique. Juste à côté, trois délégués syndicaux révisaient à la fraîche leur cahier de revendications. Plus loin, un barbu solitaire noircissait hâtivement un bloc de feuilles quadrillées, peut-être un intervenant pour le colloque de tout à l'heure. Derrière lui, une femme âgée, prostrée devant sa tasse, semblait n'être attendue de personne. Une demi-heure avait tourné, il était

à peine en retard, juste ce qu'il fallait pour ne pas jouer à l'hôtesse d'accueil.

En entrant dans le temple de l'expérimentation sociale, il ne retrouva pas l'univers opaque et sombre qu'il avait traversé à la hâte quelques années auparavant, au temps où il était un expert pressé. Avec le jour montant, la puissance publique rayonnait sur le hall remis à neuf et chassait de l'ombre les « indésirables » qui n'avaient qu'à bien se tenir. Le plan d'invitation était strictement calqué sur la nouvelle signalétique. Lui aussi devait bien se tenir, ne pas être inutilement caustique sur les institutions de progrès qui toléraient les parasites de son espèce. Le colloque se tenait au balcon rénové de la « cathédrale de l'humanité » – pour reprendre le mot de Théophile Gautier cité dans l'invitation au colloque. D'entrée, il salua, serra la main et fit la bise à quelques relations, techniciens et chercheurs aussi discrets que lui. En sirotant un second café, il parcourut avec l'un d'entre eux les panneaux ésotériques de l'exposition publique traitant des « sans domicile fixe », des « professionnels de l'urgence », de la « police des réseaux », et autres appellations contrôlées. Puis l'assemblée épaissie se retrouva dans une belle salle claire, la future salle d'attente, propre, douillette et parfumée. Les premiers orateurs institutionnels glosèrent tour à tour sur « l'intelligence partagée des lieux », l'expression à la mode : comprendre les perturbations et apprivoiser l'incertitude plutôt que de vouloir vainement tout régenter. Le démon omniscient de Laplace, lui aussi, n'avait qu'à bien se tenir.

Le Maître Jacques du jour décrivit à son tour la gare comme un complexe de regards, de gestes, de machines, de neurones ou d'adrénaline dont le mouvement d'ensemble faisait sens. Cet agencement exceptionnel de territoires à géométrie variable, « domaines contestés et contestables », valait bien selon lui un « plan de travail en commun ». Il plaidait sa cause, appelant les diverses autorités rassemblées à « penser ensemble la porosité et l'étrangeté » des milieux sociaux que toute grande gare condense. Paul retrouva dans ce florilège conceptuel l'enchaînement des catégories qu'il avait soigneusement repérées dans les textes : cadres de l'expérience, compétences en situation, perspectives réciproques, tribunal des manières, etc. Elles faisaient là concert sous la baguette magique du chef d'orchestre qui transformait ce hall de gare en bal masqué au château enchanté de l'espace public. Ses hôtes étaient invités à passer d'une « culture défensive du message à une culture offensive de la prestation » comme on passe d'un salon à l'autre.

L'agrégé de philosophie invita alors le vieux Kant, toujours vert pour la circonstance, à préciser les conditions de possibilité de son plan de travail en commun. De Foucault à Goffman en passant par Simmel et en revenant sur Kant, les références successivement développées par Mossé

tissaient une vaste broderie chatoyante. Les figures et expressions obscures sur les panneaux de l'exposition prirent tournure. La rhétorique se livrait au grand jour, jonglant entre le parler ordinaire et l'énoncé savant, le concret et l'abstrait, le pratique et le théorique. Classique mais toujours efficace. Mettant ainsi à distance la langue de bois de ses prédécesseurs, Mossé créait en temps réel le crédit moral et financier nécessaire à son entreprise. Magie passagère de la pensée en acte. Paul devint curieux des exposés suivants : allaient-ils révéler le tour de passe-passe auquel on venait d'assister dans un silence pieux ? Mais leur caractère scolaire ou appliqué déçut ses attentes. Il fallait en rester là, à une figure de la séduction symbolique. Le spectateur s'éclipsa pour confier ses vagues impressions à son carnet. Mais il lui fallait surtout reprendre le fil de son analyse historique : qu'avait fait Mossé dix ans après avoir publié sa fracassante *Féerie citadine* ? Comment était-il passé des rodéos de bagnoles dans les cités chaudes aux esquives ordinaires dans le métro, puis aux pas perdus de cette cathédrale de l'humanité ?

En avançant ainsi sur les traces parallèles de Mossé et de Zagora, l'archéologue découvrait que les virages successifs qu'elles prenaient s'inscrivaient dans la durée sur une longue ligne droite. Même si leurs trajectoires étaient loin d'être achevées, les ruptures apparentes cachaient une continuité plus profonde, un destin. Chez Mossé, la féerie des apparences concertées ne cessait de jouer avec le feu de la guerre de tous contre tous ; la chorégraphie de la rue défiait à chaque instant la déflagration collective. Qu'il s'agisse de décrire l'assujettissement des familles à l'obligation scolaire au siècle dernier ou l'autisme social dans les transports en commun d'alors, l'auteur répétait que si le monde ne tenait qu'à un fil, celui-ci était assez solide pour le suspendre au-dessus du précipice. Chez Zagora, la charpente de la connaissance ne cessait de jouer avec les intempéries de l'Histoire ; le temps ordinaire défiait les plus nobles édifices de l'esprit. Qu'il s'agisse de démonter les mécanismes sociaux de la rente immobilière ou de comparer l'instauration de l'assurance-chômage dans divers pays riches au début du siècle, l'auteur répétait que si les régularités constatées semblaient obéir à quelque loi universelle, celle-ci n'existait en fait que dans la contingence du temps. La vulnérabilité du monde et l'illusion de l'esprit rapprochaient ces deux parcours autour du jeu dans la structure. À travers lui, chacun poursuivait son propre être, inlassablement. La découverte de cette persévérance rappela à Paul ces mots de Spinoza qu'il radotait juste avant le bac : « L'effort par lequel chaque chose s'efforce de persévérer dans son être n'est rien en dehors de l'essence naturelle de cette chose ». Il n'en fallu pas plus pour que l'interprète retrouvât, trente années plus tard, les énigmatiques scolies de l'*Éthique*. Nageant à la surface des exégèses du fameux *conatus*, Paul pensa à nouveau qu'à travers le bain philosophique

où il plongeait ses persévérants auteurs, c'était toujours lui-même qu'il poursuivait, inlassablement aussi. Le scénario qu'il rédigea pour animer ses figurines intellectuelles lui parlait plus que jamais de sa propre identité mobile et de la force de l'illusion humaine. Vieilles lunes à partir desquelles il devait tirer à son tour un énoncé lisible, original, en s'efforçant, comme la chose de Spinoza, d'élucider ce qu'il avait de commun avec ces autres qui devenaient peu à peu ses semblables.

Quelques mois plus tard, le thésard était en mesure de recoudre les morceaux épars de son ouvrage et de prendre son courage à deux mains pour refondre le tout dans un ultime récit, aussi structuré et fluide que possible. Il avait atteint ce point où il devait lever le nez du guidon s'il voulait franchir la ligne d'arrivée, même si rien, excepté un règlement universitaire fait pour être contourné, n'interdisait de poursuivre un ou plusieurs tours de plus. Nombreux d'ailleurs étaient ceux qui dans les gradins disaient ou se voyaient toujours tourner. Son rêve aérien de télésiège se confirmait : il revenait vers son point de départ, devinant déjà le petit groupe lointain qui l'attendait. Mais il devait auparavant remonter aux sources de la pensée grecque pour situer ses observations fragmentaires dans le droit fil de la tension entre le discours de raison, le *logos*, et son cadre public effectif, la *polis*. Ces lourdes béquilles et d'autres comme celle de l'antagonisme entre l'éthique de conviction du savant et celle de responsabilité du politique, ne devaient pas cependant l'empêcher de regarder d'un œil neuf les notes qu'il brassait depuis bientôt cinq années – le temps de se sentir plus à l'aise au milieu des écueils. Le navigateur solitaire vit donc pointer le nouveau monde au petit matin devant lui. L'aborder n'était pas la moindre des épreuves car la mer se levait à l'approche de la terre. Diverses circonstances et présences l'encouragèrent à se hâter lentement.

Chemin faisant, son rapport d'enquête continuait à faire parler de lui. Le professeur Costa le cita abondamment dans son dernier ouvrage de référence ; il lui renouvela même son offre de publication. Flatté par cette proposition incroyable il y a peu, l'inconnu des bibliographies prit royalement date avec ce directeur de collection, après la thèse. Lors d'un séminaire du CNRS, auquel il assista quasi incognito, il se trouva dans l'étrange situation d'entendre son travail présenté comme un classique sans que la plupart des participants sachent que lui, l'auteur, était présent en personne parmi eux. Il devina plus tard que ce rapport avait bien pu être utilisé dans quelque jugement ou règlement de compte universitaire. Au terme d'une campagne électorale aussi houleuse que feutrée et où tous les coups bas étaient permis, David fut ainsi préféré à Judith pour la chaire parisienne. L'écho de la fureur de la perdante parvint jusqu'à Paul : elle jurait à qui voulait l'entendre que le rapport de ce foutu Seynier avait fait scandaleusement pencher la balance. Avoir pris David plutôt

que Judith comme figure exemplaire aurait été fatal pour cette dernière. Faussement pusillanime, Paul ne chercha pas à démêler le fantasme de la réalité. Toujours est-il qu'après son combat victorieux contre la terrible Judith, David invita Paul à sabler le champagne parmi ses meilleurs amis.

Celui-ci hésita beaucoup à s'y rendre : y aller risquait de violer son propre serment d'objectivité ; ne pas y aller le privait d'une belle occasion d'observer son objet de plus près. La mort dans l'âme, il décida au dernier moment de s'y rendre avec son épouse légitime afin d'habiller de civilité cette visite professionnelle chez le champion de l'étude de l'urbanisation des mœurs. Pour ne pas paraître trop conventionnel, il enroula sa bouteille de champagne dans une reproduction de calligraphie coranique, achetée il y a plusieurs années dans le bazar d'Istanbul. Le héros de la soirée, enfant prodige de la diaspora séfarade, reçut le présent en affectant une heureuse surprise et demanda aussitôt à un ami arabe et islamologue de traduire la formule magique ; laquelle n'était qu'une banale introduction aux sourates : « Au nom de Dieu, le Bienfaisant, le Bienveillant ». Sourires convenus entre les trois comparses qui, chacun de leur côté, ont fait du juif, du chrétien et du musulman un objet de réflexion critique plus ou moins élaborée. Paul pensa soudain à ce rare article historique dans lequel David cachait mal sa nostalgie de la coexistence mobile entre les trois communautés voisines dans l'arc sud méditerranéen à l'âge d'or abbasside. Il comprit mieux à cet instant le sens de son cadeau : un clin d'œil sur l'azur d'une mer commune. Malgré la bonne distance qu'il s'efforçait de maintenir avec son hôte, ce geste trahissait peut-être le désir qu'il avait de s'en rapprocher. Le joyeux brouhaha mondain résolut pratiquement la question. Paul se servait de Brigitte, qui avait la parole facile, pour papillonner d'un groupe à l'autre, loin des contingences professionnelles. En échange, elle se payait une rare soirée de tourisme chez les intellectuels du Quartier Latin. Elle fit ainsi la connaissance de Lucie dont Paul lui parlait souvent. La grande Lucie n'avait pas encore retrouvé son tonus légendaire, la conversation à bâtons rompus avec la petite Brigitte n'en était que plus aisée. Les grands enfants de David avaient rameuté leurs copains de fac. À travers les allées et venues autour des coupes de champagne, Paul ajouta quelques visages à sa collection d'auteurs. Il se dit qu'à la différence de la pesante péniche ashkénaze de l'an dernier, on circulait mieux là, d'un groupe ou d'une génération à l'autre. Grâce à Brigitte, il poussa la conversation avec Corinne, la maîtresse de maison, sur les menus faits de la vie quotidienne, la cuisine, les vacances, les enfants. Futilités qui pouvaient en dire aussi long qu'un texte bien léché, pensa-t-il. Il se persuadait ainsi que la famille n'était pas pour David qu'un simple objet d'étude. Mais il dut se contenter d'une plaisante superficialité pour ne pas être pris pour l'inspecteur Colombo. Quelques coups d'œil sur le décor lui étaient à peine concédés

par la bienséance. Juste un regard furtif sur le cabinet de travail du professeur où les manteaux entreposés et amoncelés cachaiement une partie du désordre fécond ; surtout pas de regard en coin sur la chambre à coucher. Le bon goût sobre de cet appartement moderne et fonctionnel avait la fade sérénité des affaires de l'esprit allant bon train. Surface lisse et propre, sans doute trompeuse, qui contrastait avec ce que Paul imaginait alors du domicile inaccessible de Gabaroux.

Ce dernier s'était récemment rendu chez son élève pour lui transmettre en retard un projet de recherche éligible au financement de la Mirev. Le maître semblait se relever de son accablement. Lui qui n'appelait jamais son élève l'avait réveillé par téléphone vers six heures du matin pour l'informer qu'après une nuit d'écriture son projet était fin prêt et qu'il le lui enverrait le jour même par la poste. Paul n'en vit la couleur qu'un mois plus tard, le temps que Gabaroux se heurte violemment à une petite bande de *dealers* de son quartier qui l'avaient peut-être pris pour un dangereux Colombo. Après cet épisode rocambolesque, Paul vit finalement arriver chez lui un Gabaroux hirsute, le bras dans le plâtre, flanqué d'un petit chien bâtard tenu par une mauvaise ficelle, muni de son papier et d'un bouquet de plantes sauvages cueillies sur le chemin buissonnier du retour de Provence. L'homme au regard de feu avançait d'un pas lourd, la barbe dure de plusieurs nuits de veille, dépenaillé, taché ; il sentait fort l'insondable solitude. Mais cette allure calamiteuse pour un professeur, et normale pour un sans domicile fixe, n'était qu'une façade du personnage car son commentaire enjoué et savant des plantes qu'il offrit galamment à Brigitte rétablit immédiatement sa distinction. Plutôt que de l'assommer, la souffrance excitait alors sa verve ; l'étrange visiteur au petit chien sut parler aux enfants, captiva la petite assistance familiale avec le récit de ses bagarres marseillaises. Il promit de transformer ses horions pris sur le terrain d'enquête en article méthodologique, histoire de confondre les beaux parleurs de l'observation participante qui péroraient douillettement assis dans leur fauteuil. On allait voir ce qu'on allait voir. C'était, disait-il, l'an un de son hégire. Paul se souviendrait autant que les siens de cet instant familial avec le tigre de papier qu'il avait soigneusement découpé et collé naguère dans son album. D'où l'image qui lui vint chez David du domicile de Gabaroux en forme de caverne d'Ali Baba, avec niche, treille et poulailler ; vision fantasmagorique du fouillis de l'existence qui faisait contraste avec la pureté linéaire des concepts.

D'invité à invitant, Paul se fit ainsi plus présent dans le milieu, plus proche de ceux qu'il étudiait, si bien que Schaeffer lui proposa à son tour de dire quelques mots en public pour la célébration des dix années de la Mirev. Le voilà passant de l'appartement à l'amphithéâtre ; autre instant mémorable. « L'usine à fabriquer du vent fait trop d'honneur au plus

obscur de ses soutiers », nota-t-il, en se demandant ce qui avait bien pu conduire au choix de sa personne dans cette affaire, décision aussi flatteuse qu'imprudente. Peut-être une réputation naissante de sérieux qui tranchait avec l'esprit du temps. Préparant l'événement avec une certaine appréhension, Paul proposa à Schaeffer, le maître de cérémonie, de reprendre sous une forme audible et amusante un des premiers chapitres rédigés de la thèse retraçant la petite chronique des grands colloques. « Bonne idée, à toi de jouer ! », lui répondit l'homme pressé. Deux journées suffirent pour définir la trame d'un texte court, ironique et assez incisif pour capter l'attention. Il décida de le lire plutôt que de se risquer à une hasardeuse improvisation. À tout prendre, asséner un texte rigide mais précis valait mieux qu'ânonner un discours aux approximations lassantes. Au fur et à mesure qu'il s'approchait du moment fatidique, il remplaçait un mot dans le métré, en trouvait un autre au saut du lit, rapprochant le texte de l'attente générale qu'il imaginait : de l'ironie plaisante et non grinçante avant tout. Entre le trac et la minimisation volontaire de l'événement, il constata une nouvelle fois à quel point il était agi par le jugement collectif ; c'était là plus qu'une seconde nature, un principe premier de toute sociologie digne de ce nom. Il avait voulu retrouver le chemin de cette morne discipline, le voilà qui en devenait l'hôte obligé.

Pour être tout à fait conforme ou transparent, il noua une cravate brune sur une chemise kaki, veston de tweed et pantalon velours assortis ; propre et net, comme dit le vendeur de Réverbère qu'il croisa dans le métro filant vers le Faubourg Saint-Germain, lieu de la fête. Arrivé à peine en retard dans la cour de l'Hôtel des Saints Pères, il se vit un instant dans la peau de l'aimable héros du film *Quatre mariages et un enterrement*, agent protocolaire appointé des mariages londoniens, qui arrive à la noce en retard en ayant oublié les alliances. À l'intérieur, c'était déjà l'effervescence ; Corinne, la femme de David, accourut vers lui pour lui apprendre que le programme venait d'être chamboulé, car certains grands invités devaient prendre l'avion plus tôt que prévu tandis que d'autres, retenus à l'inverse par quelque urgence, arriveraient plus tard. Son exposé liminaire ripait de ce fait entre deux tables rondes, en interlude. Paul alla aussitôt voir Schaeffer qui se préparait à la tribune de l'amphithéâtre, pour lui dire que ça ne le dérangeait pas de faire sauter son petit exposé. Schaeffer fit mine de s'étonner, admit que le déplacement de l'exposé préliminaire n'était pas très logique, mais insista pour que Paul maintînt sa prestation. Le monde affluait autour d'eux ; l'amphithéâtre fut rapidement plein, bientôt surchauffé. Paul ne pouvait qu'accepter. Les bruyants quinquagénaires faisaient nombre ; des chercheurs de notoriété moyenne, des administrateurs et ingénieurs plus ou moins civils, des spécialistes des innombrables choses de la ville,

architectes, urbanistes, aménageurs et ainsi de suite, avec bien d'autres casquettes militantes, universitaires, politiques. Se sentant l'otage de ce petit monde respectable d'anciens contestataires, Paul se prit pour un saltimbanque, un amuseur, un chanteur d'opérette qui ne devait pas rater son petit morceau de bravoure, ne serait-ce que pour poursuivre tranquillement le lendemain ses travaux solitaires et parfaitement inutiles. Public d'anniversaire certes bienveillant mais aussi prompt à relever la moindre des faiblesses et toujours prêt à tailler les pires costumes. L'enjeu de cette petite sauterie n'était donc pas mince pour Paul, mais déjà l'action le lui cachait.

La première table ronde réunit des hauts fonctionnaires qui s'exprimaient brillamment ; chacun y allait de son anecdote, se faisant caustique à souhait pour la circonstance, jouant à l'autodérision, plaidant pour l'inutilité. Le public semblait amusé par ces galipettes qui vendaient la mèche. Il valait décidément mieux que Paul lise son texte car il était à cent coudées du talent de ces artistes entraînés. La pause survint avec son branle-bas. La noble Elamire vint voir Paul qui se concentrait pour s'excuser de ne pouvoir assister à son exposé car un autre rendez-vous l'attendait. Il savait qu'il la recroiserait un beau jour ; c'était fait, mais il avait alors la tête ailleurs pour pouvoir soutenir la conversation ; il entrait déjà en scène. Dès la reprise, Schaeffer lui donna la parole sans commentaire. L'obscur orateur avertit d'emblée qu'il lirait son texte mais qu'il ne serait pas long. Ce qu'il fit aussitôt en trouvant progressivement le bon ton qui convenait à l'histoire drolatique qu'il débitait sérieusement. D'un colloque à l'autre, ce qui avait été vénéré horrifiait et vice versa ; ceux qui avaient été de ce bord se retrouvaient de l'autre côté, et vice versa, et ainsi de suite. Il arriva au terme avec un semblant d'éloquence : cette histoire était-elle finalement bien morale ? Sourires et applaudissements de la salle. Le maître de cérémonie, visiblement soulagé, lui proposa de diffuser ce texte « si suggestif ». Son petit numéro servit d'embranchement à la seconde table ronde qui démarra sur les chapeaux de roue. Les protagonistes rebondirent sur ses informations et le débat s'engagea avec la salle sur les défaites locales de la pensée. Ouf ! C'était gagné. On ne viendrait d'autant moins à bout de ce débat qu'il se faisait tard et que le vin d'honneur s'impatiait dans le hall. Voilà notre obscur promu au rang des héros de la fête ; des têtes connues et inconnues vinrent tour à tour lui demander ses sources, le féliciter, lui livrer leur témoignage ou lui rappeler un aspect de l'histoire qu'il aurait dû mentionner. Il circula allègrement d'un cercle à l'autre, plus visible que jamais au milieu des petits fours. Bonne ou mauvaise, l'opinion, cette impitoyable déesse, l'accompagna le temps de cette soirée mémorable. C'était bien ce qu'il avait cherché, pour le pire et le meilleur. La musique commença à couvrir les conversations. Paul ne tarda pas à juger qu'il avait suffisamment

satisfait à ses obligations professionnelles pour se permettre de filer à l'anglaise. Il sentait cependant qu'il allait perdre ainsi, quand la soirée se découdrait un peu sur le tard, quelques précieuses observations. Mais il n'était décidément pas prêt à s'engager plus avant dans la comédie à laquelle il croyait avoir déjà beaucoup donné.

Cette soirée réussie dégagea le terrain pour celui qui n'avait plus dès lors qu'à mener à terme la rédaction de sa thèse. Son plan final était des plus simples : d'abord, situer dans l'espace et le temps social, institutionnel et symbolique la rencontre entre la sociologie et la ville ; ensuite, relater le dialogue avec les auteurs plus ou moins marquants suivant les époques ; enfin, faire du croisement entre deux itinéraires significatifs le miroir grossissant de l'évolution générale. Triade plus prudente que ses audacieuses triangulations cinq ans auparavant. Il avait moins le sentiment d'avoir trouvé la lune que d'avoir démontré qu'il savait terminer une grève. Il s'en tenait donc à décrire une petite séquence de l'histoire intellectuelle contemporaine, plutôt que de reconstruire son objet dans une perspective théorique plus ambitieuse. Manière de mesurer ses forces et de faire avec ses faiblesses.

Son temps se partageait plus harmonieusement que naguère entre ses obligations familiales, professionnelles et spirituelles. Mais, au moment où il lui semblait cerner de plus près le petit monde qui l'intriguait, il ressentait parfois un vif désir de s'en échapper. « Aussi longtemps que l'homme garde en lui de l'espace, il garde de la différence » avait dit Maître Eckhart, le bien nommé. Échappées respiratoires, comme cette marche soudaine qui le conduisit de la citadelle de La Défense vers les lotissements pavillonnaires du début du siècle. Ce fut moins les coquets pavillons en meulière qui l'attirèrent que l'effet de rupture qu'ils instauraient avec les gigantesques tours de verre et de béton. Avançant droit devant lui, l'explorateur rencontra de multiples contrastes : entre le bruit assourdissant des autoroutes qui encerclaient l'Arche et le silence d'un jardin derrière les espaliers, entre la surface plane et rectiligne des dalles et le flanc sinueux du coteau qui descendait vers le bourg ancien, entre les tours amnésiques de bureaux et les terrasses où l'on bichonnait encore quelques pieds de vigne devant les clochers de l'église et de l'hôtel de ville. L'une des ruelles pentues qu'il dévala alors avait comme patron Brazza, l'explorateur d'Afrique ou le colonisateur du Congo : pourquoi ici ? Il ne savait pas, mais se rappela à cet instant le fameux ouvrage *Sociologie des Brazzavilles noires*, de l'ethnologue Georges Balandier, qui montrait comment le fils de la brousse, employé dans la ville africaine, changeait aux yeux des autres, des siens et de lui-même ; il n'était plus du village d'où il était venu, ni de la ville où il se trouvait. Balancement universel qui brassait toujours l'air des places publiques.

Celle où notre piéton arriva pour son plaisir servait par sa largesse la majesté de l'hôtel de ville. Les drapeaux de la commune, de la république, et de l'Europe claquaient au vent qui déplaçait les jets d'eau. En cette fin d'année, les nuages habituels s'écartaient pour donner raison à l'escapade imprévue de notre agent ministériel. Celui-ci consulta alors l'horloge municipale. Il ne lui restait plus qu'à humer l'air d'un café, petite fenêtre ouverte sur l'atmosphère locale. Un café ancien avec son zinc usé, son sol en mosaïque multicolore, ses peintures murales vaguement défraîchies. C'était la presse de la mi-journée, les clients assis ou debout mangeaient ou buvaient à vive allure, les commandes fusaient, les garçons couraient, des rires éclataient, le percolateur haletait. Il était temps de remonter vers la citadelle de quartz.

Cette échappée avait quelque chose d'une sortie de tunnel, laquelle ne serait pas forcément une libération. La rédaction de la thèse s'achevait avec l'année pour céder la place à l'étape de sa soutenance. L'impétrant commença à fréquenter les officines de reprographie. En traversant la capitale pour la cinq millénième fois de sa vie, il saisit dans une intuition tardive ce qui pouvait qualifier cette urbanité que sa volumineuse thèse définissait pourtant comme indéfinissable. Mais ce jour-là, l'idée vint à notre voyageur en correspondance dans le dédale souterrain de la station Châtelet qu'il s'agissait plus que d'une simple affaire de définition. En ralentissant le pas, il se vit soudain évoluer au cœur d'une vaste souricière où chaque animal était suffisamment social pour éviter collision et collusion à l'approche des heures de pointe. Ce ballet machinal qui dictait ses propres règles n'était pas que celui du rat des villes car chacun s'observait du coin de l'œil et n'en pensait pas moins, tout à sa tactique ou à sa stratégie. Une infinité de lignes de fuite se condensait dans cet espace mobile où d'innombrables destins se croisaient sans se rencontrer. Cette densité dynamique de particules en mouvement avait sans doute des conséquences incalculables sur ce qui distinguait l'homme de la bête, l'adulte de l'enfant, ou l'habitant de l'étranger. Trop présent et trop mouvant pour souffrir quelque définition, l'épicentre de la ville n'était pourtant aussi qu'un moment de notre civilisation. À l'inverse des bruyants *Embarras de Paris* du père Boileau, ici le silence croissait à proportion du nombre, l'œil avait eu raison de la parole, du moindre cri. Mais qu'est-ce qui bouillait dans la marmite des passants ? La soupe à l'oignon qui fumait jadis dans les gargotes des halles au-dessus du tunnel ? Trop tard pour y répondre. Paul accéléra alors le pas qui le conduisait vers de nouveaux piétinements.

Sa volumineuse thèse de plus de six cents pages, enfin au propre, attendait sagement sur une étagère que son directeur signât le formulaire déclenchant la procédure de soutenance. Aucune objection de la part de Gabaroux, bien au contraire, sauf la tragédie familiale qui l'avait terrassé

jusqu'à l'empêcher d'assumer normalement ses fonctions universitaires. Au bout de deux mois de tergiversations, Paul obtint son accord pour le seconder dans les démarches administratives, pourtant fort simples. Suspendu au-dessus de la plate-forme terminale ou sur la dernière pierre du gué, il devait prendre son mal en patience ; ce mal commun de l'impuissance sociale qui raidit les visages. Un mois plus tard, les rapports préalables à la soutenance arrivèrent, très positifs l'un et l'autre ; du baume au cœur. L'issue était en vue, mais il faudrait encore attendre plus d'un mois car Gabaroux oubliait toujours d'appeler l'un ou l'autre des membres du jury qu'il avait tant bien que mal composé avec son élève. Au cours de cette longue attente, Paul se fit plus présent à la rédaction de la revue qu'il animait avec Lucie, en veillant bien cependant à ne pas empiéter sur les prérogatives de sa rédactrice en chef. Si l'observateur avait été bien content de partager cette aventure éditoriale pour mieux comprendre et décrire son milieu, il prenait depuis lors cette fonction comme un emploi qui justifiait en partie son salaire et qui le sortait de son isolement. Il ne rechignait pas, bien au contraire, à passer d'un numéro à l'autre en s'informant aussi rapidement que possible sur ce qui se disait et s'écrivait sur la disparition des saisons dans la ville, sur la diffusion territoriale des établissements universitaires, sur l'endettement des petits propriétaires au chômage, sur les luttes pour la régularisation des bidonvilles à la périphérie des mégalo-pôles empoussiérées, sur les rencontres inattendues entre citoyens étrangers l'un à l'autre, etc. Il préparait avec sa collègue les notes d'appel à articles, recueillait ceux-ci, organisait le jugement du comité de lecture sur leur publication, négociait avec les auteurs retenus la modification éventuelle de leur texte, ordonnait et présentait le tout dans un éditorial à double signature. Paul avait le souci de limiter ses investissements dans cette affaire car il devait avant tout en finir avec la thèse, mais aussi préparer les cours que David venait de lui demander de dispenser à la fac, et surtout réfléchir à son devenir professionnel incertain. Il profita du pesant intervalle qui le séparait de l'échéance attendue pour goûter quelques jours aux joies physiques de la neige légère au flanc des vallées savoyardes. Au retour, il se mit à fréquenter les amphithéâtres où l'on soutenait des thèses, et commença à échafauder naturellement de nouveaux projets.

Les soutenances de thèse annoncées dans le journal offraient un spectacle culturel gratuit et fort enrichissant mais qui n'attirait que les initiés. Notre impétrant en suspens décida d'y aller voir les ficelles invisibles de ce rite d'institution issu du Moyen Âge. Ces discrètes fêtes de l'esprit avaient souvent lieu dans la capitale le samedi après-midi, comme les mariages. Du côté de la Sorbonne Nouvelle, il assista à l'une sur l'œuvre de Thomas Pynchon, cet écrivain américain de formation scientifique et puritaine, hanté par la dislocation entropique de l'histoire

et par le complot des hommes et leur impuissante rage de déchiffrer le sens du monde. La cérémonie se tenait dans une vaste et lumineuse salle avec moquette et fauteuils confortables, style faux riche désodorisé. L'impétrant, un jeune traducteur professionnel de notices techniques, développa sa thèse du jeu avec les limites qui caractérisait son romancier de prédilection. Les membres du jury ne tardèrent pas à relever la fascination du commentateur pour son modèle ; suprême éloge, ils en vinrent à le définir comme son double. Paul, assis au fond de la salle d'honneur bleu pâle comme le mérite, nota que la subjectivité de l'interprète était ici loin d'être une tare comme en sociologie. Vérité en deçà, erreur au-delà. Il tomba surtout sous le charme de la directrice de thèse qui louait avec finesse et érudition le travail de son élève tout en lui reprochant sa vaniteuse peur d'atteindre la perfection, lui qui était finalement allé plus loin que tous les autres dans l'exploration de l'étrange univers pynchonien. Les heures passèrent comme les nuages, et Paul s'éclipsa discrètement à la pause, estimant avoir suffisamment reconnu les ingrédients du rite qu'il s'apprêtait à accomplir pour la seconde fois depuis une vingtaine d'années. Du côté de la Sorbonne ancienne, la cérémonie se tint dans l'amphithéâtre Turgot au subtil parfum de cire éventée. La fine fleur de l'école historique française prit place à la tribune après s'être longuement congratulée en coulisse. L'assistance qui se déployait le long des gradins était plus nombreuse, plus diversifiée, peut-être plus âgée qu'à la Sorbonne Nouvelle. On sentait qu'un milieu professionnel était venu assister à un de ses événements marquants. L'impétrante était une charmante historienne, déjà connue pour ses remarquables travaux de généalogie de l'urbanisme contemporain ; les nombreux collègues qui étaient venus la soutenir semblaient dire qu'elle pouvait compter sur eux au cas où il y aurait le feu. Mais rien de tel, le rituel déférent se déroula comme sur du papier à musique. L'historienne aguerrie plaida magistralement et les maîtres la couvrirent d'éloges pour son exploration rigoureuse de la troublante période de Vichy au cours de laquelle nombre d'urbanistes avaient collaboré au gouvernement de la honte. Le directeur de thèse, membre chenu et respectable du Collège de France, ne craignit pas de comparer l'ouvrage de sa jolie élève à un fruit mûr et substantiel. Trouvant peu à redire sur un travail aussi volumineux que pertinent, les jurés reprirent entre eux leurs éternelles querelles méthodologiques, pour le régal de l'auditoire. Paul décida cette fois de rester jusqu'au bout, malgré les tirades complaisantes qui tiraient en longueur. Au bout de trois bonnes heures, la salle fut invitée à quitter les lieux le temps que le jury délibère. Le verdict unanime ne se fit pas attendre. Debout, les fidèles revenus applaudirent triomphalement la bien élue des pairs. Le spectacle des amphithéâtres du samedi ne manqua pas de faire naître en Paul l'idée d'en faire un objet à part entière d'observation

de la société intellectuelle. Il songea ainsi à comparer les formes protocolaires et les modes de raisonnement dans les différentes disciplines universitaires. Mais, sur le point de se rendre à Orsay pour une soutenance de thermodynamique, il se dit qu'il courait à la dispersion au moment même où il devait rassembler ses idées.

Au cours de ces mois d'attente et de rumination de ce qu'il allait à son tour dire devant le jury, de nombreux autres projets se bousculèrent pêle-mêle pour prendre la suite de ces cinq années de labeur obstiné. Il songea en effet à comparer avec d'autres pays ce qu'il venait d'observer pour le sien ; il hésita entre ce nouveau travail de titan et d'autres consistant à confronter les disciplines entre elles ou encore le thème de la ville avec d'autres, comme le travail, la religion, l'amour. Il retrouva aussi Jean-Jacques à la relecture des *Confessions* puis Rousseau à celle des *Rêveries* en se laissant bercer par quelque concerto de Bach ou de Vivaldi. Fasciné par le délire expiatoire du philosophe, il emmena un beau matin sa petite famille en pèlerinage à l'Ermitage. Mais il ne s'y attarda pas, à la satisfaction des siens, car il devait rentrer préparer cette soutenance, enfin fixée après ces longs mois d'atermoiements. Depuis quelque temps en effet, il avait augmenté la pression sur Gabaroux pour qu'il contacte les membres du jury, et n'avait pas ménagé ses efforts pour réunir une date et un lieu. Si le niveau universitaire de ce jury était finalement plus qu'honorable, en revanche, le décor n'aurait rien à voir avec les noces de l'esprit auxquelles il avait assisté les samedis : cela se passerait un vendredi dans une petite salle de cours dans un bâtiment provisoire en préfabriqué. Il pouvait trouver mieux, mais il fallait pour cela attendre encore.

La voie se dégagait donc, mais avec une incertitude de taille : Gabaroux serait-il au rendez-vous ? Pour se rassurer, Paul nota cette historiette lue dans *Le Monde des livres* :

Une histoire chinoise raconte que Tchouang-Tseu était célèbre pour la virtuosité de son pinceau. Un jour, l'empereur lui demanda de dessiner un crabe. Tchouang-Tseu accepta, à condition que l'empereur lui donne un délai de cinq ans, ainsi qu'une maison avec une douzaine de serviteurs. Les cinq années s'écoulèrent, mais le dessin n'était toujours pas commencé. Tchouang-Tseu réclama cinq années supplémentaires et l'empereur les lui accorda. Quand la dixième année fut sur le point de s'achever, Tchouang-Tseu prit son pinceau, le trempa dans l'encre et en un instant, en un seul trait, il dessina un crabe, le plus parfait des crabes qu'on eût jamais vu.

Le jour venu, Paul se leva d'une courte nuit, la tête lourde ; il n'avait pas réussi à vaincre son angoisse. Peccadille, se dit-il pour se rassurer en voyant Sarajevo s'écrouler sous les coups de mortier et les fosses macabres rouvrir au Rwanda. Il chercha toute la matinée une minuscule boîte métallique en forme de pastille, avec un dragon d'or crachant du feu

sur fond rouge et qui renfermait un miraculeux onguent chinois pour les maux de tête. La trouvant enfin sous une pile de livres, il s'en appliqua sur le front, d'un léger massage. Le baume aux mille essences fit aussitôt merveille. Paul pouvait tenir debout en en remettant juste avant la soutenance. Ce qu'il fit discrètement en maraudant dans les rues autour de la Sorbonne Nouvelle. Des panneaux électoraux étaient sortis pour les législatives. Il se mit à les parcourir en diagonale, histoire de tester sa résistance à la migraine. Quel ne fut pas son étonnement de découvrir le visage de Véronique Milesi sur une affiche. L'ambitieuse se présentait chez les écologistes, tout un roman. Mais en cet après-midi ensoleillé de juin, il était déjà l'heure d'y aller, pour le sien de roman. Heureuse surprise ! Gabaroux, pour une fois en avance, attendait dans la salle bientôt surchauffée du triste préfabriqué. Son œil plus noir que jamais transperça leurs salutations conventionnelles. Il avait l'air de dire froidement : vous voyez, je suis là quand il le faut, mais pas plus, service minimum oblige ; ne vous faites aucune illusion, surtout pas sur ma présence ici ! L'assistance affluait, peut-être plus nombreuse que prévu, car Paul avait volontairement limité les invitations. Au complet, les membres du jury se congratulèrent pour définir le président, le tour de parole, et quelques autres considérations inaudibles pour Paul s'écartant poliment du cercle de qualité. La minuscule salle de cours sentant le renfermé fut vite remplie par les collègues de bureau, quelques enquêtés curieux, mais aussi la sœur et le frère du héros du jour ; une trentaine de fidèles. Saluts et bises entre le public et Paul, à peine anxieux, le cœur subitement léger. Il se fit aider pour disposer les tables et les chaises en amphithéâtre de poche. Pendant que l'assistance se posait après le remue-ménage, il distribua des bouteilles d'eau minérale à ses juges alignés face à lui.

André Pujol, le petit homme cravaté qui l'avait évité en entrant, professeur émérite et auteur du principal dictionnaire de la discipline, ouvrit alors la cérémonie d'un ton monocorde, sourd et mal assuré pour un président. Il donna la parole à l'impétrant, selon l'usage, pour présenter l'affaire. Pas plus assuré que lui, Paul lut alors un résumé de son travail et fit un bref commentaire de ses limites en s'efforçant d'être aussi convaincant que modeste. Le président au teint terreux et à l'œil vitreux derrière des lunettes cerclées d'or le remercia en soulignant platement qu'il s'en était bien tenu aux vingt minutes imparties ; il passa ensuite la parole au directeur de thèse.

Gabaroux commença par déposer une guirlande d'éloges sur l'ouvrage à apprécier : érudition, finesse, minutie, équilibre entre engagement et distanciation, entre approche interne et externe, entre vue d'ensemble et de détail, etc. L'habileté à circuler entre les échelles de temps et entre les angles d'approche emportait l'adhésion. Après les fleurs, qui cette fois n'étaient pas sauvages et donc peut-être moins sincères, vinrent les

questions ou les réserves : l'ancrage du milieu savant dans le champ politique n'était certes pas ignoré mais insuffisamment défini dans ses effets sur le cours des doctrines et des procédures ministérielles ; l'analyse des relations entre emplois, positions et œuvres ne débouchait pas sur un modèle clair. Bien qu'averti de ces questions, Paul ne trouva pas dans la digression subtile de son maître quelque prise pour y répondre. Sa réponse n'en fut que plus confuse. Les regards du jury passèrent rapidement de la curiosité à la perplexité. Le président fit alors mine de remercier Paul pour toutes ces précisions.

L'intervenant suivant, Joël Wurtz, tenant du milieu et figure de son échantillon (Ariste), était un des deux rapporteurs préalables. Lui aussi commença par les louanges en insistant sur le remarquable jeu croisé d'enquêteur, de commentateur, d'arbitre, de spectateur, et même de financeur, qui faisait le sel de cette thèse originale. Puis vinrent les critiques : la description des relations intellectuelles manquait en effet de consistance sociologique ; il aurait peut-être fallu dépasser le stade de l'enquête individuelle et prendre les groupes ou les laboratoires comme unités d'analyse ; le principe explicatif de la cité savante souffrait sans doute de ces lacunes. La réponse fut moins allusive et filandreuse que la précédente, mais probablement encore trop abstraite.

Le suivant n'était rien moins que l'avenant Schaeffer qui avait retrouvé son habitus universitaire pour l'occasion, tel un officier à la retraite revêtant sa tenue de parade pour un gala. Comme s'il devait encore faire amende honorable auprès de son ancien corps d'élite, il rappela qu'il parlait au titre du médiateur professionnel qu'il était devenu plutôt qu'à celui de l'enseignant-chercheur qu'il n'était plus. Il ne se posa pas moins en historien, après les compliments d'usage, pour regretter que la généalogie proposée par Seynier ne mette pas suffisamment en avant son caractère conflictuel. Certes l'enquête compréhensive faisait bien ressortir la souffrance du métier de chercheur, mais les antagonismes objectifs restaient trop implicites dans le récit. Il évoqua ainsi les attaques politiques et académiques récurrentes contre la recherche urbaine dont il était le témoin. Dans sa courte réponse Paul reprit l'argument classique de l'économie générale de la recherche qui l'avait obligé à ne pas s'appesantir sur les conflits. Tout en se défendant aussi mollement, il se demanda s'il n'avait pas fait l'erreur d'exclure Schaeffer de son échantillon distingué. Défaut ou excès de politesse de sa part, effet d'une trop grande proximité entre le sujet et l'objet ? Seules les circonstances décidaient de la réponse à ce genre de question : Schaeffer aurait pu tout aussi bien s'offusquer de se voir inclus dans cet échantillon comme un simple cobaye.

Le juré suivant était Laurent Costa, l'épistémologue distingué qui avait proposé à Paul de publier son enquête deux ans auparavant. Cet autre

rapporteur préalable, également collègue de Wurtz sur les bancs de l'École Normale, insista sur le caractère pionnier de la thèse que Seynier devait probablement à sa position en marge de la cité savante. Il établit un parallèle entre cette recherche et le fameux « programme fort » qui se développait alors en sociologie des sciences plus dures mais pas plus exactes. Il se fendit là d'un véritable cours magistral extirpant soudain l'obscur labeur du thésard de sa solitude pour le pousser sur le devant de la scène savante. Comme les intervenants précédents, il regretta cependant une approche trop réservée des disputes constitutives. Cette thèse n'offrait pas moins une base précieuse pour des comparaisons fécondes avec d'autres contextes, d'où l'intérêt de la faire connaître au-delà du cercle des initiés. Dans sa réponse, Paul tenta d'abord de préciser son interprétation des fameux *Themata* énoncés par Gerald Holton (physicien américain et historien des sciences), ces idées fixes que tout savant poursuit au long de sa carrière et qui ne sont pas sans effet sur les découvertes. Grâce à sa croyance métaphysique en l'harmonie du monde, l'astronome Kepler avait pu ainsi s'abstraire de ses convictions pythagoriciennes pour passer du cercle à l'ellipse comme principe explicatif du mouvement céleste. Ainsi, les thèmes de longue durée poursuivis par les chercheurs que Paul avait fait parler résultaient d'une alchimie variable entre le développement cognitif propre et le travail souterrain de l'imaginaire. Au cours de cette laborieuse réponse, l'onguent chinois épuisa définitivement ses vertus et Paul retrouva sa migraine. La sueur inondait sa chemise et perlait sur son front (par crainte d'on ne sait quel refroidissement en cette journée estivale, il avait gardé sur lui un sous-tricot). Accablé de migraine et de chaleur, il justifia ses lacunes en invoquant mécaniquement l'économie générale de son affaire.

Vint enfin le tour du dernier juré, et non des moindres : Pujol n'était ni normalien, ni agrégé mais honorable professeur blanchi sous le harnais. Paul l'avait proposé à Gabaroux pour représenter l'*Homo academicus*, à défaut d'autre spécimen alors disponible. Si l'on cherchait ainsi la différence critique, on pouvait s'estimer comblés, trop sans doute. Toujours aussi tendu, le président commença par louer la tentative que Seynier venait de faire pour se ressourcer dans sa discipline de formation après de nombreuses années passées ailleurs ; il flatta sa culture philosophique, ses scrupules méthodologiques, sa minutie, etc. Puis, le nez sur ses notes, se mit à relever un par un les néologismes « douteux ». À la lecture « forcée » de cette thèse « bizarre », il s'était demandé si la multiplicité des angles d'approche ne masquait pas tout simplement une certaine confusion d'esprit doublement aggravée par un style faussement littéraire et par une certaine complaisance autobiographique. Toute cette prose médiocre noyait la justification de choix aussi essentiels que celui de la période d'analyse. Le brutal et sourd réquisitoire de Pujol contenait

mal une sorte de rancœur ou de revanche à prendre contre ceux qui avaient pu flatter un tel dévoiement de la discipline. L'acte d'accusation sur la forme masquait la réprobation sur le fond qu'il n'exprimerait pas autrement. « Vous nous transformez en voyeur involontaire de notre communauté... J'ai été très agacé par votre style trop recherché puis franchement mal à l'aise au fur et à mesure que vous en rajoutez sur les petites histoires de la tribu au lieu d'en faire l'analyse objective... En somme, vous appartenez bien sans le dire à cette philosophie postmoderne qui ravage notre discipline... ». L'implication évidente du procureur dans son réquisitoire provoqua un certain malaise. Le jury fit grise mine quand Pujol déclencha quelque fou rire parmi l'assistance. Lucie s'esclaffa la première comme pour encourager Paul à ne pas fléchir dans sa réponse. Pour la première fois, il se vit sérieusement pris dans les lignes de force du milieu, affublé d'un nouveau stigmaté : « postmoderne ! ». Il ne s'y attendait pas. L'agaçant papillon de nuit était enfin épinglé dans une vulgaire boîte à chaussures. Lorsque le Grand Inquisiteur termina sa diatribe dans un dernier hoquet, Paul épuisé s'étonna de la faiblesse de ses arguments – la salle également, comme il l'apprendrait par la suite. Au cœur de ce psychodrame, il hésita quelques secondes à reprendre chaque mesquinerie et chaque erreur pour révéler la mauvaise foi de son juge. Mais l'énergie qui lui manquait alors risquait de l'enfermer dans une dangereuse polémique. Il se contenta de justifier à nouveau le sens de son entreprise en faisant amende honorable sur ses zones obscures. Lacunes facilement transformables en pistes pour de nouvelles investigations, par exemple : la comparaison franco-britannique des diasporas d'anthropologues dans les villes africaines et ses effets en retour sur les métropoles du Nord ; le problématique héritage marxiste en Amérique latine, etc. Modeste et positif comme il se devait, il ne s'autorisa qu'une seule allusion polémique sur cette indéfinissable postmodernité qui lui était reprochée. Probablement un mot de trop, comme il l'apprendrait également par la suite. Pujol, l'air furieux, reprit sans discuter son rôle de président pour lever la séance.

Le huis clos s'installa, les proches félicitèrent Paul pour avoir tenu tête à ce méchant Pujol. Mais pourquoi l'avoir choisi ? lui demandaient-ils interloqués. L'attente se fit longue ; des fidèles quittèrent les lieux en s'excusant. Le couloir exigü devint moins bruyant. Une demi heure, trois quarts d'heure, bientôt une heure ; la porte s'ouvrit enfin devant le dernier quarteron ; la discussion avait manifestement été plus rude que prévu. Heureusement que le règlement n'opposait plus la clause d'unanimité pour la délivrance de la mention suprême, car Pujol, piqué au vif, n'avait pas cédé à la pression amicale de ses collègues. Président récalcitrant, il assumait quand même sa responsabilité en prononçant l'heureuse sentence sous les applaudissements des derniers présents. Pris dans le feu de

l'action, Paul ne pouvait mesurer l'absurdité de la situation : cinq années et plus d'esclavage pour une mention aussi suprême que dérisoire. Il invita alors ceux qui l'aimaient à le suivre au bistrot du coin pour arroser ça ; pour une fois qu'il lui revenait de montrer le chemin !

L'ambiance se décontracta aussitôt autour du zinc. Des amis se retrouvèrent, des contacts se nouèrent. Schaeffer plaisanta peut-être pour la première fois avec Gabaroux ; Wurtz se fit courtiser par une collègue de la Mirev ; Lucie devisa avec Costa. Alain, le petit frère de Paul sirotait avec la confrérie en établissant quelque parallèle moqueur avec son propre milieu, le cinéma. On trinquait dans un joyeux désordre. Paul se souvint alors de cet autre café, au début de son aventure, où il s'était surpris à méditer sur la vie trépidante des bouteilles, des tasses et des cuillères. La danse des hommes avait ici remplacé celle des objets. Et après ? Revenant à lui, il pensa soudain à la proposition de publication que Costa lui avait faite deux ans auparavant. Allait-il la renouveler ? Lucie alla au devant de la question quand elle demanda à Costa ce qu'il en était de sa nouvelle collection. Lorsque Paul se joignit à cette intéressante conversation, Costa réitéra sa proposition, mais lui demanda en même temps de contacter des maisons plus connues avant de faire affaire avec lui. Paul cherchait le sens de cette réponse ambivalente pendant que les cercles se divisaient en couples confidentiels. Pujol partit bien sûr le premier, il était quand même venu. José qui le connaissait bien souffla à Paul qu'il ne l'avait jamais vu aussi hargneux que tout à l'heure ; il avait peut-être eu le fâcheux sentiment d'avoir été pris au piège par ces normaliens – dont Pujol n'était pas précisément – qui s'amusaient à faire à l'occasion quelques pieds de nez à l'académie. Paul trouva l'explication un peu courte sans toutefois en voir une autre. Il se sentit alors le dernier des docteurs Diafoirus trinquant pour la première fois au milieu de ses confrères. Le moment convivial qui s'achevait condensait la réalité qu'il avait cherché à décrire, comprendre et expliquer sur le papier ; en en faisant désormais partie, il retrouvait cette densité naturelle qui la rendait si opaque ; hommes et femmes, verres et tasses, livres et vies danseraient encore longtemps ensemble. Cette réalité ambivalente, immense et minuscule matrice des choses et des êtres, fit alors mine de prendre congé d'elle-même. Ultime pirouette qui ne trompe personne.

À la sortie du café, Paul proposa à Gabaroux de faire un bout de chemin ensemble. En cette fin de journée qui annonçait l'été, la foule des boulevards bruissait et chatoyait sous un soleil d'or. Ils la traversèrent d'un pas lent, éludant une à une chaque suite à donner à une affaire bientôt terminée entre eux. Soudain l'idée vint à Paul d'inviter son maître à dîner dans les parages de Saint-Germain. Mais il craignit aussitôt de lui forcer la main. Ils se dirent simplement au revoir à l'entrée d'une bouche de métro.

CHAPITRE VII

PLIS

Alors que Gabaroux s'en retournait par le métro vers une destination inconnue, Paul resta en surface à marcher le long des boulevards, hésitant sur la direction à prendre. Après avoir traversé le jardin du Luxembourg pour décanter l'événement au soleil couchant, il se retrouva sur le chemin de la maison, mû par la force de l'habitude. Il n'était pas du genre à s'arrêter au premier bistrot venu, pour arroser ça, ou plutôt noyer son vague à l'âme dans une solitude peuplée. Il ne dévierait pas de sa sourde trajectoire de fourmi trop bien éduquée. À son tour, il reprit le métro dans le quartier des Gobelins pour rejoindre son domicile, à quelques stations hors les murs, au-delà de la porte d'Italie. En ouvrant d'un geste mécanique la porte de son appartement, une musique assourdissante le surprit : c'était Aline, sa fille, qui se livrait à une séance de *Dance Machine*. Une fois de plus, il lui dirait de baisser le volume et elle se ferait plusieurs fois prier jusqu'à ce que lui-même arrête la musique aux grands cris de l'adolescente. Brigitte n'était pas rentrée et Luc était au fond de sa chambre en train de relire les aventures d'Astérix le Gaulois. Pas de courrier, pas de devoirs, rien de neuf, il ne restait plus qu'à interroger le réfrigérateur pour répondre au fameux « quand est-ce qu'on mange ? ». Lorsqu'il raconterait sa journée mémorable à Brigitte, elle ne manquerait pas de lui reprocher de ne pas avoir invité Gabaroux au restaurant.

Décidément « la vie continue » se dit Paul en songeant à cet ouvrage autobiographique de l'historien Georges Duby qu'il avait récemment lu dans l'espoir de s'éclaircir le style et de poser sa voix pour la soutenance. Après l'émoi, le travail de deuil ne faisait que commencer avec les suites pratiques à donner à la soutenance, notamment la publication des bans. Recontacter Gabaroux et les autres membres du jury afin qu'ils envoient à l'administration leur rapport signé pour solde de tout compte. Cela prit une semaine pour Pujol qui s'était refusé à tout commentaire, une quinzaine de jours pour Costa et Wurtz, six mois pour Gabaroux, et neuf mois pour Schaeffer, pourtant le plus matériellement accessible. Pour une fois Gabaroux ne fut pas le dernier. Heureusement que Paul n'était pas pressé de définir son destin, déjà bien entamé. Dans la période flottante qui s'annonçait, il allait cependant s'employer à trouver un éditeur sur les conseils de Costa. Voulant en finir au plus tôt, il adressa précipitamment au début de l'été son épaisse thèse, brute de décoffrage, à quelques

éditeurs universitaires. Le résultat se fit tellement attendre, que pris d'impatience, il décida d'accepter la première proposition de Costa et se lança, dès son accord téléphonique, dans le remaniement du texte. Il termina cette reprise à l'automne au moment même où il put enfin joindre les deux autres directeurs de collection sollicités pour s'entendre dire que sa thèse avait failli se perdre, promenade d'un secrétariat à l'autre, et qu'en tout état de cause elle méritait une certaine remise en forme pour être soumise à quelque comité de lecture. La réponse de l'un était nettement plus encourageante que celle de l'autre, mais il était déjà trop tard, car le futur auteur s'était désormais engagé avec une maison, certes moins prestigieuse que les précédentes. Paul avait peu de remords, car il avait appris ses limites : il savait qu'en l'occurrence un tiens valait mieux que deux tu l'auras. Ce proverbe un peu mesquin lui permit sans doute de cacher la nouvelle blessure narcissique que lui infligea le peu d'empressement des éditeurs sollicités. Leurs réponses polies et dilatoires ressemblaient comme des sœurs aux lettres impitoyables qu'il reçut naguère d'un fameux comité de rédaction refusant son article. À quoi bon donc prétendre devenir un jour professeur si le docteur ne pouvait même pas être légitimement reconnu comme auteur ? Voilà qui rajoutait aux hésitations de Paul sur la voie à suivre, même s'il devinait que, là aussi, il continuait à marcher dans une direction donnée. Celle, en tout cas, qui le conduisait machinalement au bureau de la revue.

Il y passait l'essentiel de son temps à lire les articles des autres pour en extraire les résumés et à rédiger des notes de lecture sur les derniers ouvrages. Ce n'était pas la moindre des épreuves que de relire mot à mot ces articles afin d'améliorer au moins leur forme qui laissait souvent à désirer. Rude tâche pour notre candidat à la publication ; s'il réussissait à ne pas s'aigrir à l'accomplir, elle ne pouvait que rendre plus aigu son jugement sur la vanité du rôle d'auteur auquel il aspirait. C'est dire que lorsque notre rédacteur rejoignait à la mi-journée son petit bureau, ce n'était pas pour se tourner les pouces et l'on peut comprendre qu'il y réduisait ses contacts humains au strict minimum, quitte à confirmer son image d'introverti. S'il évitait le plus possible les trop fréquentes réunions qui ne menaient nulle part, il ne pouvait tout de même pas refuser le défilé dans son bureau des collègues qui avaient assisté à sa soutenance de thèse.

On le voyait alors écouter patiemment le rondouillard Christian Ortega, vieille connaissance depuis plus de vingt ans, juriste devenu bureaucrate mais resté militant syndical aux convictions inébranlables, personnage méditerranéen, jovial et bavard. Une longue histoire les réunissait : Marseille, la fac d'Aix, la migration en Lorraine ; des souvenirs militants, familiaux. Alors que Paul avait changé de femme, de profession et de politique, Christian au contraire, était resté fidèle à toutes

ses promesses, même s'il les voyait se déliter lentement devant lui. Il venait donc régulièrement bourdonner dans la cellule du solitaire pour le tenir au courant des derniers potins de la maison ou pour l'enrôler dans des projets de séminaire aussi fumeux les uns que les autres. La forme importait plus que le fond. Puis c'était le tour de Sylvie Heppner, une héroïne de 68 en mal d'aventure. Elle non plus qui ne manquait pourtant pas de couleurs appréciait le calme apparent de Paul. Elle venait invariablement l'informer des crasses que lui faisait le milieu universitaire qu'elle avait courageusement décidé d'intégrer sur le tard. Une autre fois, c'était au tour de Magali Périer, illustratrice de la revue. À la différence de Lucie qui faisait encore semblant de croire à son travail, Magali ne se prenait pas plus au sérieux que Paul son complice en dérision. Le moindre coup de feu avec Lucie se transformait entre eux en dernier pétard mouillé. Autour de ces habitués gravitaient d'autres électrons. Michael Lazar, par exemple, un nouveau collègue qui partageait avec Paul le même désagréable sentiment de s'être fourvoyé dans un ministère qui n'avait que faire des vocations tardives pour la recherche. Lui aussi ne parlait pratiquement que de ses aventures universitaires, mais en conquérant, à la différence de Sylvie, fausse victime. Ancien chimiste radicalement reconverti en spécialiste des politiques locales de l'emploi, Michael aimait visiblement débattre avec Paul de théorie et lui soutirer l'information bibliographique qui lui manquait. Hervé Poussel, naguère peu amène, s'était transformé en habituel quémandeur de conseil. La présence de Paul dans la revue de la maison, sa thèse menée à terme et le temps avaient arrangé les choses. Enfin, il faut mentionner les apparitions éclair de David à l'étage de la Mirev ; l'homme-orchestre ne manquait pas de passer dire deux mots plaisants à son hagiographe besogneux. Les liens avec le premier cercle d'accueil dans la Mirev s'étaient aimablement distendus : depuis que la revue l'avait accaparé, Paul ne faisait plus équipe avec Renaud et Gérard ; quant à Georges, il avait quitté le service sur un désaccord avec Schaeffer. Paul et Renaud ne se croisaient plus que pour parler de religion, ce qui n'était quand même pas rien. Enfin, depuis l'affaire de la chaire, Paul n'avait plus que des nouvelles indirectes de Judith.

La thèse rapidement remaniée en forme d'ouvrage plus digeste était partie chez Costa qui demanda alors à son auteur de bien vouloir patienter au moins un an car sa maison d'édition subissait un « moment de surchauffe ». Une longue attente que Paul devrait mettre à profit pour préciser ses projets aussi nombreux qu'aléatoires. Il se vit d'abord invité à écrire un article pour une nouvelle revue de sciences sociales au comité de lecture prestigieux dans lequel siégeait Gabaroux. Invitation tardive et inattendue qu'il ne pouvait raisonnablement refuser, mais qui allait différer ses choix de quelques mois. Après avoir hésité sur le fil

conducteur de son récit, il résolut de réécrire la chronique de la rencontre entre la ville et la sociologie au risque de se faire reprocher un nouveau « qui trop embrasse mal étreint ». S'il rouvrait quelques fenêtres sur les zones d'ombre de cette petite histoire, comme par exemple la fabrication coloniale de cette improbable ethnicité dont la ville redevenait le milieu par excellence, il n'avait pas cependant l'intention d'aller au dehors voir ce qu'il en était. En confectionnant son article de la dernière chance, il pensait en effet à tout autre chose qu'à mettre ses hypothèses à l'épreuve. Il avait en effet un peu perdu le goût de ratiociner sur l'histoire du savoir.

Entre autres désirs de substitution, il se voyait bien ouvrir la fenêtre sur la Vierge de la Garde, rayonnante patronne de sa cité natale. Partir au petit matin à la découverte de son mystère comme l'ethnographe colonial partait autrefois à la chasse au moindre gri-gri avait un arrière-goût de blasphème. Remonter le fil d'Ariane qui reliait le folklore le plus tapageur aux drames les plus intimes lançait un nouveau défi à notre Sisyphe qui se prenait pour Thésée. Mais comment faire sans quitter tout pour y aller voir de plus près ; plus trivialement, comment s'installer sans moyen ni statut dans la cité phocéenne avec sa petite famille sur le dos ? Le jeu en valait-il la chandelle ? se dit-il, comme pour justifier par avance son renoncement.

La nuit portait conseil : il y rêva une nouvelle fois de Laura, fantôme d'amour fou qui le hantait encore dans ses égarements. Mais la dernière scène n'avait rien d'idyllique. Ça se passait aux abords de la gare de Metz, la nuit venait de tomber. En allant prendre le train pour Paris, Paul croisa soudain Laura, rayonnante au bras de Gilles, celui qui avait su la conquérir à la différence de Paul qui n'avait jamais su ce qu'il voulait. Ce dernier fut d'autant plus embarrassé que Laura l'accusait de vouloir signer indûment avec elle un recueil de textes littéraires sur la ville. Elle pouvait compter sur Gilles, étoile montante du prix Goncourt, pour éreinter Paul dans les milieux de l'édition. Une cruelle vengeance qui ne ressemblait guère à la tendre et indélicate Laura, mais qui renvoyait à l'incapacité d'aimer de Paul, à ses suffixes barbares – technique, politique ou scientifique –, à la piètre idée qu'il se faisait de lui-même et qui le poursuivait. Ce cauchemar sournois en disait long sur l'improbable chemin qui lui restait à parcourir pour retrouver un minimum de dignité : tenter à son tour d'écrire comme les écrivains ; laisser tomber le club des chiens savants qui ne voulaient pas de lui et aller à la rencontre des chats romanciers qui l'ignoraient superbement. Malgré ses allures de fuite en avant, emprunter ce boulevard était peut-être aussi une manière de prendre la relève de son frère aîné, le prodige familial qui vingt ans auparavant s'était tragiquement écrasé sur le pavé de Paris. Paul ne devait-il pas d'ailleurs à son frère Julien d'avoir rencontré Laura ? En attendant de relever les nombreux défis qui l'assaillaient, le rêveur

traversa l'imposante architecture romantico-germanique de la gare messine puis, une fois parvenu sur le quai humide et venteux, se demanda ce qu'il faisait là, face à ces rails luisants qui s'enfonçaient dans le brouillard, vers l'inconnu.

Il ne se rendait pas compte qu'il venait de se tourner vers cette contrée lointaine et brumeuse de la fiction plus vraie que la science. Forêt luxuriante peuplée de métaphores courant en tous sens. Dans ce pays de *hobbits*, personne n'échappe à la contingence de la raison ; les agélastes du genre de Pujol le fuient comme la peste. À la faveur de ses lectures sur le conflit philosophique renaissant entre rationalisme et relativisme, il se laissa séduire par l'ironie de Richard Rorty : ce philosophe américain contemporain affirmait que Proust n'avait aucune raison de croire que la sonorité du nom de Guermantes signifierait quoi que ce soit pour quiconque, hormis son narrateur, à la différence d'un Heidegger qui pouvait croire qu'Aristote, Descartes et *physis ounoein* signifieraient quelque chose pour tout le monde. À cette apologie de la quête privée, seule à même de défier le temps, Rorty joignait une morale de la solidarité humaine. Mais Paul se suffit alors du premier volet. Il ne tarda pas à se demander ce qu'il pouvait bien faire des milliers de feuilles de son « carnet de route » à partir du moment où son voyage se terminait avec la publication de la thèse. Pourquoi continuait-il à le remplir chaque semaine comme si de rien n'était ? Sur quelle route marchait-il ou s'engageait-il ? Et s'il retournait les feuilles de son carnet comme des cartes, comme le lui avait appris sa grand-mère cartomancienne ? Il n'aurait plus qu'à inventer par écrit cette autre vie, ce double de rêve et de papier au mensonge plus vrai que la réalité. Certes, renouer avec le feu sacré des ancêtres risquait d'être encore moins toléré que la thèse par ses proches, pourtant rompus à ses caprices. S'y lancer serait manquer à tous ses devoirs, y compris ceux que cette thèse impliquait, tels les articles d'approfondissement, la publication du livre, ou les cours à donner. Plus les jours passaient, plus l'hésitant subissait sa condition, imaginait de nouvelles pistes de recherche et revenait au même point, à cette fameuse réinvention de la vie par l'écriture. Piocher dans le tas de feuilles mortes de son journal, disposer les plus curieuses en rond sur sa table d'analyse, les retourner tous les trois pas de doigt et raconter l'histoire. Non plus l'histoire de soi, mais celle d'un moment de « l'autrui généralisé » comme avait dit George-Herbert Mead, autre philosophe américain que Paul ruminait parfois.

Un beau matin, l'explorateur insatisfait osa rouvrir pour lui-même son carnet de route ; son goût de l'inconnu et son projet d'objectivation avaient eu raison de cette pesante réserve qui lui interdisait de s'intéresser à son propre journal intime. Après tout, le moi n'était pas aussi haïssable qu'avait bien pu le dire Pascal dans un excès de lucidité. Et d'abord parce

qu'il était en fait toujours plus nombreux que prévu. Il lui fallait en effet lire l'autre en se relisant lui-même ; un nouveau pli à prendre. Et il s'y tint plusieurs semaines jusqu'à ce qu'un plan d'écriture s'imposât à lui : ni plus ni moins que les petites aventures, très peu sentimentales, d'un thésard tardif ; un peu ce qu'il venait de vivre, mais pas tout à fait quand même. Le récit engageait quatre pronoms principaux : « Il » relatant les faits et gestes du héros ; « Je » écrivant son journal ; « Nous », enrôlant le lecteur ; « On », faisant la même chose mais plus poliment ; « Elle », « Vous » et « Tu » jouant les seconds rôles. Sept chapitres se présentèrent à lui comme les sept jours de la semaine, ou les sept âges de la vie, planètes de l'univers, couleurs de l'arc-en-ciel, branches de la *Menorah*, dons du Saint-Esprit, tours autour de la *Kaaba*, etc. :

- « Mémoire », rappel fragmentaire d'une existence sans relief ;
- « Renoncement », tentative de modifier sa condition sociale ;
- « Cercles », milieux traversés par le volontaire ;
- « Revers », difficultés rencontrées ;
- « Regard », observation des autres qui deviennent ainsi des semblables ;
- « Découvertes », ou les limites du regard ;
- « Horizons », l'avenir du passé.

Une vague intrigue s'annonçait, mais ses ingrédients, ses événements, ses personnages restaient encore à définir. Paul laissa alors son carnet en plan pour aller faire son marché au grand bazar de la littérature de poche. Tout y passa ou repassa : la Poétique d'Aristote, sa Physique aussi, les innombrables confessions d'Augustin à Leiris : Montaigne, Rousseau, Goethe, Chateaubriand, Proust, Valéry, Gide, Sartre, Yourcenar, Green, etc. Joyce voyageait avec Thérèse d'Avila, Sénèque avec Lao Tseu, Darwin avec Rimbaud, etc. Les émouvants habitants de la Terre humaine s'en mêlaient aussi : le Soleil Hopi, le Cheval d'Orgueil, Viramma ou Suerte. Voilà qui changeait des épigones de Durkheim ou de Weber.

Un tel désordre de lecture dégageait une grande bouffée d'air frais. Mais notre émule de Bouvard et Pécuchet courait au-devant du danger : au fil des mois qui creusaient l'écart entre ses exaltants désirs et la morne réalité, une lancinante douleur le saisit à l'estomac. Il digérait de plus en plus difficilement une nourriture terrestre qui n'avait pourtant rien des audaces de ses lectures. Le mal insidieux commença à troubler son sommeil lourd. Était-ce le retour des séquelles de son lointain séjour en Inde ? Était-ce l'hypocondrie de l'écrivain naissant enfin en lui ? Ou un banal ulcère, ou un fatal cancer ? La diète qu'il s'imposa de lui-même le fit maigrir à vue d'œil ; sa mère s'en alarma, Brigitte s'en inquiéta ; quand il leur répondit qu'il se trouvait certes plus léger mais qu'il ne se sentait pas plus fatigué qu'avant, elles insistèrent pour qu'il aille enfin voir un médecin. Les courtes vacances d'été qui survinrent n'apaisèrent pas la

douleur. Au plus beau jour de cet été, elle se fit insoutenable après un repas un peu plus gras et arrosé qu'à l'ordinaire. Un vrai jeu de cache-cache avec soi-même. L'enfant en lui s'en lassait, l'adulte s'interrogeait sombrement : et s'il n'avait plus qu'une année à vivre, ou moins encore ? Et si tout ce qu'il avait lu et médité abstraitement sur la vacuité de l'existence, ou sur cette vie tenace mais ne tenant qu'à un fil, se réalisait tout simplement pour lui ? Qu'est-ce qu'il ferait alors ? Dès la rentrée, il se résolut de guerre lasse à l'examen médical. Un fringant gastro-entérologue le fit parler de son stress quotidien, de ses repas frugaux avalés à la hâte, de ses réveils nocturnes la bouche acide. Le médecin ne trouva rien d'anormal au palper mais prescrivit une endoscopie pour en avoir le cœur net. En une seconde, le patient vit son petit monde se réduire de quelques centimètres et se décaler comme sur une photo double : ce qui était encore à l'instant même au centre de sa vie basculait soudain dans le secondaire ; le nouveau centre était invisible. « Il faut en avoir le cœur net », avait dit le docteur.

La préparation de l'endoscopie consistait à absorber trois litres d'eau mélangée à un produit épuratif au goût saumâtre ; une véritable purge, comme la confession avant la communion. Après avoir consciencieusement suivi cette désagréable prescription, le patient se présenta purifié au guichet de la clinique où il paya son entrée ; de là, une infirmière antillaise lui indiqua avec force gestes la voie à suivre : choisir son lit ; déposer la veste et le sac dans le petit casier attenant ; descendre au sous-sol avec le papier ; le donner à sa collègue à l'accueil du service et suivre ses indications. Il s'exécuta, se laissant guider comme un enfant. « Je suis (suivre) donc je suis (être) », nota-t-il au cours de sa longue attente solitaire dans le couloir. Moment de recueillement avant le sacrifice. Il se souvint alors de cette autre attente dans le couloir, plus vaste et peuplé, de l'hôpital Rothschild où, il y a dix ans, il s'apprêtait à passer dans le caisson à scanner, à la recherche des causes de cet étrange vertige qui n'était pas celui de Ménière et qui lui fit voir tout valser pendant un mois – autre alarme sérieuse devant les facéties de l'être et du néant. On n'a jamais su le fin mot de l'affaire : un virus aurait atteint comme un missile le labyrinthe de l'oreille interne. En tout état de cause, il fut interdit à vie de plongée sous-marine. Enfin la porte s'ouvrit, c'était à son tour. Il suivit les ordres : se déshabiller complètement, déposer ses vêtements, sa montre et ses lunettes dans le grand sac plastique, enfiler une combinaison de toile rêche et s'allonger sur la table d'opération. L'anesthésiste égreña le scénario d'une voie douceuse. Une intraveineuse redoutée mais aussi rapide que l'éclair suffit à mettre son corps à la disposition entière de l'institution médicale. Dépossession totale de soi dans les règles de l'art. Le valium se fondit si vite dans ses veines que son sang n'eut même pas le temps de faire un tour ; l'esprit

quittait momentanément le corps. Ici les choses étaient simples : la matière avait toujours le dernier mot.

Réveil deux heures plus tard, dans la chambre à l'étage où il avait déposé ses affaires mais qu'il ne reconnaissait plus. Il se sentit soudain encore plus nu qu'au départ : « Eh oui, tu n'es que cela, quoi que tu veuilles ou pas », semblait lui dire le lit à roulettes qui l'avait recueilli dans ses langes. Sur le lit voisin se tenait un autre occupant de passage, un homme plus âgé que lui et qu'il salua timidement. Puis le gastro-entérologue entra triomphalement dans la pièce annoncer d'un air détaché au petit nouveau qu'il n'y avait finalement rien d'alarmant pour lui, tout juste quelques lésions bénignes à l'estomac. Paul se sentit vaguement ridicule dans cette figure imposée de l'intellectuel stressé, mais la bonne nouvelle effaça tout le reste. Le médecin salua courtoisement son voisin qui avait l'air d'être un client plus sérieux. Une infirmière apporta un encas. Le voisin entama la conversation avec Paul, il avait manifestement envie de lui raconter ses malheurs de santé. C'était un habitué des lieux, il n'en était pas à sa première opération, ni à sa dernière ; un ouvrier à la retraite qui n'avait pas fini de payer de son corps sa dure vie de labeur. Paul passa donc vite sur son petit bobo gastrique pour le laisser parler. Il y a un an, c'était l'estomac qui avait amené l'homme usé sur la table d'opération, un an auparavant c'était la prostate, et ainsi de suite, depuis sa première chute d'un échafaudage. Paul écoutait, savourant cyniquement son avantage dans l'ordre organique. Il était reparti pour un nouvel entretien biographique, sur le tas cette fois-ci. Mais l'infirmière vint lui confirmer qu'il pouvait quitter la chambre : « Au revoir et bonne chance ». Il retrouva enfin ses affaires qu'il enfila d'un cœur léger. Le soleil de printemps l'attendait dehors ; le vacarme de l'avenue ne le gênait pas ; les arbres bourgeonnaient ; il se sentit renaître avec eux.

La main levée médicale sur le destin de Paul évite ici une nouvelle et pathétique traversée sur le fil tendu entre la vie et la mort. L'événement dégagea pour lui la route du roman à écrire, sans plus tarder. Après avoir soulagé les siens, il s'essaya le lendemain à la rédaction du premier chapitre, directement sur son petit portable. Écrire sans filet sur l'écran de cristaux liquides était une audace qu'il attendait depuis longtemps. Il s'y lança donc, ressentant la même liberté que lorsqu'il s'était lancé, petit enfant, d'une chaise à l'autre, et lorsqu'un peu plus tard il avait levé les deux pieds pour nager à la plage, puis pour pédaler sur son premier vélo. Chaque mot comme chaque brassée ou coup de pédale en appelait un autre pour rester en équilibre. Un écheveau de souvenirs, de situations, de sentiments, de rêves, de personnages vivants ou morts, proches ou lointains, afflua rapidement. Il fallait les faire patienter pour que chacun ait une chance de défiler, car tout récit exige un minimum de discipline. Exercice impitoyable de tri sous l'empire narrateur. Son entreprise à sept

chapitres n'était pourtant que des plus banales : c'est ce que l'on fait machinalement quand on pense à quelque chose ou quand on raconte la moindre histoire. Mais écrire n'est pas aussi naturel que parler, encore que Paul se soit toujours senti plus à l'aise à l'écrit qu'à l'oral.

Au terme de son impressionnant périple, Proust pouvait bien écrire que « la vie est l'albumen de l'œuvre ». La vie de tout un chacun peut en effet devenir l'inépuisable matière nourricière du roman, ce double de la vie qui la remplace honorablement après la mort. Mais cela n'allait pas de soi pour notre papillon qui venait à peine de sortir de sa chrysalide. Sa mauvaise conscience de docteur en sociologie lui soufflait de ne pas courir vainement après son ombre et sa pudeur pascalienne le détournait de son nombril. L'albumen ne pouvait se réduire selon lui à son seul album, petit carnet de route parmi tant d'autres, sans s'étendre à la mémoire des ancêtres et au grondement du monde alentour. Si œuvre il y avait, elle ne pouvait consister qu'en une nouvelle et imparfaite synthèse des mille et une impressions et perceptions qui font vivre un insecte de son espèce. La moindre conversation, le dernier rêve ou l'événement éphémère voisinaient avec l'heureuse rencontre, la prémonition avérée ou le combat épique ; chaque élément, chaque atome apportant sa pierre à l'édifice, pour peu que l'écrivain les remarque. Loin de s'arrêter à la thèse soutenue, le carnet de Paul reflétait sur le tard cette prise de conscience en consignait diverses expériences qui auraient été considérées auparavant comme secondaires : une confidence pathétique, une fête nostalgique, des funérailles poétiques, etc. Autant de petites fenêtres qui le rapprochaient du lointain ou l'éloignaient du proche et dont l'ouverture partielle ravive ici une intrigue menacée d'épuisement.

Exactement un an après la soutenance, Paul revit Gabaroux pour discuter de son éventuelle préface à l'ouvrage à venir. Cette rencontre confirma la profondeur du mal intérieur dont souffrait Gabaroux, malgré un physique ragaillardi. L'improbable préfacier alla pour la première fois à l'essentiel : tenter d'exprimer simplement les raisons de son incapacité d'écrire. Les yeux baissés, le regard fixe, il lâcha sur la table de café un flot de paroles sourdes, à peine audibles. Gênante prière de comprendre que sa vie était brisée par le remords permanent de n'avoir pu éviter le pire. Entre deux borborygmes, Paul saisit qu'à chaque instant du jour et de la nuit le père meurtri se demandait comment son fils avait pu en venir au suicide. Comme un disque rayé, il reprenait sans cesse le même morceau de sa vie familiale, comme s'il s'agissait de revenir sur son terrible verdict. Lui, le spécialiste de l'éducation, avait tout misé sur le devenir joyeux de son enfant chéri. Et tout était allé pour le mieux ; l'étudiant réussissait tout ; un garçon heureux, vivant, brillant, bien plus brillant que lui. Que s'était-il donc passé pour en arriver aussi brutalement là ? Depuis longtemps séparé de sa femme, Gabaroux vivait après ce

dernier coup comme un reclus dans sa turne marseillaise, ruminant à satiété son malheur. Mais impossible de trouver le salut dans le travail, comme cela avait toujours été le cas auparavant, aux autres tournants difficiles de la vie. Paul écoutait, muet, presque pétrifié par cette cascade de souffrance. La confiance qui le rapprochait enfin de cet être estimé criait en même temps leur insurmontable distance. Par respect, il ne lui posa aucune question et reprit la main une fois le silence revenu : qu'il se rassure en tout cas, cette affaire de préface ne devait pas le tracasser. Certes non, convinrent-ils en se levant pour une petite marche sur le boulevard Saint-Germain. Le temps était le même qu'il y a un an, aussi radieux.

L'écriture du roman avançait à son rythme lent mais continu. Paul lui accordait quelques courtes heures journalières avec le sentiment insistant du travail clandestin, que personne n'attendait ni ne lirait. Son plan initial se précisait et se modifiait au fur et à mesure de sa mise en œuvre. La vie alentour le faisait souffler entre deux séquences d'écriture. Au cours d'un de ces interludes, il s'était rendu à une soirée peu commune, celle qui célébrait la disparition définitive de la Mitra. Tous les agents de cet organisme qui avait tenu bon pendant vingt ans étaient invités à fêter le triste événement dans un moulin planté au sommet d'une colline de la banlieue ouest et dont les ailes de bois repeintes ne tournaient plus depuis un siècle. Paul arriva un peu en retard au moulin à cause d'une méchante bretelle d'autoroute qui l'avait égaré loin dans la jungle de béton. Rejoignant enfin la bruisante assemblée, il s'étonna de ne reconnaître que la moitié des personnes présentes ; les premières et les dernières générations lui dit-on en plaisantant. Le voilà circulant à nouveau d'un cercle à l'autre, à la découverte de l'œuvre du temps : les cheveux avaient blanchi, les rides avaient gagné les visages, les uns s'étaient empâtés, les autres avaient fondu, les allures s'étaient généralement raidies. Le plaisir morbide qu'il prenait à relever les compteurs du temps s'expliquait peut-être par le remords qu'il avait d'avoir perdu sept années de sa courte vie au service de ces ingénieurs vieillissants. Petit monde efficace de la raison utilitaire qui faisait des plans de circulation comme il respirait, qui avait inventé les ronds-points sans feux et les métros automatiques et qui voulait réduire la vitesse sur la route, n'ayant pas toujours su éviter le pire. Les circonstances et peut-être aussi un certain goût du paradoxe l'avaient rapproché de ces polytechniciens qui voyaient dans les sociologues de son espèce d'irritants coupeurs de cheveux en quatre mais qui rendaient parfois l'inappréciable service de trouver d'étonnantes raisons à la bêtise humaine. Mais depuis qu'ils avaient découvert les techniques du « management », cette nouvelle magie blanche des relations sociales importée d'Amérique, nos ingénieurs grisonnants se passaient volontiers de sociologues. Peu s'étonnèrent quand Paul s'amusa

à leur dire qu'il s'essayait à un roman. La tolérance avait toujours été de rigueur à la Mitra, quoi qu'en disent les rancuniers. D'ailleurs, le discours qui vint alors marquer la fête célébra les valeurs humanistes qui avaient nourri l'esprit ou le génie de ce service placé au cœur du monde froid de la technique. Le bref laïus qui rassembla son monde au milieu d'un ancien manège de chevaux de bois ne manquait pas d'émotion ; l'orateur, un ingénieur blanchi sous le harnais, s'en allait en même temps à la retraite, sa dernière mission accomplie. Ce soir-là, le carrousel ministériel s'arrêtait en beauté sous les lampions. Les applaudissements crépitèrent, une page était tournée, pour chacun. Paul poursuivit ses consultations entre les chevaux de bois ; les cavaliers émus s'apprêtaient à passer à table ; les destins suivaient leur cours, lentement déclinant pour la plupart. Au revers d'un éclat de rire de circonstance, l'observateur participant fut à nouveau saisi par cet irrépressible envie de quitter la place. Le passage à table en offrait l'occasion. Il fila encore à l'anglaise, poussé par cette mystérieuse force anti-sociale. Le lendemain, en consignait l'épisode sur son carnet, un visage parmi tant lui revint, celui de Francis Poncet, le polytechnicien le plus marquant du lot par l'alliance du dynamisme professionnel et de la sensibilité humaine. L'infatigable Poncet venait à peine d'être atteint par un terrible cancer qui dévorait son intestin. Avant-dernier directeur, il avait quand même tenu à venir malgré son épuisante lutte de tous les instants contre l'impitoyable hydre. L'homme corpulent d'hier nageait dans son costume ; son visage émacié en disait long sur la fragilité de cette humanité célébrée. Son regard bleu, plus profond qu'hier, trop même, insoutenable, scrutait l'ombre de la mort. Mais ce regard ne cessait aussi de contenir la fatalité, jusqu'à cette dernière énergie qu'il trouva encore pour plaisanter avec ses anciens collègues. « Une belle leçon pour mes caprices du jour », signa Paul.

La camarade court, frôle et passe, frappe au hasard en toute impunité, ivre de liberté. Depuis toujours on n'y peut rien ; elle non plus d'ailleurs, tenue qu'elle est de n'omettre aucun vieillard sur son passage. Elle avait cette année-là frappé un grand coup au sommet de l'État. Bonne fille, elle avait grandi son hôte en faisant de ses funérailles une grande messe de réconciliation nationale entre le mensonge et la vérité, le vice et la vertu, le collaborateur et le résistant, le catholique et l'agnostique, le politicien habile et le patient courageux, la légitime et la concubine, etc. Pompes ou frasques, il restait toujours un cadavre comme tous les autres, tel celui de la tante de Paul, Lily, qui se fit faucher quelques mois plus tard. Lily succomba d'une maladie du sang, fluide aussi terrifiant que le cours du temps. Tristesse attendue et partagée par la petite famille. Escapade à Marseille pour des obsèques discrètes dans la fournaise de l'été. La mère de Paul hébergea deux jours la dépouille de sa sœur. Éprouvante veille entrecoupée par les agents des pompes funèbres apportant des paquets de

glace pour ralentir la décomposition du corps et par les gerbes pétaradantes du feu d'artifice du Quatorze Juillet. Le matin de l'enterrement fut magnifique, ciel d'azur, soleil rayonnant, mer splendide au loin, voiles blanches sur fond bleu. Des obsèques intimes. La petite famille assista les yeux humides à un expéditif office dans la noble et célèbre abbaye crénelée de Saint-Victor surplombant le port depuis quinze siècles, assise sur l'ancienne nécropole grecque. Le diacre pressé semblait vouloir aller au plus court en ce haut lieu, pourtant, de la mémoire longue – mais que pèse-t-elle face à l'éternité ? Après une traversée furtive de la ville, le cercueil fut rendu au tombeau d'une branche familiale oubliée, petite chapelle bourgeoise abandonnée dont Paul n'était pas le seul à ignorer l'existence paisible à l'ombre d'un généreux et fidèle marronnier. Coup de théâtre provençal : le caveau était inondé, les pompes funèbres attendaient la pompe à eau ; Lily, ancienne petite propriétaire souvent en butte avec quelque dégât des eaux n'en avait décidément pas fini. Le soleil grimpait au zénith, faisant miroiter l'eau du caveau ouvert, pure comme de l'eau de source. On découvrit alors que le cercueil de la grand-mère flottait sur l'onde claire ; on la dérangeait manifestement dans sa familière dérive souterraine. Incident aquatique qui sécha quelques larmes avant que la tombe, une fois épongée, se referme pour séparer les morts des vivants.

Rêve le surlendemain : Paul se vit nageant dans les contre-allées du cours Mirabeau transformées en canaux. Un bain de minuit au cœur d'Aix dans une onde noire, lourde et presque visqueuse. Il était le seul de sa petite famille à s'y baigner ; peut-être y avait-il d'autres nageurs, plus loin dans le cours. Craignant une murène ou tout autre monstre de l'ombre, le nageur activa ses brassées mais ne rencontra aucun obstacle en descendant à l'aveugle le cours. En remontant de l'autre côté, il lui sembla frôler un corps humain qui dérivait noyé dans les flots opaques. Et si c'était Julien ?, pensa-t-il soudain, son frère défunt qui pouvait encore errer dans les parages. Il eut terriblement peur de le toucher à nouveau ; il n'aurait pas dû faire le fier en plongeant dans l'inconnu. Le revenant s'éloigna, mais il teinta ce rêve d'une marque indélébile : l'onde était de l'encre de Chine. Pour s'en détacher, il ne restait plus à Paul qu'à courir ; courir au petit jour dans l'allée des jardins ouvriers d'un Fort parisien ; course immédiate, rythmée, perpétuelle. Fayoter avec le temps pour ne pas perdre haleine tout de suite.

Courir ou nager apprend ainsi à composer avec ce mystère qui fait que les battements de cœur, les saisons et les jours s'enchaînent sans faille. Mais en se disant « fayoter avec le temps » Paul visait peut-être aussi sa soumission volontaire aux caprices d'une radieuse journée d'été qui tourna court dans un orage fracassant. Si l'homme, la grenouille ou le bœuf ont deux yeux, deux côtés, comme il y a le jour et la nuit, la diastole

et la systole ou un pas après l'autre, la nature est assez vaste pour contenir son propre hasard, ce qu'on dit être le désordre vital. Ce joyeux chaos, entêtant et parfois insupportable, où les mouches insatiables chatouillent la peau, où les sauterelles bondissent à chaque pas, où les papillons lumineux dansent au devant entre le genêt et la bruyère. Au beau milieu de ce concert estival, Paul traversait ainsi un causse cévenol au côté de Brigitte, heureux de retrouver des sauterelles à profusion, lui qui les croyait disparues comme les moustiques de la côte languedocienne. Il n'y avait donc pas que ce vaillant hérisson ciotaden, ici salué au premier chapitre, qui survivait à cette histoire dont tout le monde se passerait. Premier plissement de récit à l'instar du relief que le héros devenu auteur parcourut.

Quelques jours plus tard, celui-ci descendit de sa draille et retrouva sa cité phocéenne. Il y refit tout seul son ancien chemin d'écolier pour voir ce qui avait changé. Il avait en fait le choix entre deux itinéraires : celui de la célèbre Canebière pour les jours d'humeur gaie ou triste et celui de la discrète rue de la Bibliothèque pour les jours sans états d'âme où il était pressé. Il prit le second, moins convenu. Surprise : la bibliothèque avait quitté les lieux avec l'école des Beaux-Arts, toutes deux déportées vers des bâtiments fonctionnels et périphériques. Seul le conservatoire de musique avait bénéficié de la place libérée dans l'édifice impérial, à cheval sur un autre pli du relief. Ce conservatoire chanceux qui n'était jusqu'alors pour Paul qu'une sombre série de fenêtres aveugles étouffant les couacs prit alors quelque couleur car il venait d'apprendre de son père que ses grands-parents s'étaient rencontrés là. Un coup de foudre qui aurait défié les convenances, vu l'écart de condition entre l'infortuné fils de négociant marseillais et la douce et brune immigrée italienne. La Grande guerre avait eu raison des résistances familiales à cette regrettable union. Le conservatoire prit encore du relief à l'idée que l'audacieux grand-père avait eu une liaison avec une belle *Gretchen* blonde pendant sa détention en Allemagne. On n'en sait jamais assez sur son compte. Quant au petit square à la fontaine sèche qui accompagnait l'ensemble, il était presque méconnaissable : le gravier fin que l'écolier balayait de la main pour laisser passer sa bille avait disparu sous de vulgaires pavés autobloquants ; les bancs cannelés de lattes vertes avaient été remplacés par de grossières planches fichées dans des plots de béton crépi ; un petit boulo-drome avait été hâtivement installé entre deux maigres troncs de pin ; les grilles souffraient, enchaînées et bloquées par un méchant cadenas. Le masque antique du bas-relief ravalé, n'en croyait pas ses yeux ; il pouvait encore rester bouche bée pendant longtemps. En cette matinée grise et pluvieuse de la fin de l'été, Paul ne s'attarda pas devant ce spectacle désolant. Il aurait pu certes se laisser prendre par la nostalgie qui hantait le port à peine sorti de son deuil colonial. Simple passager de

son lieu de naissance, il ne guettait pas les signes faibles ou forts de ressaisissements d'une ville qui avait maintes fois dans son histoire déjoué la fatalité. Car il entrevoyait désormais les plis de son petit univers et pressait le pas vers les replis qui l'attendaient, les rides sur le visage par exemple.

Sitôt rentré dans la capitale, dans les parages nébuleux de son travail en trompe-l'œil, il reçut enfin une lettre qui l'informait de l'acceptation de son projet d'article pour cette revue savante qui commençait à faire parler d'elle. Si cette bonne nouvelle le réjouit sur le coup, elle lui rappela aussi qu'il était moins chaud qu'hier pour s'engager dans une carrière scientifique qui survenait trop tard. Les jeux sont faits, se répétait-il, et ils ne valent plus la chandelle. Les premiers refus de publication avaient irrémédiablement refroidi son feu sacré. De ces cendres, une autre flamme s'était levée avec ce roman qui commençait à son tour à lui peser sur les bras. Il avait désormais affaire avec cette dernière chimère ; il devait l'élever, l'éduquer, lui donner visage humain, et pourquoi pas aimable. Une longue patience qui devait aussi faire avec les obligations diverses de son métier de singe et des petits engagements universitaires qu'il avait contractés après la thèse. À la demande de David reconnaissant, Paul animait en faculté un petit séminaire sur les rendez-vous manqués et marquants entre la ville et la sociologie ; une escouade d'étudiants s'y pressait sans qu'il sache vraiment s'ils venaient là par soif de connaissance ou par nécessité administrative. Membre épisodique ou « personnalité extérieure » des jurys de troisième cycle, il se surprit un jour à défendre les valeurs d'humilité, de liberté et de ténacité propres au ministère de la science. Rappelons qu'il avait mal vécu naguère cette petite affaire lyonnaise où il s'était trouvé dans l'obligation à la fois de descendre en flamme un mémoire manifestement insuffisant, d'affronter le regard vengeur de la victime algérienne et de participer à l'arrangement final du jury pour raison humanitaire. Avec son titre en poche, il avait désormais un peu acquis de cette hypocrisie savante qui rend la critique bienveillante mais finalement plus accablante. L'impétrante, une de ses étudiantes, avait pourtant cette fois-là tout pour elle : intelligente, curieuse, ouverte, volontaire, et jolie en plus. Mais son mémoire hélas honorait peu ces promesses ; ce n'était qu'une suite inarticulée de notes de lecture et d'observations empiriques et superficielles. Paul ne put qu'ajouter aux critiques des pairs légitimes. La belle, tombée de haut, contesta le verdict de ce jury « machiste ». La distance que Paul avait pris avec ce genre d'affaires maintint son sentiment du devoir accompli. Il se donnait bonne conscience en se disant que la fermeté des jurés était le signe de santé d'un milieu qui ne pouvait tenir debout qu'en se refusant la moindre faiblesse. Hier épreuve pour notre héros, cet épisode n'était plus

dès lors qu'un banal état de service ; un pli de plus aussi dans cette intrigue.

À l'encontre de tous ses engagements extérieurs, Paul réservait quelques courtes heures chaque jour à son nouvel ouvrage, se levant plus tôt le matin pour commencer à écrire avant l'aube. Les *Concerti grossi* de Heinichen, *Didon* et *Enée* de Purcell et la symphonie *Il grillo* de Telemann accompagnaient souvent sa petite musique intérieure. Au bout de deux ou trois heures, l'attention baissait et il se sentait alors plus libre qu'auparavant de se laisser distraire par des tâches subalternes qui, tel son emploi officiel, le retenaient à un semblant de réalité sociale. Il y allait alors d'un pas léger se reposer l'esprit et recharger les batteries de l'imaginaire, courant parfois le risque de dire à ses collègues affairés qu'il ne venait au bureau que pour se divertir, un peu comme on va voir un film comique au cinéma après une dure journée de labeur. Audace toute relative car il était certainement loin d'être le seul passager clandestin à arpenter le pont du paquebot ministériel. Au fil de ces jours divisés mais apaisés, il s'étonnait de la facilité avec laquelle il remplissait son office secret à sept chapitres. Non pas que l'écriture fût simple, car il hésitait à chaque mot – seul l'ordinateur était au courant de ses interminables corrections. Mais tout se passait comme si le désir d'histoire, la matière alentour et le présent narratif prenaient plaisir à se rencontrer chaque matin. Heureux scribe que les muses attendent au coin du bois ! Il ne lui restait qu'à canaliser leurs ardeurs impatientes en phrases ponctuées avant qu'elles se détournent de lui, déçues par sa platitude de greffier. N'étant pas écrivain patenté, il se dit que cette idylle ne durerait que le temps de toute fantaisie. Sentant ses lignes autant comptées que ses jours, il se hâtait lentement vers une indéfinissable contrée.

Un coup d'œil furtif en arrière lui montrait déjà le chemin parcouru dans la fiction : court mais pas moins réel. Il avait cru pouvoir évoquer un bout d'existence sans relief, lisse, plat, mais à y regarder de plus près, ce n'était qu'aspérités, recoins, trous et bosses, même s'il était aussi loin des gouffres profonds que des cimes lumineuses. Le sang humain et les pierres de la cité l'avaient mis sur la piste de ce paysage mouvementé, presque chaotique. La mutation professionnelle qu'il relatait avec l'accent mystique du renonçant en route pour sa seconde naissance se terminait certes par un simple rêve d'aller et venue autour d'un brave télésiège. Mais pour y arriver, il lui avait fallu quand même franchir le Rubicon avec tout le poids du mythe sur les épaules et sacrifier au cliché anthropologique du fameux rite de passage avec ses phases successives de déchirement, d'errement et de ralliement. Son enquête ne le confirmait pas moins dans l'idée que l'exotisme de ses interlocuteurs n'était qu'un banal artefact. Les habitants des planètes qu'il avait idéalement éloignées de lui se révélaient en effet n'être que des semblables, assujettis comme lui à la loi du temps

qui creuse les rides et raidit les destins. Se lassant des fadeurs du désenchantement, il était allé grappiller dans La Bruyère quelque condiment parodique ; habile manière pour expédier en un court chapitre le centre de gravité de sa thèse. Il ne lui restait plus dès lors qu'à tirer les conclusions attendues qui s'imposaient. Non pas répéter à satiété qu'il avait découvert ses propres limites, que les jeux étaient faits ou que sa route était toute tracée. Mais présenter le cœur léger ce qu'il avait tout simplement rencontré sur son chemin à l'instar du pêcheur qui place à l'étal sa pêche de la nuit.

Parti à la recherche légitime du Graal, ce Perceval avait rencontré Asdiwal, héros d'un mythe Indien (Tsimshian) de la côte canadienne du Pacifique que l'analyse structurale de Lévi-Strauss avait rendu célèbre. Asdiwal était un fils prodige de la vallée qui, grâce aux dons de chasseur qu'il tenait de son père, mystérieux oiseau de nuit, parviendrait au terme d'éprouvantes aventures, au faîte du ciel, de la gloire et de l'amour. Mais Asdiwal ne pouvait vivre au ciel sans redescendre vers sa vallée maternelle. C'est là d'ailleurs qu'il commit l'irréparable en s'unissant avec une femme du bas. Circulant entre le haut et le bas, l'empyrée et le souterrain, le gibier et le poisson, l'exogamie et l'endogamie, Asdiwal devint la figure emblématique des innombrables tentatives humaines pour réunir les inconciliables. La légende dit qu'on peut le rencontrer, désormais pétrifié dans la glace, au sommet de la grande montagne du lac de Ginadâos, laquelle est d'ailleurs loin d'être la plus haute cime des Rocheuses. Paul n'avait donc pas à regretter d'avoir manqué un Graal auquel il ne croyait déjà plus d'ailleurs au moment même où il s'était mis en route. Asdiwal l'avait habilement détourné vers le mouvement perpétuel des hésitations entre tout et rien, cœur battant de chaque chose et être.

Une fameuse lithographie du graveur néerlandais Maurice Cornelis Escher représentant une main en train de se dessiner fixait bien ce mouvement. En la recherchant, Paul en découvrit une autre dans le catalogue : *Reptiles*. Dans cette seconde lithographie qui complétait pour lui le sens circulaire de la première, plus connue, de gentils reptiles faisaient la ronde autour du carnet d'esquisses. Sortant à la file indienne de la feuille à dessin qui les encastrait à plat dans des figures géométriques, les petits caïmans retrouvaient pour un cycle leur vraie allure reptilienne dans une représentation réaliste donnant corps à la moindre écaille. Paul fit subitement le lien entre les petits sauriens du nord et l'énigmatique tarente du sud. Une fois sortie de son schéma, la petite tarente grimpait hardiment sur un épais livre, traité d'Histoire naturelle ; la suivante gravissait une équerre de bois ; la suivante arrivait « au point culminant de son existence », comme dit Escher lui-même, au sommet d'un dodécaèdre précisément, d'où elle lâchait une étonnante

bouffée de fumée par les naseaux ; la suivante s'agrippait à un cendrier d'étain déjà occupé par un paquet à cigarettes et une boîte d'allumettes ; la suivante enfin, avait sauté du rebord du cendrier et plongeait dans le dessin pour redevenir la figure géométrique de laquelle la première s'était échappée. Et ainsi de suite, le petit manège reptilien tournait d'un état à l'autre, du dessin à la réalité. Cette vision mécanique et cyclique de l'existence relative offrait la fable visuelle de cette histoire que Paul terminait à la manière du petit saurien. Avec ce septième et dernier chapitre il avait en effet atteint lui aussi le bord du cendrier d'où il s'apprêtait à replonger vers sa réalité létale à deux dimensions, celle de la feuille imprimée. Car ici comme ailleurs l'existence créait sa fiction et la fiction animait l'existence. Dans ce jeu circulaire, le dessin plat des reptiles symétriquement enchâssés symbolisait le texte séchant avec son encre et la circulante tarente représentait la narration vivante. Mais qui pouvait dire au juste ce qui attendrait Paul quand il ôterait les doigts du clavier de sa machine à aplatir les songes ? Un peu comme dans la conclusion académique de sa thèse, il différerait l'échéance du plongeon reptilien en envisageant d'autres excursions possibles autour de la feuille.

Le carnet de route qu'il honorait au-delà de la recherche qui l'avait fait naître ouvrait quelques pistes. Il appela d'abord son roman « Porte-à-faux » pour bien marquer que son expérience et son résultat tenaient de guingois comme tout ce qu'il avait bricolé jusqu'alors. Si la mise en phrases de ses aventures avait rétabli un semblant d'équilibre, tout cela ne tenait décidément qu'à un fil, celui bien fragile de tout récit. Ce titre rappelait aussi qu'ici le vrai avait délibérément partie liée avec le faux. Il ne signerait donc pas son hasardeux ouvrage avec son nom propre car ce serait aller au devant d'une série de malentendus durables avec les curieux. On ne joue pas impunément avec la vérité pour tout le monde. Mais quel masque choisir pour ce roman qui risquait pour certains d'être à clés, malgré lui ? Il avait d'abord pensé à un prénom de l'après-guerre et à un nom qui évoquait un quartier de Marseille, non moins populaire que le prénom et rendu célèbre par Cézanne : Raymond Lestaque. Mais ce montage qui claquait comme une voile au mistral était trop voyant ou artificiel. Il avait aussi envisagé un pseudonyme féminin, histoire de provoquer son identité masculine. Mais peu sûr de lui en la matière, il abandonna vite l'idée. En refouillant dans la mémoire familiale, il choisit finalement le prénom de son grand-père maternel, le vif et aventureux santou de Provence qu'il aurait peut-être voulu être : Edmond. Quant au nom, il le trouva à proximité de ce souvenir, à l'un des lieux-dits de la baie de la Vierge où il avait nagé pour la première fois : Bensa, patronyme d'un probable migrant propriétaire du coin. Il pouvait sourire de ce montage anachronique qui célébrait secrètement le terme de son épreuve d'écriture. Mais la publication de son œuvre ingénue restait une autre

affaire, une énigme sur laquelle il n'avait aucune prise. Auteur sans contrat, sans référence et au talent poussif, il n'avait aucune chance de retenir l'attention d'un éditeur dans la jungle de l'industrie culturelle. Autant trouver une aiguille dans une botte de foin, murmura-t-il tristement lucide.

Il croisait les doigts pour conjurer le mauvais sort tout en songeant à de nouveaux projets. Sa thèse lui offrait déjà un programme de recherche pour plusieurs années. Il n'avait que l'embarras du choix pour se lancer dans l'une ou l'autre de ses suites logiques. Son livre tiré de cet exercice universitaire sortit enfin dans quelques librairies et bibliothèques spécialisées. Les premiers et rares lecteurs critiques saluèrent cette étrange première consistant à enquêter directement sur sa propre discipline comme on observait hier n'importe quelle tribu exotique. Mais chacun considéra que l'exploration aurait mérité d'être confrontée à d'autres pays et disciplines. Comment par exemple, la tension récurrente entre la République des savants et l'État polytechnique qui ressortait nettement de son enquête nationale se jouait-elle dans des pays où la société civile occupait l'espace public ? Comment aussi le thème de la ville, cette urbanisation capitaliste et individualiste des lieux et des mœurs, était-il devenu la monnaie courante de l'introspection sociale aux quatre coins du monde ? En était-il de même pour le travail ou la santé ? etc. Paul Seynier, explorateur inattendu du proche, ne pourrait longtemps se dérober aux nombreuses questions que son ouvrage soulevait, à moins de s'effacer carrément de la scène sitôt son petit numéro terminé.

En attendant la réponse, notre ingénieur redevenu sociologue et en passe d'être écrivain, s'interrogeait naturellement sur les liens entre sa discipline, le roman et la ville. Il envisageait même de se lancer dans un nouveau travail de titan : tenter de reconnaître ce qui distinguait et rapprochait ces genres d'écriture suivant les époques. Le conte philosophique puis le roman de mœurs avaient successivement occupé le terrain ; la science avait depuis lors cru s'interposer pour décrire le monde et sa scène urbaine. Avec ce siècle finissant, la Babel florissante des points de vue exclusifs se fatiguait, tolérant le chevauchement des langages et leur confusion pour le plus grand bonheur des herméneutes. On ne distinguait plus, par exemple, dans les *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss, la relation de voyage de la thèse structuraliste, et l'on y reconnaissait aussi mêlés un pamphlet virulent contre l'ethnocide, une méditation profonde sur le contrat social, un hymne vibrant au symbolisme terrestre et l'éternel mythe de l'impossible quête de l'Autre. En revenant au texte original, notamment la méditation de l'anthropologue au soleil couchant sur l'Atlantique, Paul retrouva aussi les clochers de Martinville que Marcel voyait s'effacer à l'horizon de la nuit. Le spectacle lyrique du crépuscule devenait ici et là-bas la

métaphore vive d'un adieu murmurant bonjour. Adieu à la vie de salon ou à la philosophie de la raison pure ; bonjour au récit, seul à même de survivre au temps comme l'âme transcende le corps et l'esprit dans la plupart des mythes.

Paul sentait confusément qu'il se trouvait là rendu par les circonstances de l'aventure devant une vaste *Terra incognita* peuplée de mirages. Il se demandait déjà s'il ne fallait pas commencer par mettre en parallèle les récits du savant et du romancier sur la même ville et à la même époque. Il pourrait ainsi plonger dans la noire Manchester de la première révolution industrielle en distinguant Engels de Dickens : le premier avait dressé le tableau accablant et terriblement objectif de *La situation des classes laborieuses*, tandis que le second, dans *Les temps difficiles*, avait narré les tourments du bourgeois Thomas Gradgrind perdant la foi en la raison utilitaire après en avoir été l'inflexible partisan. En rebondissant vers le trépidant Chicago du début du siècle, il pourrait également confronter les premières enquêtes sociologiques sur la mobilité, la superficialité ou la réserve des citadins de fraîche date avec les aventures incertaines de *Sister Carrie*, jeune, jolie, timide et volontaire immigrée du bouseux Middlewest qui, dans le roman de Théodore Dreiser, trouvait enfin sa vocation d'actrice de théâtre après être entrée dans la ville comme simple ouvrière. Cette croisière dans l'imaginaire et le savoir à travers les villes et les époques avait quelque chance de conduire le passager clandestin à accoster un beau jour dans le port de Marseille. Peut-être trouverait-il un modeste rôle à jouer dans le concert de réflexions qui s'ébauchaient ici et là. Mais il concevait plutôt ce travail comme une excursion transitoire avant de redonner place à sa vocation naissante et bien tardive d'écrivain.

À peine son premier roman écrit, le voilà qui songeait en effet à reprendre sa volumineuse correspondance avec Laura, précieuse base de données sur l'éternel amour qu'il avait jusqu'alors écarté de son horizon mais qu'il avait soigneusement conservé dans ses cartons. Un flot jaillissant de désirs insoupçonnés et de sentiments contrariés que les lettres canalisait à peine. Feuille après feuille, elles révélaient l'histoire classique et mal comprise de l'improbable passion humaine. Dès la première flèche l'un vacillait sous le charme de l'étrange différence de sexe, puis cristallisait, s'enflammait, pressait, jusqu'à ce que les défenses de l'autre cèdent ou se renforcent. Mais l'abandon mutuel pour l'autre laissait entrevoir son caractère illusoire à chaque fois que les amants se rhabillaient. Comme tant d'autres, le couple avait joué l'absence pour aiguïser le désir de présence et tromper sa propre institution. Les amants avaient cru exclure le monde de leur intimité, celui-ci s'était naturellement installé dans leur moindre geste, insinué dans leurs petits désaccords sur le programme de la journée, les visites à assurer, les

voyages à décider. Premier épris, Paul s'était écarté le premier de Laura qui ne se décidait jamais, pas plus à le rejoindre qu'à arrêter de fumer comme un pompier. Un grand jeu de cache-cache avait fait gonfler le volume de la correspondance jusqu'à ce qu'il éclate comme un sac de papier. Long courrier par lequel le couple écrivait sa fragilité, puis son impossibilité. Après tant d'années, la montagne de papier avait disparu sous la poussière. Paul hésita à l'exhumer comme matière première d'un second roman. Laura qui écrivait bien mieux que lui risquait peut-être de l'accuser de plagiat comme dans ce rêve inexplicable qui reprend ici un peu de sens.

Les craquelures dans l'asphalte ont disparu depuis que la rue Louise Michel vient d'être refaite. Paul y est un peu pour quelque chose car depuis deux ans il poursuit la mairie et le conseil général pour qu'ils réalisent leurs promesses d'aménagement. Il s'est en effet piqué de réduire le bruit et la pollution insupportables dans cette artère qui gronde à sa fenêtre. On l'a vu grimper à tous les étages des misérables cités riveraines pour faire signer une pétition. Tout le monde l'a bien accueilli :

– « C'est pourquoi ? »

– « C'est une pétition contre le bruit et les automobiles dans la rue... »

– « Comment ? Je n'entends pas... »

Les élus locaux s'alarment de l'étrange agitation que cet inconnu produit dans leur fief électoral ; ils l'invitent sans tarder à exposer ses griefs en mairie à l'égal de tout interlocuteur public. Constatant rapidement sa bonne foi mais surtout son isolement politique, ils ne l'inviteront pas lors d'une prochaine réunion publique sur leur projet d'aménagement de cette rue Louise Michel, aussi rebelle que l'héroïne qui lui donne son nom, la « vierge rouge ». Mais, après leurs excuses faussement confuses, ils commanderont plus tôt que prévu les travaux d'élargissement des trottoirs, de reprofilage de la chaussée et de revêtement anti-bruit. Après plusieurs mois de chantier, les riverains seront surpris, une belle nuit de septembre, par de gigantesques engins, goudronneuse et rouleau compresseur crachant du bitume entre deux étincelles. Tout le monde accourt au balcon et dans la rue assister à l'inattendue féerie du travail public. Le lendemain, le résultat laisse cependant à désirer : ralenties en haut de la rue, là où habitent les locataires bons électeurs de la municipalité, les automobiles continuent à foncer en aval, à l'endroit même où habitent Paul et les propriétaires. Joli tour de passe-passe où personne n'est dupe. Notre passant abasourdi n'a plus qu'à lorgner vers la calme rue Élisée Reclus en contrebas, celle qui porte le nom de cet autre anarchiste, également déporté depuis la Commune de Paris, auteur d'un des plus beaux textes sur la naissance des villes :

... C'est alors comme si la scène se déroulait sous nos yeux : les huttes de pêcheurs, les cabanes de jardiniers tout près, puis quelques fermes éparpillées dans la campagne, une roue de moulin qui tourne dans le courant, plus tard, une tour de guet accrochée au flanc de la colline. De l'autre côté de la rivière, là où la proue du bateau frôle la berge, quelqu'un construit une nouvelle hutte ; une auberge, une petite boutique près de la maison du batelier invitent le passager et l'acheteur. Puis, s'élève le terre-plein du marché, bien visible au milieu du reste. Un sentier de plus en plus large, battu par le pas des hommes et des bêtes, descend de la place du marché à la rivière. Un chemin sinueux commence à gravir la colline, les routes futures se dessinent dans l'herbe piétinée des champs et les maisons s'installent sur les tertres verdoyants à la croisée des chemins. Le petit oratoire devient une église, l'échafaudage en plein vent de la tour de guet fait place au fortin, à la caserne, ou au castel. Le village se développe et se transforme en bourg, et le bourg en ville⁶...

Le macadam noir alterne ici avec les pavés gris. Des plots en granulats comprimés, des quilles en fonte pimpante se dressent çà et là pour interdire le stationnement, retenir l'attention de l'automobiliste et du piéton. La nuit est tombée ; les lampadaires aux longues tiges surmontées d'un chapeau citron éclairent la rue d'une lumière orangée. De plus haut, on repère à ces lampes le réseau urbain. Plus haut encore, toutes ces étoiles qui clignotent dessinent la carte des villes. D'infatigables satellites les relient sans cesse. Point de frontières dans cette nuit, mais d'innombrables points de rencontre au sein de vastes zones d'ombre. Les clameurs du génocide africain disparaissent dans les ténèbres. Les feux fragiles des bivouacs de l'errance n'ont pas droit de cité. Vacillement du monde. Fille du chaos, la nuit règne en mère du sommeil, du rêve et de la mort. Les souffrances et les fatigues du jour glissent sous sa robe étoilée pour chercher l'oubli. On ne le trouve pas toujours lorsque la lune se refuse. Combien errent en ce moment dans l'immense désert noir, de crainte que le jour ne revienne plus ? La lune, heureuse veilleuse, rappelle que le soleil nous joue encore un tour, tout simplement. À cet instant, à la fin de l'été ciotaden, la tarente sort sous la génoise, attirée par la lampe de la terrasse ; elle guette impassible l'imprudente phalène ivre de lumière ; ses naseaux fument.

⁶ RECLUS, E., « L'évolution des villes (1895) », in *Villes et civilisations urbaines* (RONCAYOLO, M., PAQUOT, Th., dir.), Paris, Larousse, Textes essentiels, 1992, p. 166.